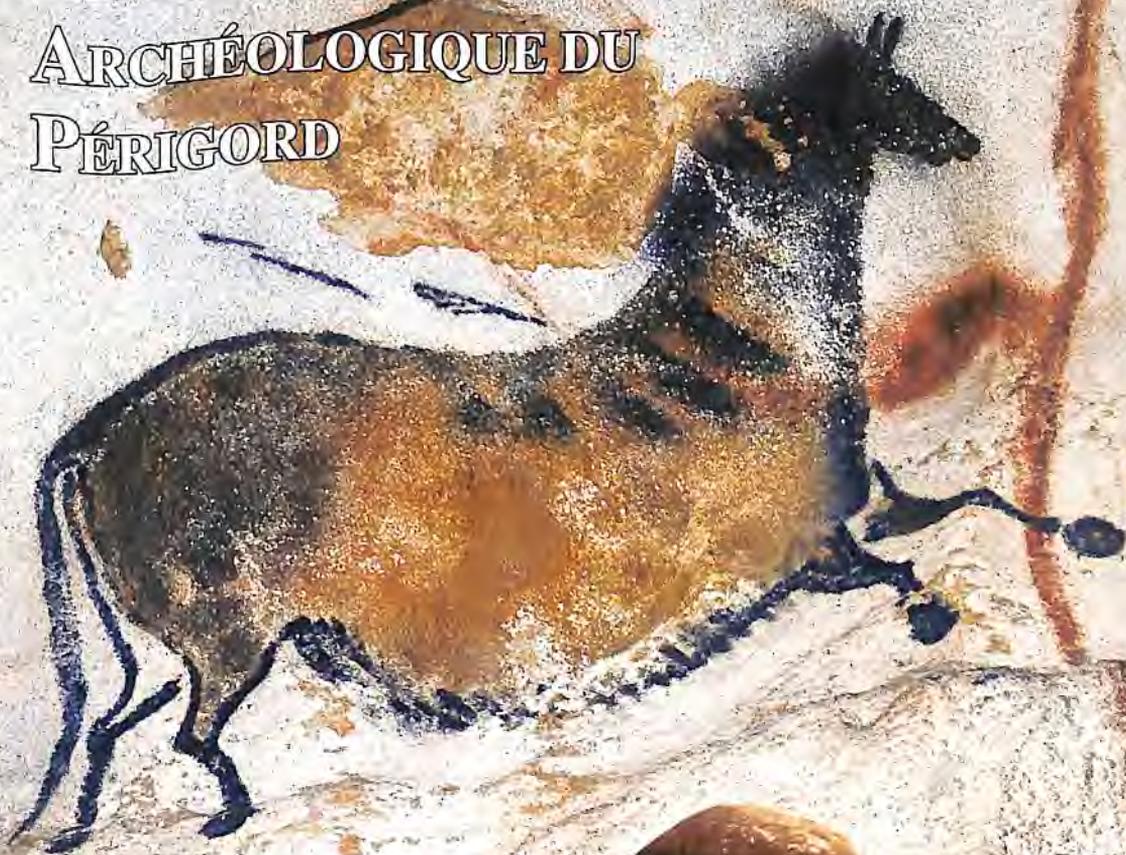


BULLETIN DE LA  
SOCIÉTÉ  
HISTORIQUE ET  
ARCHÉOLOGIQUE DU  
PÉRIGORD



TOME CXXXVII  
ANNÉE 2010  
2<sup>e</sup> LIVRAISON

*Les textes publiés dans ce Bulletin expriment des points de vue personnels des auteurs qui les ont rédigés. Ils ne peuvent engager, de quelque façon que ce soit, ni la direction du Bulletin, ni la Société. Le conseil d'administration de la Société Historique et Archéologique du Périgord fait appel à chaque membre de notre compagnie afin de collaborer au Bulletin.*

*Les auteurs sont priés d'adresser les textes sur deux supports : un tirage papier et un CDrom (format word). Les illustrations doivent être impérativement libres de droits. Le tout est à envoyer au comité de lecture et de rédaction, Bulletin de la S.H.A.P. - 18, rue du Plantier - 24000 Périgueux. Les tapuscrits seront soumis à l'avis de ce comité et éventuellement insérés dans une prochaine livraison. Il n'est pas fait retour aux auteurs des documents non publiés. Ils sont archivés à la bibliothèque de la S.H.A.P. où on pourra les consulter. Les articles insérés dans le Bulletin sont remis gracieusement à leurs auteurs sous la forme de cinq exemplaires tirés à la suite. Les bibliothécaires de la S.H.A.P. les tiennent à la disposition des bénéficiaires.*

**Directeur des publications :**  
GÉRARD FAYOLLE

**Comité scientifique, de lecture et de rédaction :**

Dominique AUDRERIE,  
Alain BLONDIN,  
Brigitte DELLUC,  
Gilles DELLUC,  
François MICHEL,  
Patrick PETOT,  
Jeannine ROUSSET

**Secrétariat :**

Sophie BRIDOUX-PRADEAU

**Communication, relations extérieures :**

GÉRARD FAYOLLE

**Gestion des abonnements :**

Marie-Rose BROUT

*Le présent bulletin a été tiré  
à 1 150 exemplaires*

*Juin 2010*

Dans le souci de préserver les droits de ses auteurs, la Société historique et archéologique du Périgord, déclarée d'utilité publique, se doit de rappeler à tous ce qui suit :

Le Code de la propriété intellectuelle autorisant aux termes de l'article L.122-5, 2°) et 3°) d'une part que « Les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « Toute représentation, ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants-droit ou ayants-cause est illicite » (art. L.122-4 du Code de la propriété intellectuelle). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

---

© S.H.A.P. Tous droits réservés. Reproduction, adaptation, traduction sont interdites, sans accord écrit du directeur des publications.

---

BULLETIN DE LA  
SOCIÉTÉ  
HISTORIQUE ET  
ARCHÉOLOGIQUE DU  
PÉRIGORD



TOME CXXXVII  
ANNÉE 2010  
2<sup>e</sup> LIVRAISON

## SOMMAIRE DE LA 2<sup>e</sup> LIVRAISON 2010

- **Compte rendu de la séance**
  - du 3 février 2010 ..... 139
  - du 3 mars 2010 ..... 145
  - du 7 avril 2010 ..... 152
  
- **Éditorial : L'année de Lascaux** ..... 157
  
- **Lascaux et la guerre. Une galerie de portraits (Brigitte et Gilles Delluc)..** 159
- **Le château de l'Herm à Rouffignac : approche historique et archéologique (Marie Palué).....** 203
- **Églises et chapelles en val de Dronne. 1<sup>re</sup> partie (Line Becker).....** 215
- **Les pharmaciens de Lanouaille. Notes fragmentaires (Guy Devaux).....** 257
  
- **Dans notre iconothèque : Emplois à Grand-Brassac, Saint-Léon-sur-Vézère et Cénac (Brigitte et Gilles Delluc).....** 269
  
- **Arlette Higounet-Nadal (1912-2009) .....** 273
  
- **Petit patrimoine rural : La Taillade : le pont et la gourgue (Beaumont-du-Périgord) .....** 275
  
- **Notes de lecture :**
  - Le roman et la région (textes réunis par J. Chevé et F. Lacoste),
  - Le guerrier et le philosophe ou Quand Monluc et Montaigne gardaient l'Aquitaine à la France (E. Egnell), Le Sarladais de Jean Vigouroux, instituteur et aquarelliste (1900-1952) (D. Chaput-Vigouroux), Périgueux il y a 100 ans en cartes postales anciennes (C. Belser), Cénac et Domme : histoire et chroniques d'un terroir (A. Bécheau), Nabirat dans l'histoire. Des origines aux années 1950 (Y. Vigié), Paysans du Périgord (P. Lagorce), Alsace-Périgord, le choc culturel (C. et F. Schunck) ..... 279
  
- **Les petites nouvelles (Brigitte Delluc) .....** 283

Le présent bulletin a été tiré à 1 150 exemplaires.

**Photo de couverture :** Un des chevaux de Lascaux et Marcel Ravidat, inventeur de la grotte il y a 70 ans (photo A. Glory et fonds Laval).

# Comptes rendus des réunions mensuelles

## *SÉANCE DU MERCREDI 3 FÉVRIER 2010*

Président : Gérard Fayolle, président.

Présents : 100. Excusés : 4.

Le compte rendu de la précédente réunion est adopté.

### *ENTRÉES DANS LA BIBLIOTHÈQUE*

#### **Entrées de livres**

- Bonnelle (Madeleine), 1976. *La Linde et son histoire*, Périgueux, éd. Pierre Fanlac

- Got (Armand), 1956. *Poètes du Périgord 1900-1956*, Bordeaux, Les éditions d'Aquitaine

- Joubert (Joseph), 1954. *Pensées et lettres. Textes choisis par Raymond Dumay et Maurice Andrieux*, Paris, Bernard Grasset éditeur

- Le Lorrain (Jacques), 1920. *Un lâche*, Périgueux, typographie et lithographie Ronteix, avec une introduction d'Églantine de Valrose sur le poète bergeracois, Jacques Le Lorrain (1856-1904)

- Le Lorrain (Jacques), Valrose (Églantine de), 1938. *La maison*, Bergerac, Imprimerie bergeracoise

- Le Lorrain (Jacques), Valrose (Églantine de), 1938. *Ici, l'on change les têtes*, Bergerac, Imprimerie bergeracoise

- Le Lorrain (Jacques), Valrose (Églantine de), 1939. *Amour*, Bergerac, Imprimerie bergeracoise

- Le Lorrain (Jacques), Valrose (Églantine de), 1939. *Dans la steppe*, Bergerac, Imprimerie bergeracoise

- Le Lorrain (Jacques), Valrose (Églantine de), 1941. *Chevauchée nocturne*, Bergerac, Imprimerie bergeracoise
- Le Lorrain (Jacques), Valrose (Églantine de), 1941. *La chimère*, Bergerac, Imprimerie bergeracoise
- Valrose (Églantine de), 1925. *Page lointaine*, Périgueux, typographie et lithographie Ronteix
- Valrose (Églantine de), 1930. *Les esseulées*, Périgueux, imprimerie lithographie Ronteix
- Valrose (Églantine de), 1931. *Les aventures merveilleuses du petit prince Ratiki*, Périgueux, imprimerie lithographie Ronteix
- Valrose (Églantine de), 1932. *Les échappées du Périgord*, Bergerac, librairie Amblard
- Valrose (Églantine de), 1937. *Contes et gasconnades*, Rochechouart, imprimerie Justin Dupanier
- Chevé (Joëlle), Lacoste (Francis) (textes réunis par), 2009. *Le Roman et la région*. Actes du colloque de Périgueux 19-21 janvier 2007, Périgueux, Nouvelle imprimerie moderne (don de Gérard Fayolle) : « Eugène Le Roy : du local au national » dont « Eugène Le Roy et les sirènes du désenclavement » par J. Chevé, « Eugène Le Roy relu dans les années quarante » par F. Lacoste et « Le roman non populaire » par X. Darcos ; « L'éveil de la province » dont « Le Périgord de Georges de Peyrebrune » par J.-P. Socard ; « Région et identité » ; « Terroir et idéologie » ; « Du particulier à l'universel » ; « La langue : de la création à la réception » ; « Conclusions »
- Collectif, 1968. *Choix de chants et danses du Périgord*, Périgueux,   d. Bournat du Périgord, chez Pierre Fanlac.

### **Entrées de brochures, de documents et de tirés-  part**

- Vidal (Pierre), 2008. « Conservation de Lascaux », *Sp  leo Dordogne*, hors-série né 4, 2008 (document exceptionnel par un spécialiste qui explique impartialement les faits)
- *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, 1941 à 2003, dont 4 des 5 livraisons qui manquaient dans notre collection de consultation (don de M. et M<sup>m  </sup> Claude et Denise Delpech).

### **REVUE DE PRESSE**

- *Art et Histoire en Périgord Noir*, né 119, 2009 : « Les   glises de Saint-Cyprien et de Castels » (A. Bécheau et A. Blondin) ; « Le froid et la misère en Sarladais au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle » (F. Guichard) ; « L'arrestation de Louis Bonnel, le 12 février 1943 à Sarlat » (S. Ravassard-Bonnel et J. Potey) ; évolution d' une entreprise artisanale à Salignac au cours du XX<sup>e</sup> siècle (R. Lacombe)

- *Revue de l'Agenais*, 139<sup>e</sup> année, n° 4, 2009 : « La révolte des croquants du Périgord-Agenais et la bataille de La Sauvetat-du-Dropt en 1637 » (J. Dubourg)

- Le Mao (Caroline) (textes réunis par), 2009. *L'Aquitaine au féminin*. Numéro spécial de *Revue historique de Bordeaux et du département de la Gironde*, 3<sup>e</sup> série, n° 15 (2 exemplaires) : « Femmes et famille en Aquitaine » ; « Les femmes et l'éducation » dont « Isabelle Masset, botaniste, institutrice périgourdine en 1900 » par S. Miquel et « La femme au Paléolithique supérieur en Aquitaine et dans le Sud-Ouest » par B. et G. Delluc ; « Une femme méprisée ? Regards sur la condition féminine en Aquitaine » ; « Femmes d'exception ».

### COMMUNICATIONS

Le président souhaite une bonne année à tous ceux qui n'ont pu nous rejoindre en janvier pour cause de neige et de verglas.

Il annonce le décès de M. Alain de Swarte, grand défenseur du patrimoine et de la nature en Périgord.

Il annonce aussi le décès très récent du Pr Claude Barrière. Originaire de Piégut-Pluviers, il fut un grand archéologue périgordin, tout à la fois spécialiste de la période gallo-romaine et du Paléolithique supérieur. Jusqu'à sa retraite et même au-delà, il s'est fait un honneur de publier tous ses travaux archéologiques. Pour les Périgourds, c'est le responsable de la première fouille de la villa des Bouquets de 1960 à 1967 (publiée dans les *Documents d'archéologie et d'histoire périgourdines* en 1986) et il a offert ses collections au musée Vésunna. Mais, pour les préhistoriens, il fut aussi un grand spécialiste de l'art paléolithique et on lui doit l'étude et la publication de plusieurs grandes grottes ornées : en particulier Rouffignac en 1982 ; La Font-Bargeix en collaboration avec C. Carcauzon et B. et G. Delluc en 1990 (il avait fouillé le gisement situé devant l'abri de 1978 à 1983) ; Les Combarelles en 1997. Professeur de Préhistoire à l'université de Toulouse-Le Mirail, il dirigea de nombreux travaux universitaires, publiés sous sa direction dans les *Mémoires de l'Institut d'art préhistorique de Toulouse*.

En raison d'incidents lors de la distribution de notre dernier bulletin, certaines personnes ont reçu deux exemplaires de la 4<sup>e</sup> livraison 2009. D'autres n'ont rien reçu. Merci de bien vouloir le signaler à notre secrétariat.

Comme d'habitude, les informations pour les conférences du mois sont disponibles sur le bureau.

Pierre Besse distribue une notice sur notre site Internet [www.shap.fr](http://www.shap.fr), qui est de plus en plus consulté (900 personnes en janvier 2009, 3 000 en décembre 2009). Outre les informations concernant

la vie quotidienne de notre société, notre site permet de consulter la *Mémoire du Périgord*, c'est-à-dire les index des bulletins de 1874 à 2008, le catalogue de la bibliothèque (environ 10 000 entrées), la liste des revues. M. Besse se tient à la disposition de chacun pour expliquer sa consultation, à la pause de chaque réunion mensuelle, dans la salle de lecture.

Le président annonce ouverte l'assemblée générale ordinaire. Le rapport moral est présenté par la secrétaire générale et adopté à l'unanimité. Le président se réjouit de la vitalité de notre association, remercie tous ceux qui se dévouent pour sa bonne marche et souligne la qualité de notre bulletin, fort de ses 624 pages, une des plus importantes publications en Périgord.

La trésorière, accompagnée par le représentant du cabinet Lempereur, présente le rapport financier. Elle remercie Mireille Miteau et Sophie Bridoux-Pradeau pour leur aide au quotidien, et tous ceux qui font marcher cette grosse maison. Elle remercie la mairie de Périgueux et le service du patrimoine pour leur participation à l'entretien du jardin.

Le président rappelle que notre société fonctionne sans subvention depuis 1990 environ. C'est une exception en Dordogne et sans doute en France. Il faut rester très vigilant pour assurer le renouvellement des cotisations.

Le rapport financier est accepté à l'unanimité.

La réunion mensuelle fait suite à l'assemblée générale.

Alain Ribadeau Dumas donne des indications sur la sortie du 19 juin, qu'il est en train de préparer avec Jeannine Rousset et Annie Herguido (qui a reçu le prix Eugène Le Roy pour son ouvrage sur Coulaures). Elle permettra de visiter l'église de Coulaures, les châteaux de Conty et de la Cousse, le domaine de Glane et, enfin, le château de Laxion à Cognac, en cours de restauration.

Le 16 janvier, Gérard Fayolle a fait une conférence pour les Amis de Montcaret sur « Le clan des Ferral et la dispersion du patrimoine ». Le 4 février, Jean-Jacques Gillot fera une conférence sur « La prison militaire de Nontron de 1940 à 1946 » pour le GRHiN. Le 25 février, Brigitte et Gilles Delluc présenteront « Lascaux, histoire et archéologie » pour la Société méridionale de Spéléologie et Préhistoire à Toulouse.

L'an dernier, pour le colloque de Cadouin, Brigitte et Gilles Delluc se sont intéressés aux miracles attribués au suaire de Cadouin. À cette occasion, ils ont trouvé aux Archives diocésaines, grâce à l'abbé Robert Bouet, le récit de deux guérisons étonnantes obtenues au cours d'un pèlerinage à Lourdes. Après avoir commenté les 101 « miracles », plus ou moins discutables, attribués au suaire de Cadouin et recensés en 1644 pour confirmer, aux yeux de M<sup>gr</sup> de Lingendes, l'authenticité du

tissu, ils présentent le récit de ces deux guérisons étonnantes, rédigé en 1993 par un de nos anciens collègues, le Dr Georges Durieux. Il était, à l'époque des faits, étudiant en médecine puis exerça toute sa vie comme médecin généraliste à Laval. Elles concernent deux jeunes filles parties en pèlerinage à Lourdes au cours des années 1920. Elles étaient toutes les deux atteintes d'une forme gravissime de la tuberculose. Elles sont parties mourantes ou presque, étendues sur un brancard. Elles sont revenues toutes deux guéries. L'une, de Périgueux, était atteinte d'un mal de Pot avec paralysie des membres inférieurs. L'autre, parisienne, atteinte d'une péritonite tuberculeuse terminale, était venue finir sa vie dans la maison de convalescence de Cadouin. À leur retour de pèlerinage, elles ont été accueillies avec enthousiasme et piété et elles ont vécu ensuite de nombreuses années. Pour diverses raisons circonstancielles (non fonctionnement du Bureau des Constatations, multiplicité des diocèses concernés), leurs guérisons n'ont pas été homologuées comme « miraculeuses ». Le Dr Gilles Delluc, qui s'est intéressé tout particulièrement à ces histoires cliniques au moment de sa thèse de médecine, explique son étonnement en lisant le récit du Dr Durieux, car, à l'époque des faits, le pronostic de ces formes de tuberculose était inexorablement fatal. Les archives diocésaines conservent la trace d'autres guérisons surprenantes qui mériteraient d'être étudiées sur le plan médical. Pour la Dordogne, la seule guérison homologuée à l'issue d'un pèlerinage à Lourdes concerne une femme originaire de Saint-Laurent-des-Bâtons, dont le cas est cliniquement très discutable.

Jean-Louis Glénisson, directeur de la Bibliothèque municipale de Périgueux, présente, comme chaque année, l'enrichissement patrimonial de son établissement. Il concerne, bien sûr, les ouvrages destinés au public, mais aussi le patrimoine écrit et graphique. L'intervenant signale : un ouvrage de La Calprenède paru en 1639, une tragédie éditée sans doute à compte d'auteur ; un ouvrage très peu connu de Rachilde, *Histoire bêtes pour amuser les petits enfants*, qui s'ajoute au fonds Rachilde déjà important ; le livre d'un poète vendéen, illustré par un Marocain, qui s'inscrit dans le fonds patrimonial moderne de recherches graphiques ; des cahiers d'Albert Dujarric au lycée impérial de Périgueux de 1854 à 1866 : cahier de rhétorique, de versions latines et grecques, mais aussi de chimie et de physique, avec des photographies (la SHAP possède une partie du fonds A. Dujarric). En 2009, a eu lieu un colloque sur les dons et legs dans les collections publiques. J.-L. Glénisson signale l'importance des généreux donateurs dans l'enrichissement du fonds patrimonial de la bibliothèque. La majorité des donateurs ont été des membres de la SHAP ou des personnages importants de la vie périgordine.

Les sources des achats de la Bibliothèque sont les libraires anciens, les commissaires priseurs, les préemptions de l'État. Les choix sont abondants mais ils sont limités par les finances. Il y a encore peu de documents numérisés, car les campagnes de numérisation sont très coûteuses. Le catalogue des ouvrages anciens est déjà en ligne. Le site de la bibliothèque est consultable sur celui de la mairie [www.perigueux.fr](http://www.perigueux.fr). Une mise en relation informatique de ce fonds avec celui des Archives départementales et celui de la Société historique et archéologique du Périgord (déjà en grande partie en ligne sur Internet) est très souhaitable.

Claude Chevalier présente ensuite un extraordinaire petit carnet manuscrit, véritable carnet d'embauche d'une jeune fille de la campagne, comme bonne à tout faire dans une maison bourgeoise de Périgueux au début du XX<sup>e</sup> siècle. Ses parents étaient métayers à la limite orientale du département, vers le Limousin. Elle arrive dans une famille qui habite une grande maison des allées de Tourny : le père exerce une profession libérale ; il a une femme et deux fillettes. À son arrivée, on lui remet deux tabliers et ce petit carnet qui contient les règles précises à observer à la lettre, heure par heure, jour par jour : lever en été 5h30 et en hiver 6h30 ; aussitôt prête, elle cire les chaussures et brosse les vêtements ; à 7h30, elle monte réveiller *ces Messieurs* et apporte le petit déjeuner ; ainsi tout au long de la journée jusqu'à 21h30. Elle doit s'adresser à ses maîtres à la troisième personne : « Monsieur veut-il son pardessus ? ». Si elle ne fait pas l'affaire ou si elle désire partir, elle doit rendre les tabliers, d'où l'expression « rendre son tablier ». Elle travaille 14 heures par jour. Les gages ne sont pas prévus. À un moment, on lui donna des emprunts russes, qui ne valaient plus rien lorsqu'elle voulut les vendre. La nourriture était bonne. De temps en temps on lui donnait une petite pièce, mais elle ne sortait jamais. On l'appelait « la gouvernante ». Elle est toujours restée fidèle à ses maîtres. À sa retraite, comme elle n'avait jamais été déclarée, elle eut beaucoup de mal à obtenir le fonds national de solidarité et termina sa vie, presque centenaire, dans une maison de retraite où elle continua à recevoir la visite des descendants de la famille (d'après les notes de l'intervenant). Ce texte *in extenso* est déposé à la bibliothèque et mériterait d'être publié avec toute la discrétion nécessaire.

Vu le président  
Gérard Fayolle

La secrétaire générale  
Brigitte Delluc

## SÉANCE DU MERCREDI 3 MARS 2010

Président : Gérard Fayolle, président.

Présents : 105. Excusés : 3.

Le compte rendu de la précédente réunion est adopté.

### NÉCROLOGIE

- Magdeleine Avizou
- Noëlle Lesourd

### FÉLICITATIONS

- Le Dr Gilles Delluc, élu membre du conseil d'administration des Amis du Musée de l'Assistance publique et des Hôpitaux de Paris
- M. Claude Lacombe, nommé chevalier de l'ordre des Palmes académiques

### ENTRÉES DANS LA BIBLIOTHÈQUE

#### Entrées de livres

- Poncharal (Jacques), 2009. *Le Cacalou du Blame ou Brouchaud et ses environs de la Révolution à nos jours*, Brouchaud, éd. commune de Brouchaud (don de l'auteur)
- Collectif, 2009. *Cuevas con arte en Cantabria*, El Diario, Gobierno de Cantabria (don de l'éditeur)
- Mayeur (J.-M.), Pietri (Ch. et L.), Vauchez (A.) et Venard (M.) (sous la direction de), s.d. *Histoire du christianisme. Tome 7 : De la réforme à la Réformation (1450-1530) ; Tome 8 : Le temps des confessions (1530-1620) ; Tome 9 : L'âge de raison (1620-1750)*, Paris, éd. Desclée
- *Almanach du Comice agricole du canton de Brantôme*, 1880 (incomplet), 1882, 1884-1886, 1888-1890, 1892, 1893, 1896-1901, 1906-1910 (don de l'association *Initiatives patrimoine* de Brantôme, M. Claude Labussière, président)
- Livret d'adhérent de l'Union Brantômaise, Société coopérative d'alimentation de Brantôme, 1910 (don de l'association *Initiatives patrimoine* de Brantôme, M. Claude Labussière, président)
- Bouthier (Monique), 1991-1992. *Brantôme. Étude sociale, démographique, fin XVIII<sup>e</sup> – XIX<sup>e</sup> siècles*, mémoire de maîtrise de l'université de Paris IV – Sorbonne (don de l'association *Initiatives patrimoine* de Brantôme, M. Claude Labussière, président)

- Albe (Maurice, pour les bois gravés) et Cahuet (Albéric, pour la préface), 1951. *Images du Périgord Noir*, Périgueux, Pierre Fanlac éditeur

- Robert (Philippe), 1958. *L'agriculture en Dordogne*, avec une préface de M. J. Lajugie, Bordeaux, impr. Bière

- Cabanel (H.), 1969. *Noix et noyers*, Périgueux, Pierre Fanlac éditeur (coll. « La Vie rurale moderne »)

- Mondot (Jean) et Loupès (Philippe) (textes réunis par), 2009. *Provinciales. Hommage à Anne-Marie Cocula*, Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, 2 tomes : « La géographie nostalgique d'Onésime Reclus » (G. Fayolle) ; « Au fil de l'Isle... une rivière comme miroir du changement dans les campagnes périgordines (XIX<sup>e</sup> – début XX<sup>e</sup> siècles) » (C. Marache) ; « Le Périgord à l'université de Bordeaux » (B. Lachaise) ; « Brantôme, périgourdin et homme de cœur » (M. Lazard)

- Hérisson (Robert), 1946. *Avec le père de Foucauld et le général Laperrine, carnet d'un saharien 1909-1911*, Paris, librairie Plon

- Pottier (René), 1939. *La vocation saharienne du père de Foucauld*, Paris, librairie Plon

- Le Roy (Eugène), s.d. *Jacquou le croquant*, Paris, Calmann-Lévy éditeurs

- Le Roy (Eugène), s.d. *Le Moulin du Frau*, Paris, Bibliothèque Charpentier

- Le Roy (Eugène), 1938. *Nicette et Milou*, avec une préface de Suzanne Lacorre et des bois gravés de Maurice Albe, Paris, Christian Signol éditeur

- Galet (Jean-Louis), 1967. *L'Auvézère et ses châteaux*, Périgueux, Pierre Fanlac éditeur

- Le Roy (Eugène), 1924. *Mademoiselle de La Ralphie*, Paris, éd. F. Rieder et cie

- Dervil (Guy), s.d. *Trois grands Africains. Dans l'intimité de Lyautey, Laperrine, Foucauld*, Paris, éd. J. Susse

- Sadouillet-Perrin (Alberte), 1979. *En Périgord de longue mémoire*, Périgueux, Pierre Fanlac éditeur.

### **Entrées de brochures, de documents et de tirés-à-part**

- Boussuges (Jean), 2009. *Enard*, Périgueux, éd. S.P.H./Jean Boussuges (où il est question d'Alain Bernard, journaliste et écrivain) (don de Jacques Lagrange)

- Groupe d'Études et de Recherches sur les Grandmontains, 1995. *L'ordre de Grandmont*, édition à compte d'auteur (don de Martine Larigauderie)

- Moquet (Claude), s.d. Dossier manuscrit sur la création des départements et le département de la Dordogne

- *Plantation de Mai en Périgord, à Prats-de-Carlux*, carte postale en 2 exemplaires (don de M. et M<sup>me</sup> Malaurie)
- *Hommage à Alain de Swarte*, tapuscrit (don de Pierre Villot)
- Mérel (Gérard), s.d. *Départements Charente et Dordogne. Traces d'arpentage antique entre hagiotoponymes ?*, tapuscrit (don de l'auteur)
- Bédé (Bernard), 2010. *Flore de Dordogne. Clé des genres et espèces des plantes vasculaires*, Périgueux, éd. Société botanique du Périgord, bull. spécial n° 4
- Castellane (A. de), notice nécrologique de M. de Castellane, tapuscrit.

### REVUE DE PRESSE

- *Archives en Limousin*, n° 34, 2009-2 : « Inventaire des établissements religieux médiévaux en Limousin » (S. Lafaye) ; « Limousins et Marchois en Terre sainte » (C. Stride-Zizert)
- *Aquitaine historique*, n° 100, 2009 : « Pierre Boyleau, marchand de verres bordelais au XVI<sup>e</sup> siècle » (C. Hébrard), avec un goulot d'aiguière trouvé au château de l'Herm
- Direction régionale des Affaires culturelles. Aquitaine, 2009. *Bilan scientifique 2007* : Comptes rendus des travaux et recherches archéologiques de terrain en Dordogne (p. 20-74). Il s'agit des comptes rendus de toutes les fouilles historiques et préhistoriques effectuées en Dordogne, fouilles de sauvetage et fouilles programmées, en particulier à Bergerac, Périgueux, aux Eyzies (abri Pataud), au château de l'Herm, à Villeteureix... Ce document n'est pas diffusé dans le public. Il est disponible uniquement à la bibliothèque
- *Bulletin de l'ARAH*, n° 38, 2009 : « Du personnel du château de La Force de 1678 à 1790 » (B. Noël-Courtey) ; « Henry et Philippe Rey-Lescure, des illustres Forcelais d'adoption » (M. Souloumiac)
- *Cercle d'histoire et de généalogie du Périgord*, n° 91, 2009 : « Les paysans et l'impôt : la dîme » ; « Responsables paroissiaux sous l'Ancien Régime » ; « Périgord protestant »
- *Revue historique du Centre-Ouest (Société des Antiquaires de l'Ouest)*, t. VII, 2008 : « Templiers et hospitaliers (XIV<sup>e</sup> – XV<sup>e</sup> siècles) »
- *GRHiN*, CR 394, 2010 : « Campagne 1914-1915. Adjudant Adrien Andrieux, n° 6 »
- *Bull. de la Société des Amis de Montcaret et de sa région*, 2009 : « La maison de la Peyrière (Lamonzie-Montastruc) (XVI<sup>e</sup> – XX<sup>e</sup> siècles) »
- *Le Journal du Périgord*, n° 180, 2010 : « Résistances. L'hiver 1942-1943 au camp de Mauzac » (J. Tronel)

- *Le Journal du Périgord*, n° 181, 2010 : « Les peintures murales des églises du val de Dronne » (L. Becker)
- *Le Journal du Périgord*, n° 182, 2010 : « Chemins de fer. Histoire entre les lignes » (S. Lemasson) ; « Le tragique destin de René Carmille » (G. Penaud) ; « Regards sur les premiers métallurgistes en Limousin-Périgord » (C. Chevillot)
- *Clin d'œil sur Saint-Jory-las-Bloux*, bulletin municipal n° 15, 2009 : Dossier sur la commune passé présent
- *Église en Périgord*, n° 2, 2010 : « Rencontre avec les maires de Dordogne »
- *Aperçus de l'histoire sociale en Aquitaine* : n° 1, 1984 : « La résistance en Dordogne » ; n° 3, 1985 : « Inauguration de la Bourse du travail de Périgueux » ; n° 20 et 21, 1991 : « Sur le mouvement syndical en Dordogne » ; n° 22, 1991 : « La Bourse du travail de Périgueux » ; n° 23, 1991 : « Le syndicat des cheminots de Périgueux » ; n° 31, 1993 : « Les ateliers SNCF de Périgueux. Les grèves de 1920 » ; 2<sup>e</sup> trimestre 2006 : « Le syndicalisme en Dordogne. Les amis de Belin à l'épreuve de la Résistance » ; n° 46, septembre 1997 : Dossier *3 femmes en 1936*, dont « Suzanne Lacorre » (P. Brana) ; n° 59, 2000 : Dossier *Dordogne, terre de lutttes et de résistance* ; 2<sup>e</sup> trimestre 2001 : Dossier *Le mouvement ouvrier aquitain et la guerre d'Algérie* ; 1<sup>er</sup> trimestre 2007 : Dossier *Résistance et syndicalisme en terre périgourdine* ; 2<sup>e</sup> trimestre 2007 : Dossier *Philatélie et mouvement ouvrier* ; 3<sup>e</sup> trimestre 2009 : Dossier *Marbot - Bata*
- *Sites et monuments*, n° 208, 2010 : Note sur le château de Broidoire (Ribagnac)
- *Association Guy de Larigaudie*, Bull. n° 8, 2009 : Témoignages (J. Foucher ; A.-P. Richard)
- *Bull. de la Société botanique du Périgord*, n° 70, 2010 : « Excideuil, le sentier karstique » (J.-L. Orazio)
- *Bull. de la Société préhistorique française*, t. 107, n° 1, 2010 : CR de : Otte M. et al., 2009, *Les hommes de Lascaux* (B. Valentin)
- *Mémoires de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse*, vol. 171, t. X, 2009 : « La femme au temps paléolithique en Eurasie : statut social et symbolique » (A.-C. Welté)
- *GRHiN, Chroniques nontronnaises*, n° spécial 1, 2010 : « Le canton de Nontron au XIX<sup>e</sup> siècle, dans un manuscrit de 1892 d'Hippolyte Brugière, intitulé *l'Ancien et le nouveau Périgord* »
- *L'Automobile-club du Périgord*, 1942 : « L'automobile-club du Périgord au Maroc » (J. Michoud) ; « Autour du Mont Blanc » (E. Buffeteau) ; « En Provence-Azur » (E. Buffeteau).

## COMMUNICATIONS

Après avoir salué les membres présents et donné de très bonnes nouvelles de la Société, le président annonce les manifestations à venir durant le mois de mars : les 20 ans de l'association ARAH ; une conférence de Gilles et Brigitte Delluc sur *La Reynie* le 4 mars à Nontron pour le GRHiN, *La nutrition paléolithique* le 13 à Sainte-Foy-la-Grande et une autre sur *L'alimentation de la Préhistoire à nos jours*, le 1<sup>er</sup> avril à l'Odysée de Périgueux.

Jean-Marie Védrenne présente le pont de Castelnaud, un bon exemple de ces ponts construits par le département à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle pour remplacer les bacs. Un décret du 26 mars 1877 permettait aux départements de percevoir un péage jusqu'à l'amortissement de l'ouvrage. À proximité du pont existait une petite maison qui avait servi au préposé du bac, dans laquelle était censé se tenir le responsable des péages. Au fil du temps, cette maison a été agrandie et elle a failli être détruite car elle gênait la circulation. Elle a été sauvée par le maire de Castelnaud dans les années cinquante. En 1877, les tarifs pour passer d'une rive à l'autre étaient très compliqués : « une personne, chargée ou non, payait 0,05 centimes ; un cheval, cavalier compris, payait 0,10 centimes ; une voiture particulière suspendue avec un cheval payait 0,40 centimes ». Les tarifs étaient différents si la voiture n'était pas suspendue, si elle était tirée par plusieurs chevaux, si la voiture était publique, si c'était celle d'un marchand, si c'était une charrette agricole... En outre il y avait de nombreuses exemptions. Un portail sur piles était fermé pendant la nuit. Les archives conservent l'histoire de l'un des « receveurs des droits de péage du pont », Charles Seignabou, un ancien marin demeurant à La Roque-Gageac, qui resta en poste pendant seulement un an, en 1883 : il laissait le portail ouvert pendant la nuit, il ne dormait pas toujours sur place dans la cabine, il ne déclarait que la moitié des passagers... En 1890, le péage est supprimé. Le portail est vendu. La maison, étant du domaine public, est louée d'abord à M. Verdun qui y installe le premier café. Elle sera finalement vendue par le Département. « D'agrandissement en agrandissement, il deviendra un restaurant *Le Tournepique*, tel que nous le connaissons aujourd'hui » (résumé d'après les notes de l'intervenant ; le texte complet est déposé à la bibliothèque).

Brigitte et Gilles Delluc présentent *Ces dames du Paléolithique en Aquitaine et dans le Grand Sud-Ouest*, bien différentes des fantasmes du XIX<sup>e</sup> et même du début du XX<sup>e</sup> siècle. La paléoanthropologie, la paléobiologie, les fouilles fournissent des informations de plus en plus fiables sur les plus anciennes représentantes des Australopithèques,

des *Homo erectus* et des Néandertaliennes et sur leurs activités. Pour les femmes du Paléolithique supérieur en Europe et tout particulièrement en France, c'est-à-dire depuis environ 35 000 ans, on dispose en outre du « portrait » d'environ un millier d'entre elles. Nous sommes à l'époque des premiers Hommes modernes. L'espérance de vie est faible, surtout pour les femmes du fait des accidents de la vie obstétricale : au mieux 20 à 30 ans, comme elle le sera jusqu'à l'époque moderne. Dans ces populations encore faites de chasseurs-cueilleurs (ses), pendant plus d'une vingtaine de milliers d'années, existait certainement une division sexuelle du travail : les hommes allant à la chasse et les femmes s'occupant des enfants et des soins du quotidien. Certains outils de chasse, parfois décorés, comme les pointes de sagaie ou les bâtons percés, étaient sans doute des outils d'hommes : ils sont assez souvent décorés de triangles pubiens. D'autres outils étaient peut-être plus spécifiquement féminins, si on prend comme comparaison les outils des Inuits. En revanche, les objets de parure se retrouvent aussi bien dans les sépultures d'hommes, de femmes et d'enfants. Les femmes ont été le plus souvent représentées enceintes, avec un massif fessier bien arrondi et des seins ptosés témoignant du fait qu'elles avaient déjà eu une ou plusieurs grossesses. L'exemple le plus célèbre est la *Femme à la corne* de Laussel. Mais il existe en fait des représentations des femmes à tous les âges de la vie depuis la toute petite fille jusqu'à la femme âgée, depuis la plus mince jusqu'à l'obèse. On peut citer la *Vénus impudique* de Laugerie Basse, qui est en fait une petite fille, la *Vénus* de Pataud, une toute jeune femme enceinte, la *Vénus* de Sireuil, une autre jeune femme enceinte, à la cambrure très marquée, les nombreux portraits de La Marche (Vienne), à tous les stades de la grossesse. En revanche, pas de représentation de couples homme-femme évidents ni de représentation très explicite d'acte sexuel. Une gravure de Laussel, dite *La carte à jouer*, figure peut-être un accouchement, de même qu'une statuette de Brassempouy et des gravures de La Marche déchiffrées par le Dr L. Pales. Les visages de ces femmes sont le plus souvent absents. En revanche leur sexe isolé est très souvent représenté sur les objets et sur les parois des grottes. Cette symbolique, présente depuis le tout début du Paléolithique supérieur, a été mise en évidence dès 1958 par A. Leroi-Gourhan. On peut citer les blocs gravés des sites aurignaciens des environs des Eyzies (par exemple Blanchard et La Ferrassie), les grottes de La Cavaille au tout début du Paléolithique supérieur, de Cussac au Gravettien, de Comarque, Les Combarelles et Fronsac, au Magdalénien, pour donner quelques exemples (résumé des intervenants).

Jacques Saraben présente ensuite sa famille, une famille de peintres. Lui-même, peintre, est né à Périgueux en 1939 et il est spécialiste de la peinture britannique de la 2<sup>e</sup> moitié du XX<sup>e</sup> siècle. « Il parle avec émotion de son père Julien Saraben (1892-1979), né au Havre, un être bon, humble, éveilleur de talents, dont la carrière artistique et professionnelle est exceptionnelle. *L'oncle Louis* Saraben était peintre de marines de l'École du Havre. Lhuillier a fait de lui une huile magnifique. Le père de Julien, Joseph Saraben, était décorateur de théâtre. Il eut Georges Braque comme apprenti. Sa mère Marie Juliette Deneulin était violoncelliste. Le frère de Julien, Georges Saraben, et son cousin Marius Saraben étaient destinés à une belle carrière artistique. Ils disparurent à la guerre de 14-18. Julien fit ses études aux Beaux-Arts de Paris dans l'atelier de Raphaël Collin ; il était second violon au théâtre Sarah-Bernhardt, puis il fut mobilisé. En 1927, Julien Saraben est nommé à Périgueux. Il s'enracinera dans ce Périgord pendant 52 ans, directeur de l'école de dessin avant Maurice Albe, conservateur du Musée du Périgord pendant 20 ans, il enseignera au lycée de garçons [aujourd'hui Bertran de Born] et à l'école normale. Un humaniste et un enseignant auquel des centaines d'anciens élèves témoignent, comme son fils, admiration, respect et affection. Excellent dessinateur et graveur (eaux-fortes et xylographies), Julien Saraben a illustré Pierre Fanlac, Georges Rocal, Léon Bloy, Germaine Kellerson, Gustave Flaubert, Voltaire, Baudelaire, Jean Secret, Jean Prajail. Selon Dominique Dussol, professeur à l'Université et critique d'art, "un réalisme populaire, un raffinement visionnaire, un expressionnisme vigoureux, son art s'impose par une image forte, une composition efficace et immédiatement lisible, un dessin expressif et sensible". Son épouse Gabrielle Saraben-Varailhon, Ribéracoise, autodidacte, a enseigné la peinture à l'école Sainte-Marthe de Périgueux. Dès 1931, elle est aux côtés de Julien, partageant son amour de la création. Remarquable coloriste, elle a illustré le premier livre de Pierre Fanlac, *Les Contes du Chat Sauvage*. L'intervenant cite l'hommage posthume de Pierre Fanlac *Les choix d'une vie*, les très beaux textes de Gérard Fayolle *Julien Saraben, militant de l'identité*, de Michel Testut, de Paul Placet et de Jean-Michel Linfort, qui publie cette année chez Fanlac un important ouvrage sur le Périgord et ses peintres. Julien Saraben recevait écrivains, éditeurs, peintres dans son atelier, rue Camille-Flammarion à Périgueux : Fanlac, Rocal, Augiéras, Cluzeau-Lanauve, Jean Secret, Riboulet-Rebière, Dessales-Quentin, Albe, Léon Delarbre... [Comme son père, l'intervenant] a recréé son *Atelier de la Source* à Paunat où il conserve précieusement l'œuvre de ses parents et de tous les artistes rencontrés pendant 43 ans de carrière à l'université et aux

Beaux-Arts. Il poursuit sa recherche picturale et photographique, avec la même passion que ses parents pour le Périgord, son Périgord Noir, les éléments de la nature, l'espace revisité de la peinture chinoise, la langue occitane, et où il partage des moments de bonheur et de création avec son épouse, Valérie, et ses amis peintres et écrivains » (résumé de l'intervenant).

Vu le président  
Gérard Fayolle

La secrétaire générale  
Brigitte Delluc

### ***SÉANCE DU MERCREDI 7 AVRIL 2010***

Président : Gérard Fayolle, président.

Présents : 105. Excusés : 4.

Le compte rendu de la précédente réunion est adopté.

#### ***NÉCROLOGIE***

- Jacques Belanger

#### ***FÉLICITATIONS***

- M. et M<sup>me</sup> Guy et Jeannine Rousset à l'occasion de leur 50<sup>e</sup> anniversaire de mariage

#### ***ENTRÉES DANS LA BIBLIOTHÈQUE***

##### **Entrées de brochures, de documents et de tirés-à-part**

- *L'illustration*, 1914-1918 (don de M. et M<sup>me</sup> Amouroux).

#### ***COMMUNICATIONS***

Le président annonce que dorénavant, sous réserves de l'accord des intervenants, les communications à nos séances mensuelles seront filmées pour être diffusées sur le site Internet goldperigord.com. Ce site correspond à une TV consacrée au Périgord sur Internet et son projet est de devenir une mémoire audio-visuelle du Périgord.

Jeannine Rousset donne les dernières nouvelles sur la sortie du 19 juin (37 €, départ à 8 heures du parking de la cité administrative,

comme d'habitude). Au programme : les châteaux de Laxion, Conty, La Cousse, Glane et l'église de Coulaures, avec un déjeuner à l'auberge de la Truffe à Sorges. Les sites seront présentés par nos collègues Alain Blondin, Annie Herguido et Alain Ribadeau Dumas.

Les informations sur les manifestations du mois d'avril sont disponibles sur le bureau : la Pierre angulaire (le 9 avril) ; les 20 ans de l'association ARAH (le 10 avril), l'assemblée générale de « Hautefort notre Patrimoine ».

Gilles Delluc (avec la collaboration de Brigitte Delluc) présente une communication intitulée « Du nouveau sur le suaire de Cadouin ». Il s'agissait pour les intervenants de faire une synthèse sur leurs travaux depuis environ 30 ans. Après avoir rappelé la légende de son arrivée à Cadouin, dans le petit tonneau à deux compartiments du petit prêtre de Brunet, sa vraisemblable acquisition (don ou achat) lors du siège d'Antioche en 1098, au cours de la 1<sup>re</sup> croisade, la vénération très précoce que lui portait les plus grands, comme en témoigne une mention sur un acte de Simon de Montfort en 1214, son séjour à Toulouse puis à Aubazine de 1392 à 1463, les bulles des papes, la vénération que lui portaient les rois et les reines (Jean de Luxembourg, Charles VI, Louis XI, Anne de Bretagne), les miracles recensés en 1644 pour confirmer son authenticité auprès de M<sup>gr</sup> de Lingendes, les pèlerinages entre 1866 et 1934, qui rassemblaient chaque année des centaines de pèlerins, ainsi que le montrent les photographies de Antoine Carcenac, si bien conservées par son fils Michel. En 1934, une expertise du savant orientaliste, Gaston Wiet, directeur du musée arabe du Caire, montrait que la relique de Cadouin était en fait un tissu fatimide de la fin du XI<sup>e</sup> siècle, portant des invocations à Allah, à Mahomet son prophète et célébrant le vizir égyptien Al-Afdal et son émir Moustafa-Ali, qui régnèrent ensemble en Égypte de 1094 à 1099. Les intervenants montrent les macrophotographies du tissu qu'ils ont étudié au microscope en 1981-1982. C'est un tissu de lin d'une finesse extrême (3 fils au millimètre), mesurant 2,80 m de long et 1,15 m de large, ornés à chaque extrémité de deux bandes à ornements, réalisées comme une véritable tapisserie, suivant une technique appelée « la tapisserie insérée ». Les motifs sont obtenus avec des fils de soie verte, bleue, rose et jaune d'or, et des fils de coton blanc. Après avoir été exposé pendant quelques années dans le musée du suaire de Cadouin, ce tissu précieux a été retiré pour être restauré et conservé dans les meilleures conditions. Un autre tissu, de même origine et exactement de même époque, est conservé dans le trésor de la cathédrale d'Apt (Vaucluse). Ses inscriptions, en soie de couleurs et en or, célèbrent exactement les mêmes personnages.

Il porte deux bandes à ornements latérales et une bande centrale, ornées d'inscriptions en caractères coufiques et de médaillons illustrés de chimères » (résumé des intervenants).

Louis Colcombet indique qu'il a souvent entendu parler de cette histoire. En effet, son frère est le gendre de Gaston Wiet. Ce dernier est resté en Égypte jusqu'en 1951, puis il a été nommé au Collège de France. Des sites Internet donnent des informations à ce sujet, en particulier : [www.persee.fr](http://www.persee.fr) et [www.jstor.org](http://www.jstor.org).

Jean-Pierre Thuillat remercie Gérard Fayolle d'avoir souligné le fait que dans son ouvrage sur Bertran de Born, il s'était toujours appuyé sur les documents *princeps* pour avancer des informations sur *La soi-disant indivision de la seigneurie d'Hautefort entre Bertran de Born et son frère Constantin*. C'est l'objet de sa communication aujourd'hui. « On a répété à l'envi que Bertran de Born et son frère Constantin "possédaient en commun le château de Hautefort". Or cette idée ne trouve sa justification dans aucune des trois grandes sources qui permettent d'appréhender l'histoire de la région dans la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle, à savoir la *Chronique* de Geoffroi du Breuil, prieur de Vigeois, le cartulaire de l'abbaye Notre-Dame de Dalon et les poèmes du troubadour lui-même. Elle n'apparaît pas davantage dans les deux *vidas* que l'on possède de Bertran de Born et qui ont été rédigées aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles. En outre, cette idée néglige le fait que les seigneurs de Lastours avaient depuis l'an Mil la propriété éminente du castrum d'Hautefort, et qu'ils n'ont jamais renoncé à leurs droits sur celui-ci avant la mort de Gouffier (III), le 8 avril 1184. S'il y existait une indivision entre les frères Born, elle ne portait apparemment que sur les domaines fonciers dont ils avaient hérité et le troubadour – il le dit lui-même dans un de ses poèmes – ne devint seigneur en titre d'Hautefort que par un jugement d'Henri II Plantagenêt. Cette idée d'une indivision de la seigneurie n'est en fait clairement exprimée que dans deux *razons*, ces commentaires ajoutés *a posteriori* aux poèmes pour captiver le grand public. Or l'on sait, depuis Stanislaw Stronski, avec quelle prudence il faut aborder ces textes tardifs, véritables petits romans, dont on peut souvent, comme l'a souligné Gérard Gouiran, "récuser le témoignage" puisque l'auteur qui les a rédigés plusieurs décennies après la mort du troubadour, "se contente de tirer les informations des poésies elles-mêmes", sans se préoccuper ni d'authenticité ni de vérité historique. C'est tout cela qui nous a paru mériter une relecture minutieuse des textes dont nous disposons » (résumé de l'intervenant).

L'intervenant indique qu'à son avis, Bertran de Born est en général décrit comme plus violent qu'il ne l'était en réalité. Gilles Delluc l'interroge au sujet du seigneur de Mareuil, cité dans la bataille

de Bouvines. Il n'a pas de réponse. En principe cette bataille ne fait intervenir que des seigneurs du nord. Gilles Delluc raconte ensuite comment le lycée de garçons de Périgueux est devenu le lycée Bertran-de-Born : Montaigne et Fénelon étaient déjà pris... Marius Lévy, alors professeur de rhétorique, racontait qu'il avait proposé « Bertran de Born », comme une boutade, à défaut d'autre chose : c'est ce nom qui fut choisi.

Claude Ribeyrol s'interroge ensuite sur l'avenir de son site Internet, consacré à l'inventaire et à la numérisation des documents médiévaux des fonds Périgord dispersés hors de notre département. « Après cinq années d'activité du site [www.guyenne.fr](http://www.guyenne.fr), peut-on engager une réflexion sur notre environnement technologique, dans le domaine des archives du Périgord dispersées en dehors de notre département ? Plus généralement, quelle est l'influence de ces technologies numériques dans le domaine de l'archivistique, quels sont les rapports, les modes de transition entre écriture manuscrite, imprimerie et écriture numérique ? Les logiciels de reconnaissance de caractère, dits "OCR", ne permettent de transformer correctement un texte imprimé en texte numérique que pour des ouvrages relativement récents, et les corrections par relecture humaine sont nécessaires pour les ouvrages anciens, afin d'obtenir des textes présentables aux lecteurs. Il est à noter que l'interrogation d'un corpus numérique s'opère correctement en mode texte alors que l'interrogation en mode image reste encore au stade expérimental. De même, en dehors de la recherche en laboratoire, il n'existe pas de logiciel "OCR" permettant de passer d'un document manuscrit médiéval à sa correspondance sous forme de texte numérique. Parmi les principales tâches futures identifiables, nous trouvons tout d'abord la poursuite inlassable de la réalisation et de la mise en ligne d'inventaires numériques, ainsi que la mise en correspondance de l'image numérique des manuscrits et de leur transcription. Enfin, la présentation globale des ensembles d'archives doit être elle-même repensée en fonction des outils technologiques à notre disposition. Dans ce contexte, les travaux du copiste moderne, de l'archiviste et du paléographe, trouvent un nouveau souffle et de nouvelles opportunités. Face à l'ampleur de la tâche, des partenariats nouveaux entre les Archives départementales, les Archives nationales ou le département des manuscrits de la BNF pourraient être développés avec des sociétés savantes comme la nôtre. Il est à envisager aussi que les étudiants d'histoire en mastère ou en thèse puissent être davantage sollicités au service de tâches communes en ce domaine, avec l'aide de bourses par exemple. Le cas des archives du Périgord et du Limousin à Pau pourrait être un chantier exemplaire en ce domaine,

au vu de l'urgence que nous suggère l'état extrêmement dégradé de nombreux documents appartenant à ce fonds exceptionnel. Il serait nécessaire de sensibiliser et de solliciter l'échelon politique périgordin et/ou limousin (voire national) au service de cette entreprise, car les priorités locales du département des Pyrénées-Atlantiques en matière de numérisation portent essentiellement sur le domaine basque » (résumé de l'intervenant).

Actuellement, l'intervenant est entouré par une petite équipe de chercheurs passionnés, comme Marie Palué. Mais, devant l'ampleur de la tâche restant à accomplir pour sauver et mettre à disposition des chercheurs ces fonds d'archives Périgord inestimables, il pousse un cri d'alarme et recherche : 1 - des personnes susceptibles de continuer la tâche commencée par lui sur le site guyenne.fr ; 2 - des chercheurs acceptant de mettre en ligne leurs inventaires des documents étudiés par eux et prêts à poursuivre ces inventaires ; 3 - des copistes, chercheurs ou simples passionnés, pour sauver ces archives, parfois en grand danger de destruction dans les services d'archives officiels, faute des moyens financiers nécessaires pour les préserver.

Vu le président  
Gérard Fayolle

La secrétaire générale  
Brigitte Delluc

*ADMISSIONS* du 8 mars 2010. Ont été élus :

- M. Mathalou Éric, 8, route de la Carrière, 50210 Savigny (réintégration) ;
- M<sup>me</sup> Devaud Marguerite, 14, place André-Maurois, 24000 Périgueux, présentée par M. Georges Bojanic et M<sup>me</sup> Jeannine Rousset ;
- M. et M<sup>me</sup> Labussière Claude et Nicole, 70-72, rue Pierre-de-Bourdeille, 24310 Brantôme, présentés par M. Michel Labussière et M. le président ;
- M. Réjou Jean-Philippe, 9, rue du Jardin-Public, 24000 Périgueux (réintégration) ;
- M<sup>me</sup> Garnier Monique, 8, Le Petit Paradis, chemin du Puyrousseau, 24000 Périgueux, présentée par M. le président et M<sup>me</sup> la vice-présidente ;
- M. Boulenzou Gérard, Résidence Aquitania, rue des Bleuets, 24750 Trélassac, présenté par M. Georges Prévost et M<sup>me</sup> Sylvie Dupeyrat ;
- M<sup>le</sup> Fixot Anne, Pierre-Brune, 24530 La Chapelle-Faucher, présentée par M. le président et M<sup>me</sup> la vice-présidente.

# EDITORIAL

## *L'année de Lascaux*

Il y a soixante-dix ans, la découverte de la grotte de Lascaux occupa une grande place dans notre *Bulletin* et dans les débats de notre société. Les préhistoriens y étaient nombreux et les amateurs de préhistoire se passionnèrent en dépit de la guerre, de la défaite et de toutes les rigueurs de la vie quotidienne.

Nos collègues d'alors eurent l'occasion de suivre, et parfois de participer à l'histoire du site, histoire riche en rebondissements et aux enjeux scientifiques considérables. Ils purent trouver, au fil des années, des occasions de se réjouir ou de s'alarmer. Les travaux, les fouilles, l'ouverture au public, les succès touristiques, les premières menaces, la fermeture ont jalonné tout un passé riche en imprévus et en polémiques.

Mais l'histoire de Lascaux c'est aussi une somme énorme de travaux, de recherches, de publications qui font date. Aujourd'hui, alors que l'on s'interroge sur l'avenir de ce patrimoine inestimable, notre *Bulletin* qui a toujours suivi sa destinée tourmentée, évoque, grâce à Brigitte et Gilles Delluc, parfaitement autorisés à le faire, les hommes qui furent alors concernés, en pleine guerre, par cet événement inouï.

Soucieux de diversité, notre comité de rédaction a sélectionné aussi le début d'une étude sur le patrimoine du val de Dronne de Line Becker, une enquête sur le château de l'Herm de Marie Palué et des notes de Guy Devaux sur les pharmaciens de Lanouaille. Avec, bien sûr, nos rubriques habituelles. Bonne lecture.

Gérard Fayolle

## PROGRAMME DE NOS RÉUNIONS

### 3<sup>e</sup> trimestre 2010

#### 7 juillet 2010

1. Catherine et François Schunck : *Alsace-Périgord : le choc culturel*
2. Gilles et Brigitte Delluc : *Le résistant Léon Faye, un Vernois patron militaire de l'Arche de Noé*
3. Nicolas Savy : *La guerre de Cent Ans entre Haut-Quercy et Périgord Noir*

#### 4 août 2010

1. Jean-Noël Biraben : *Jeanne Barret, première femme française à faire le tour du monde*
2. Gilles et Brigitte Delluc : *Pigments et couleurs dans l'art paléolithique*
3. Patrice Foissac : *Le collège Saint-Front dit « de Périgord » à Toulouse et ses étudiants périgordins*

#### 1<sup>er</sup> septembre 2010

1. Gilles et Brigitte Delluc : *Lascaux et la guerre. Une galerie de portraits*
2. François Michel : *À propos d'une monnaie pétrucore pas tout à fait inédite*
3. Anne Fixot : *Le château de Puyguilhem : approche historiographique*

## APPEL À COMMUNICATIONS

La 4<sup>e</sup> livraison 2010 de notre *Bulletin* (parution 31 décembre 2010) aura une nouvelle fois pour thème : **La ruralité en Périgord**

Nous vous remercions de faire parvenir vos textes avant le **15 septembre 2010** à l'adresse suivante : Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord, 18, rue du Plantier, 24000 Périgueux

Nous souhaitons également consacrer une livraison de notre *Bulletin* de l'année 2011 au thème : **La justice en Périgord** (affaires judiciaires, organisation de la justice, magistrats...)

Merci de bien vouloir informer le secrétariat de votre projet d'article.

Tous renseignements au 05 53 06 95 88 ou shap24@yahoo.fr

# Lascaux et la guerre. Une galerie de portraits

par Brigitte et Gilles DELLUC

*La grotte de Lascaux est découverte en septembre 1940. Il y a 70 ans. Les semaines qui suivent sont marquées par une intense activité : d'innombrables curieux, la venue de l'abbé Henri Breuil, les premiers aménagements. Puis tout paraît s'endormir et ne se réveiller qu'après 1945 : la Paix revenue, la cavité est aménagée et les visiteurs affluent. Lascaux est le monument le plus célèbre de Dordogne.*

*En fait, il n'en fut rien : en ces temps troublés, la grotte a continué à vivre et de nombreux protagonistes continuent à aller et venir et souvent à fréquenter la caverne. Faire revivre un peu ces personnages oubliés - une bonne cinquantaine - est le but des pages qui suivent.*

*Une belle galerie pour une belle caverne ! Le lecteur va retrouver ici, entre autres, un mécano devenu brancardier à Lourdes puis maquisard FTP, un requis du STO, un petit juif rescapé de Drancy et d'Auschwitz, un instituteur omniscient et lyrique, un pape (de la Préhistoire) prudemment émigré en Afrique, une vieille paysanne et ses poules, un comte ariégeois antiraciste et résistant, un marchand de tapis réfugié et un ministre d'outre-Quévrain, sans compter d'inévitables chanoines. Les suivront un franc-maçon devenu fonctionnaire de Vichy, le descendant de l'auteur des Maximes et son régisseur, un quincaillier milicien, un rescapé de Buchenwald, un spéléologue quasi nu, deux speakers de Radio-Londres, deux correspondants de guerre, sans compter des journalistes, un ancien secrétaire de Pierre Louÿs, un ex-chef de cabinet du malheureux Jean*

*Zay, des généraux et des bénédictins. Des ministres aussi, mais il y en a toujours un ou deux en Périgord.*

*Dès lors, le lecteur ne sera guère surpris de rencontrer aussi un officier de la Wehrmacht, un précurseur d'Indiana Jones et un héros du Garigliano. Il fera aussi connaissance avec les étonnantes fréquentations d'un prêtre alsacien replié à Toulouse et les fantasmes d'un homme de lettres tard venu à la Résistance. Et, pour finir, il verra poindre une belle espionne, Pierre Mendès France lui-même, deux préhistoriens ayant posé leur mitraillette, un himalayiste écolo avant l'heure et un prince italien descendant tout droit de La Fayette et de Talleyrand-Périgord.*

## I. L'inventeur et ses compagnons



*Fig. 1. L'inventeur Marcel Ravidat. Ce jeune homme découvrit l'entrée le 8 septembre 1940 et revint le 12 pour l'élargir et explorer la grotte avec trois compagnons.*

### 1. Marcel Ravidat

La découverte de Lascaux a été souvent contée de façon fantaisiste, mettant en scène quatre « enfants » et leur chien égaré le 12 septembre 1940. En fait la véritable découverte a été effectuée en deux temps et par des adolescents.

L'armistice a été signé le 22 juin. En cette fin d'été 1940, Montignac est en zone non occupée par les troupes allemandes. On y mène la vie banale, à la fois triste et un peu rassurée, d'une petite ville au « royaume du Maréchal ». Les Allemands sont loin, derrière la ligne de démarcation, Ils viennent de commencer le bombardement aérien de Londres.

Le 8 septembre 1940, au-dessus de Montignac, dans la clairière d'un coteau boisé de pins et de chênes, non loin d'un sentier, un jeune Montignacois de 18 ans, Marcel Ravidat (1922-1995) (fig. 1), repère, avec quelques camarades (Jean Clauzel, Louis Périer et Maurice Queyroi), aujourd'hui oubliés, une excavation, mise au jour des décennies plus tôt par la chute d'un grand arbre<sup>1</sup> et couverte de genévriers et de ronces<sup>2</sup>. Son inséparable chien Robot, bâtard de setter et

1. Une pinède avait remplacé des vignes détruites par le phylloxera vers 1880. Les pins coupes, la nature avait repris ses droits.

2. Le trou était déjà connu avant 1914, dit-on, et on y avait même naguère jeté le cadavre d'un âne. Comme beaucoup de Montignacois, le jeune Maurice Queyroi en avait entendu parler par sa mère.

de terrier à longs poils roux, gratte au fond d'un trou de moins d'un mètre de côté et de profondeur<sup>3</sup>. Pourquoi ? Marcel découvre alors, au bas de cet entonnoir, un second orifice d'à peu près 20 centimètres de diamètre. Il a l'idée d'y jeter des pierres : elles roulent longtemps dans les profondeurs... C'est ça la découverte : Ravidat se rend compte qu'une pénétration serait possible après désobstruction.

Montignacois, c'est bien lui l'inventeur de Lascaux. Ce dimanche 8 septembre 1940, ce n'est plus un enfant : il est âgé de 18 ans et, depuis deux ans déjà, il est apprenti mécanicien au garage *Citroën Perez*. Grand et robuste (déjà 70 kg), pas très expansif mais bon cœur, on le surnomme *le Bagnard* en souvenir du Jean Valjean joué en 1933 par Harry Baur dans *Les Misérables*, le film de Raymond Bernard.

Le 12 septembre, c'est le début de sa semaine de repos. Ce jour-là, un jeudi, il revient, sans son chien, mais avec trois autres jeunes garçons rencontrés par hasard en chemin : Georges Agniel (15 ans), Simon Coencas (13 ans) et Jacques Marsal (bientôt 15 ans)<sup>4</sup> (fig. 2). Il a préparé son coup : il est muni d'un coutelas fait d'une lame de ressort d'auto, d'une lampe Pigeon d'emprunt et d'une lampe à pétrole bricolée par ses soins dans une pompe à graisse *Tecalemit*, bourrée de ficelle. Au couteau, il élargit l'étroit orifice qu'il a découvert et, après une descente verticale de 3 mètres, il atteint le sommet d'un cône d'éboulis.



Fig. 2. Les trois compagnons de l'inventeur. Georges Agniel, Simon Coencas et Jacques Marsal. Ce sont des adolescents, pas des enfants.

3. Large « comme un guéridon de café », dira l'instituteur L. Laval qui fréquente volontiers le *café Leygonié* de Montignac.

4. Ces trois garçons « en voulaient ce jour-là à quelques jeunes réfugiés alsaciens pour régler une affaire d'honneur » in LAVAL F., 2007. Ce livre est un excellent témoignage sur les débuts de Lascaux, auquel les présentes pages doivent de précieux détails. Ils complètent les nombreuses informations puisées en 1975 aux archives de Léon Laval, lors de la préparation de « Les dix premières années sous la plume des témoins » (DELLUC, 1979). On lira aussi les pages de Thierry Félix (1990), sans oublier son excellente BD (FÉLIX et BIGONO, 1990) : T. Félix a recueilli le témoignage de M. Ravidat et aussi de ses trois compagnons, ainsi cautionné à quatre voix (Félix, *in litt.*, 18 avril 2010).

De là, il se glisse entre l'éboulis et la voûte hérissée de petites stalactites : une sorte de laminoir en pente qui le mène au plafond de la grotte (actuellement plafond du 2<sup>e</sup> sas). Au-delà, la pente continue sur 8 mètres jusqu'au premier gour<sup>5</sup>, aujourd'hui comblé. Rejoint par ses compagnons, il franchit les gours. C'est à quelques mètres de là, dans le Diverticule axial, qu'à la lumière fuligineuse de leurs lampes, les explorateurs aperçoivent les premières peintures. Ils vont ensuite de découvertes en découvertes.

Le lendemain - c'est un vendredi 13 -, M. Ravidat, toujours lui, à la force des poignets, descend à la corde dans une petite verticale de cinq mètres de profondeur, appelée le Puits. Son ouverture est alors très étroite et haut située par rapport au sol de l'Abside, pentu à 45°. L'intrépide garçon a dû dégager cet orifice et en équiper la lèvres à l'aide d'un rondin<sup>6</sup>.

Ce jour-là et le lendemain, les quatre garçons (et le petit Maurice Coencas), équipés de lampes à carbure, de pioches et de cordes explorent la grotte.

Le 16 septembre, les jeunes gens préviennent l'ancien instituteur montignacois, l'érudit Léon Laval. À sa demande, M. Ravidat rédige un rapport de la découverte, un peu naïf mais véridique, et, plus tard, des témoignages qui seront publiés<sup>7</sup>.

La foule afflue : 1 500 visiteurs en une semaine selon André Glory<sup>8</sup>. Les visites seront en principe suspendues au début décembre, comme l'indiquent des pancartes. Avec J. Marsal, Marcel assure immédiatement le gardiennage de la grotte et, avec L. Laval, ils mettent de côté les objets abandonnés par les Paléolithiques. Il aide l'abbé Breuil à effectuer le calque d'un félin gravé (Diverticule des Félines).

Rémunérés et ravitaillés par Baptiste Parvau, régisseur du domaine des La Rochefoucauld, pour garder la grotte en permanence, dès la découverte et jusqu'en 1942, M. Ravidat, J. Marsal et, au début, G. Agniel campent sur place. Ravidat travaille à la protection et à l'aménagement de la grotte sous la direction de Baptiste Parvau<sup>9</sup>.

Avec d'autres jeunes, ils érigent un « mai » au sommet décoré par Ravidat de deux drapeaux pour fêter l'événement, comme on fait ici pour

5. Petit barrage de calcite formée par une ancienne retenue d'eau.

6. L'orifice du Puits est désormais de plain-pied avec le sol de l'Abside. Il est protégé aujourd'hui par une porte. C'est en fait une galerie inférieure que l'on appelle habituellement le Puits. Cette galerie se poursuit à l'ouest par une grande diaclase, longue de 30 m et haute de 10 m, au sol remontant, terminée par l'éboulis obturant l'Orifice secondaire ; à l'est, un étroit conduit, obturé aujourd'hui par une plaque de béton, remontait vers le sol de l'Abside. En 1940, le sol argilo-sableux du fond du Puits, formant d'abord un palier en légère pente sous la Scène homme-bison, descendait ensuite vers l'ouest pendant quelques mètres, puis remontait vers l'éboulis terminal et la Salle ensablée (non fréquentés au Paléolithique). En 1947-1948, il a été malencontreusement recouvert par la masse des déblais extraits de l'Abside dont le sol a été abaissé de plus d'un mètre.

7. RAVIDAT, 1940, 1981, 1983 et 1990.

8. Avant même la fin septembre, un grand panneau mural a été installé par l'actif syndicat d'initiative (dirigé par M. Lasserre) à la sortie du bourg.

9. LAVAL F., 2007. M<sup>me</sup> Parvau était directrice de l'école maternelle.

honorer un élu, un patron ou des mariés. Après l'incendie de leurs tentes, ils construiront une cabane couverte de branches de pins ou de genévriers et équipée d'un poêle pour passer l'hiver. M. Ravidat et J. Marsal font visiter la grotte moyennant 2 F par personne (75 centimes de nos euros). Une buvette est même installée sur place durant l'été 1941 : on y débite de la limonade saccharinée. Mais la grotte est rapidement fermée et ne retrouve vie qu'avec les gros travaux nécessités par son ouverture au public en 1948.

Dès septembre 1940, l'orifice est agrandi en entonnoir (5 à 6 m de largeur sur 2 à 3 m de profondeur), des marches installées pour permettre de descendre aisément et recevoir les nombreux visiteurs et, en octobre, une tranchée-puisard est creusée, à la demande de H. Breuil, pour collecter l'eau de pluie qui inondait la descente. L'entrée de la grotte est équipée dès 1941 d'un mur provisoire et d'une porte en bois dont la clef est confiée à Léon Laval, nommé conservateur. L'orifice élargi est coiffé, de 1942 à 1947, par un sommaire bâtiment de bois, couvert de toile goudronnée, puis un autre, jusqu'au début des travaux d'aménagement de 1947-1948.

Bientôt, comme tous les jeunes hommes de la zone sud âgés de 20 ans, Ravidat est requis aux Chantiers de la Jeunesse dans les Hautes-Pyrénées (juillet 1942-février 1943). Il ne va pas là-bas couper des arbres en pantalon de golf vert forestier et blouson havane, comme beaucoup. Non ! Il est brancardier à Bétharram, chez les prêtres du Sacré Cœur de Jésus. Cette institution, bâtie sur un sanctuaire marial au bord du gave de Pau, est à la fois un lieu de pèlerinage et de retraite religieuse, le séminaire et la maison-mère de cette congrégation qui a essaimé à travers le monde<sup>10</sup>. Si bien que Marcel et un robuste camarade passent leur temps à transporter des malades et à assister aux diverses messes et cérémonies, notamment à Lourdes, proche de 15 kilomètres.

De retour à Montignac, une fois rendu à la vie civile, Marcel se cache, tout près de Lascaux, dans la toute proche grotte de Maillol, voisine de celle de la Balutie<sup>11</sup>. Il échappe donc au Service du travail obligatoire (créé en février 1943 pour les garçons nés en 1920, 1921 et 1922), alors que des milliers de jeunes gens, au moment de leur démobilisation des chantiers, passent sans transition au STO en Allemagne<sup>12</sup>.

Marcel Ravidat devient maquisard parmi les premiers, dès juin 1943. Il est *le Bagnard* ou *Jim*. Son maquis FTP, bien dans ses opinions

10. La Vierge y serait apparue à des bergers 250 ans avant Lourdes Elle aurait sauvé une jeune fille de la noyade en lui tendant un « beau rameau ». Bernadette Soubirous y venait souvent. Le fondateur de la congrégation, Michel Garicoitz, sera canonisé en 1947. La grotte de Bétharram, proche de ce lieu, une des plus anciennement aménagée pour les touristes, n'a pas de rapport avec ce sanctuaire et ne recèle pas de vestiges préhistoriques.

11. Cette dernière grotte aurait hébergé l'abbé Guillaume Labrousse de Lascaux (1767-1845) pendant la Révolution, dit la tradition locale. Tout près de là ont été tournés en septembre 1942 les extérieurs du film *La Nuit des temps*. La grotte a fourni quelques rares silex rapportés à l'Aurignacien, au Gravettien et au Solutréen (SONNEVILLE-BORDES, 1952).

12. Archives nationales, cote F60 1452.

politiques<sup>13</sup>, devenu *Jacquou le Croquant*, campe tout près de Lascaux, dans les bois de La Chapelle-Aubareil et de Valojoux, et opère dans la région. Il réunit, entre autres, des jeunes du coin et bientôt quelques Géorgiens du général Andreï Vlassov, déserteurs de la *Wehrmacht*, dont le sympathique Pierre Kitiaschvili<sup>14</sup>. Il deviendra la 222<sup>e</sup> compagnie. Après l'automne 1944, le caporal Ravidat combat dans les Vosges, puis en Allemagne avec le 126<sup>e</sup> RI de Brive : baptême du feu lors de la contre-offensive hivernale de von Rundstedt ; Wissembourg ; le Rhin ; Karlsruhe ; prise de la citadelle de Rastatt ; entrée à Baden-Baden<sup>15</sup>. Il ignore sans doute que le journaliste Pierre Ichac, qu'il a connu à Lascaux dès 1940, sert dans la même 1<sup>re</sup> armée du général de Lattre de Tassigny<sup>16</sup>.

Démobilisé en novembre 1945, il épouse Marinette puis est réembauché au garage. Il travaille ensuite comme ouvrier à l'aménagement de la grotte. Il fait revenir Jacques Marsal de Paris, un deuxième poste de guide étant programmé. Dès juillet 1948 (ouverture de la grotte à la visite), il devient guide de la grotte, avec J. Marsal, jusqu'en avril 1963 (fermeture de la grotte).

Au début des années 1950, il remarque, avec J. Marsal, des gouttelettes colorées sur les parois. En 1957-1958, il signale, près de la Licorne, les premiers signes de la « maladie verte<sup>17</sup> ». Lors de la fermeture de la grotte, renonçant à un très maigre salaire d'agent technique, il part travailler en usine comme mécanicien aux Papeterie de Condat<sup>18</sup> jusqu'en 1982 et il est un peu oublié : une lettre adressée par l'un de nous à « M. Ravidat, Montignac, Dordogne », revient avec la mention « Inconnu à Montignac-Lascaux »...

Son intervention décisive dans la découverte de l'entrée et dans la pénétration dans la grotte est enfin remise en valeur par la découverte des

13. Dans son café de la rive droite, le Montignacois Louis Ravidat, *alias le Biral*, un « légal » commissaire clandestin, est une des chevilles ouvrières des Francs-Tireurs et Partisans français. M. Ravidat fréquente le café de cet homonyme. L'instituteur de Plazac Marcel Secondat, historien, ami de L. Laval et qui a écrit une mise en garde très précoce sur les risques de pollution à Lascaux, est également maquisard en Sarladais, instructeur à l'École des cadres des FTP, près de Fanlac à quelques kilomètres de Lascaux, puis lieutenant à la 222<sup>e</sup> compagnie (LAGRANGE, 2007 ; GILLOT, 2007).

14. KITIASCHVILI, 1985. Le bataillon 799 des Géorgiens de l'ex-armée Vlassov cantonna dans les écoles de Montignac (dont le collège où logent les Laval) fin mars-début avril 1944 (LAVAL F., 2007). Le chanoine Jean Marquay (1880-1950), curé de 1924 à 1944 (et historien) de Montignac, fut, dès le séminaire, un adepte du *Sillon* de Marc Sangnier, qui voulait réconcilier ouvriers et Église et fut condamné par le Vatican en 1910. Ancien poilu d'Orient, il fournit au maquis les tentes de ses scouts et des cierges. Le médecin montignacois Eugène Raymond prodigue ses soins aux clandestins. Il sera déporté. Au début des années 1950, avec M. Ravidat, Raymond et François Laval et quelques autres Montignacois, ce médecin s'éleva contre l'exploitation intensive de la grotte et les dangers qu'elle fait courir aux peintures. Ils suivaient en cela l'avis des préhistoriens de la commission réunie en 1947 (D. Peyrony, Séverin Blanc et Raymond Lantier).

15. DELLUC, 2003a.

16. Durant ce dur hiver de 1944, Montignac connaît une grande crue de la Vézère, en décembre. De même en octobre 1960 : cette dernière crue détruit la collection d'objets recueillis à Lascaux par Jacques Marsal.

17. Déjà, en 1955-1956, des plantes vertes poussaient au pied de la paroi de la Salle des Taureaux, non loin des lampes (A. Roussot, *in litt.*, 28 février 2009).

18. Usine Progil que son maquis avait sabotée le 2 février 1944 (FAUCON, 1990).

archives de Léon Laval et leur publication dans *Lascaux inconnu* en 1979<sup>19</sup>. Les 11 et 12 novembre 1986, grâce à Odile Berthemey et Marie-Cécile Ribault des éditions Bordas, aidées par Thierry Félix et l'un de nous (G. D.), il retrouve ses compagnons à l'occasion de la sortie du livre de Mario Ruspoli *Lascaux, un nouveau regard*. En novembre 1989, il contrôle la réalisation du film *Les Enfants de Lascaux*. En septembre 1990, il participe au 50<sup>e</sup> anniversaire de la découverte et est alors présenté au président François Mitterrand, aujourd'hui classé parmi les valeureux « Vichysto-résistants<sup>20</sup> ». L'inventeur est nommé chevalier dans l'ordre du Mérite en 1991, comme ses compagnons Simon Coencas et Georges Agniel<sup>21</sup>.

## 2. Jacques Marsal, l'autre Montignacois

Montignacois (1926-1989), comme Ravidat, il a presque 15 ans lors de la découverte. Jeune scolaire en vacances, il participe à la journée du 12 septembre 1940 et figure parmi les quatre inventeurs traditionnels. Sur les conseils d'un gendarme, rencontré dans le café-restaurant de son énergique mère, il a l'idée de consulter son ancien maître Léon Laval comme expert le 16 septembre à l'heure du déjeuner. Il ne reprend pas la classe et, avec M. Ravidat, campe sur les lieux pour assurer la protection de la grotte jusqu'en 1942. Encore tout jeune, il a rédigé un récit de la découverte, s'attribuant le beau rôle de Marcel et propageant la fausse saga du chien. Il recueille une partie des objets abandonnés par les Paléolithiques, heureusement dessinés par A. Glory (2008). Ils ont été détruits par la crue de la Vézère en octobre 1960, alors que ceux glanés par Ravidat ont été préservés.

Fin 1942, il est arrêté sur le pont de Montignac par la gendarmerie française, malgré ses 17 ans (classe 46), et requis par le Service du travail obligatoire en Allemagne, institué officiellement par Pierre Laval le 16 février 1943<sup>22</sup>. Il découvre le film *La Nuit des temps* dans un cinéma de Vienne et hurle alors à ses compagnons : « J'y étais ! ». À son retour, après un séjour à Paris où il se marie, il revient à Montignac sur la suggestion de Marcel Ravidat et devient guide officiel avec ce dernier, dès l'ouverture de la grotte au public en 1948 et durant une quinzaine d'années.

19. DELLUC, 1979.

20. VERGEZ-CHAIGNON, 2008. Son frère Jacques a participé aux combats aériens des campagnes d'AFN, Italie, France et Allemagne. Après la guerre, le général d'armée Mitterrand commandera la force aérienne stratégique puis sera PDG de l'Aérospatiale.

21. L'un de nous (GD) a recueilli la plupart de ces informations biographiques auprès de Marcel Ravidat (et de M<sup>me</sup> Marinette Ravidat) en préparant son dossier de demande de décoration, transmis ensuite à son collègue le Pr Bernard Bioulac, alors président du conseil général de la Dordogne (DELLUC, 2003a).

22. Le STO, instauré le 16 février 1943 en zone Sud, ne frappait théoriquement que les jeunes gens nés entre 1920 et 1922, c'est-à-dire ceux des classes 40, 41 et 42, obligés de travailler en Allemagne (ou en France) à titre de substitut de service militaire. La classe d'âge 1942 fut la plus touchée.

À la fermeture de 1963, il reste comme agent technique des Monuments historiques, suivant de 1964 à 1989 les diverses recherches et participant à leurs applications. Il a décrit l'état de la grotte lors de la découverte<sup>23</sup>. Vivant sur place, il assure la surveillance quotidienne de la grotte, de ses paramètres et de la machinerie en contrôlant le climat interne défini par les spécialistes. Il est décoré de la Légion d'honneur à ce titre. Intelligent et disert, bon technicien, il devient un peu « Monsieur Lascaux<sup>24</sup> », tandis que l'inventeur, M. Ravidat, rentre dans l'ombre. Mort en 1989, à quelques mois de sa retraite, il ne peut assister au jubilé de la grotte l'année suivante.

### 3. Georges Agniel, un Montignacois exilé

Né en 1924, ce frêle blondinet, Montignacois exilé à Nogent-sur-Marne, 15 ans, est en vacances chez sa grand-mère maternelle. Agréable compagnon, il compte beaucoup d'amis parmi les jeunes de Montignac. Il participe à la journée du 12 septembre 1940 et figure parmi les quatre inventeurs. Il demeure à Montignac une quinzaine de jours après la découverte et vit au campement monté près de l'Entrée. Il quitte ses amis pour reprendre la classe début octobre. De Paris, le 8 octobre 1940, il envoie à Léon Laval une courte « carte interzone », seul moyen de communication entre zone occupée et zone non occupée, pour « sauvegarder [ses] intérêts dans l'exploitation de la grotte ».

Agent technique chez *Citroën* puis à l'entreprise *Thomson-Houston*, il ne revient que rarement à Montignac avant le 11 novembre 1986, date à laquelle il est réuni, pour la première fois, à ses trois amis Ravidat, Marsal et Coencas, à l'occasion de la sortie du *Lascaux, un nouveau regard* de Mario Ruspoli. Il participe aux cérémonies du 50<sup>e</sup> anniversaire de la découverte, en 1990, et est présenté à François Mitterrand, comme M. Ravidat et S. Coencas. Comme eux deux, il est décoré de l'ordre du Mérite en 1991 et il revient chaque année à Montignac pour l'anniversaire de la découverte.

### 4. Simon Coencas, le réfugié

Ce jeune Parisien de Montreuil, né en 1927, est réfugié à Montignac en juin 1940 avec sa famille. Âgé de 13 ans, il participe à la journée de découverte du 12 septembre. Le 13, il revient à la grotte avec ses trois camarades et son jeune frère Maurice.

---

23. MARSAL, 1965.

24. J. Marsal guide aussi les rares personnes autorisées à visiter la grotte et leurs pourboires complètent son maigre salaire. Sur la table de la salle d'accueil, une soupière en faïence, pleine de billets de banque, témoigne de l'intérêt pris par les visiteurs à ses commentaires. Toutes les visites, murmure-t-on, ne sont peut-être pas officielles.

Il n'apparaît pas sur les photographies prises dans les jours suivant la découverte. Avec sa famille, il regagne Paris très vite. Ils n'auraient pu le faire plus tard : en effet, le 27 septembre, une ordonnance allemande prescrit le recensement des juifs parisiens et le 18 octobre « il est interdit aux juifs qui ont fui la zone occupée d'y retourner<sup>25</sup> ».

Toute la famille est emprisonnée à Drancy puis exterminée à Auschwitz, sauf sa sœur Éliette et lui qui ont pu quitter Drancy, car ils n'ont pas tout à fait 16 ans<sup>26</sup>. Il se reconnaîtra, après guerre, sur une photo prise à Drancy et publiée dans *Historia*. Successivement groom, vendeur de cravates à la sauvette, de sandwiches et de boîtes à cigares, il fait ensuite fructifier, à Montreuil, l'entreprise de récupération de métaux de son beau-père.

Il ne revient guère à Lascaux avant le 11 novembre 1986. Il est alors réuni pour la première fois à ses trois compagnons à l'occasion de la sortie du *Lascaux, un nouveau regard* de Mario Ruspoli. Il participe aux cérémonies du 50<sup>e</sup> anniversaire de la découverte et est présenté à François Mitterrand, comme M. Ravidat et G. Agniel en 1990. Comme eux, Simon Coencas est décoré de l'ordre du Mérite en 1991 et revient chaque année à Montignac pour l'anniversaire de la découverte. À sa demande, il est prénommé « Victor » dans le film *Les Enfants de Lascaux*, dont il n'apprécie pas l'aspect parfois romancé.

## II. Léon Laval, l'homme de Lascaux

Léon Laval (1885-1949) (fig. 3), instituteur à Montignac durant une dizaine d'années, a pris très tôt sa retraite en 1934 pour se consacrer à sa passion de la communication<sup>27</sup>. Il s'implique dans les manifestations locales mais aussi dans l'accueil des réfugiés républicains espagnols, puis, la guerre venue, dans celui des Alsaciens et Lorrains. Grand amateur d'art lyrique et de littérature<sup>28</sup>, féru d'histoire et d'archéologie, fabuleux conteur et animateur, il est choisi comme confident et expert par J. Marsal, et prévenu

25. Ce recensement donne lieu à la création du fichier de la Préfecture de police. La première loi française intervient le 3 octobre.

26. Grâce à la Croix-Rouge (selon LAVAL F., 2007). À l'origine, seuls les juifs âgés de plus de 16 ans devaient être arrêtés et livrés aux Allemands. C'est sur proposition du président P. Laval, durant l'été 1942, que les enfants de moins de 16 ans furent également arrêtés.

27. Sur les conseils du chanoine E. Jardel (ancien vicaire de Montignac au cours des années 1940, puis curé de Plazac et enfin aumônier du centre hospitalier de Périgueux) et avec l'autorisation de F. Laval, nous avons retrouvé et dépouillé tous les précieux papiers de Léon Laval sur Lascaux à Plazac, dans la maison de famille de son épouse Amélie Coulon de Lagranval, descendante des verriers du Périgord anoblis au XVI<sup>e</sup> siècle, au patronyme que l'on retrouve cité dans *Jacquou le Croquant*. Ils nous ont permis de reconstituer la véritable histoire oubliée de la découverte en deux temps de la grotte par M. Ravidat (DELLUC, 1979).

28. Critique attitré de *Comœdia* et correspondant de revues littéraires et musicologiques, il a noué des relations avec Paul Fort, Pierre Loti, Louis Pergaud et quelques autres (LAVAL F., 2007).



Fig. 3. Une photographie de presse. De gauche à droite : Léon Laval, Jacques Marsal, Marcel Ravidat (avec son couteau) et Maurice Thaon.

le 16 septembre<sup>29</sup>. Devant les dessins de son envoyé Georges Estréguil<sup>30</sup>, il prend conscience de l'intérêt de la trouvaille et pénètre dans la grotte le 17 septembre dans l'après-midi ou le 18 au matin. Devant Marcel Ravidat et ses trois jeunes compagnons, face à cette découverte inouïe, il représente la sagesse d'un adulte cultivé : il est bien l'homme de Lascaux.

L'entrée a été sommairement aménagée. Il hésite un peu cependant, mais devant la vieille grand-mère Baudry, bien décidée à visiter ce trou, il ne veut pas paraître « plus capon qu'une femme » et se risque à descendre. Il ne sait pas ce qu'il va trouver<sup>31</sup>. Comprenant tout l'intérêt de la trouvaille et connaissant l'abbé Henri Breuil de réputation, il souhaite le prévenir. Il parle de la découverte dans l'hôtel où se trouve M. Thaon, un proche de l'abbé. Le jeune homme monte à la grotte, dessine quelques croquis et va les montrer à H. Breuil à Brive. Ce dernier arrive à Montignac le 21 septembre.

29. L. Laval était absent le 15 septembre. Par erreur, le chanoine Jean Marquay, curé de Montignac, rapportera avoir vu les quatre inventeurs triomphants au soir de leur découverte accostant Léon Laval sur la place Rafarin.

30. Ce Montignacois de 19 ans, ancien élève de L. Laval, était lycéen à Toulouse. À la demande de Léon Laval, il fit quelques bons dessins des figures de la grotte le 17 septembre 1940. Assortis d'une description circonstanciée, ils emportèrent la conviction de son ancien instituteur et le convainquirent de monter examiner la grotte le jour même ou le lendemain matin. L'abbé Breuil place par erreur G. Estréguil parmi les inventeurs dans son rapport académique rédigé le 28 septembre 1940.

31. Et M<sup>me</sup> Baudry ne sait pas que sa famille va ouvrir non loin un restaurant *Bellevue*, réputé pour sa cuisine périgordine.

Léon Laval devient le conservateur de la grotte. Avec l'aide de M. Ravidat, J. Marsal et B. Parvau, il assure sa protection et met de côté les objets abandonnés par les Paléolithiques un peu partout. Il reçoit les préhistoriens de l'époque et fait contrôler les visites. Le 24 septembre, il annonce par lettre, « avec le plus grand enthousiasme » la découverte au président de la Société historique et archéologique du Périgord et une prochaine communication du Dr A. Cheyrier à cette docte compagnie<sup>32</sup>. À la veille du départ de l'abbé Breuil, le 12 décembre, L. Laval présente l'orateur qui prononce une conférence, illustrée de clichés du studio Clairval (où œuvre F. Windels), devant une salle comble au foyer municipal de Montignac, au bénéfice du Secours national<sup>33</sup>.

Ses interlocuteurs techniques sont M. Thaon et F. Windels. D. Peyrony, correspondant des Beaux-Arts et futur directeur de la circonscription préhistorique en 1942, le fait nommer comme délégué du service (mai 1941), responsable officiel de Lascaux jusqu'à l'ouverture de la grotte au public en 1948. L. Laval devint aussi correspondant de la commission des Monuments historiques du CNRS (en avril 1943, sous la signature d'Albert Grenier, spécialiste des Gallo-Romains)<sup>34</sup>. Le conservateur continue à faire visiter la grotte jusqu'au début de 1944. Le peintre impressionniste Lucien de Maleville est un des derniers visiteurs. La période noire du Périgord va commencer et le carbure de calcium, nécessaire à l'alimentation des lampes à acétylène, se fait rare : sa fabrication exige beaucoup d'électricité.

Après la Libération, Léon Laval continue ses visites notamment en 1946 avec Norbert Casteret et le célèbre Maynard Owen Williams, envoyé du *National Geographic Magazine*<sup>35</sup>. Ce grand reporter photographie la grand-mère Baudry et ses poules et, dans la caverne, le spéléologue en maillot de bain et en costume de cérémonie à pantalon rayé<sup>36</sup>, Marcel Ravidat et Gilberte (la fille de Léon Laval).

32. Ce président est le chanoine J. Roux. Le secrétaire général est l'historien Jean Maubourguet, qui publie le premier article (signé par Charles Aublant, venu visiter la grotte le 21 octobre) dans le bulletin de la SHAP, avec les documents envoyés par L. Laval (AUBLANT, 1940). Son fils Claude Maubourguet sera milicien. Secrétaire général de *Je suis partout* et chef du service de presse du secrétariat du Maintien de l'ordre de Joseph Darnand, il couvrit la sinistre affaire des Glières. L'archéologue Jean Secret, futur président, est pour l'heure prisonnier à l'*offlag* VI D à Münster (Wesphalie). Sur demande de l'abbé Breuil, la SHAP envoie une subvention de 500 F à Ravidat et Marsal et de 1 000 F à M. Thaon. La SHAP visita Lascaux le lundi de Pentecôte de 1946 avec L. Laval et M. Ravidat.

33. Cette institution a été créée en 1914, pour apporter de l'aide aux militaires, à leurs femmes ainsi qu'aux civils victimes de la guerre, en épaulant les services sociaux. C'était la suite à un appel lancé par *L'Homme enchaîné* de G. Clemenceau afin de recueillir des vêtements à envoyer aux soldats, qui manquaient de vêtements chauds dans les tranchées. Le Secours national est réactivé par un décret du 19 octobre 1939 du gouvernement d'Édouard Daladier.

34. Le CNRS, préparé par le ministère de l'Éducation nationale et de la Recherche de Jean Zay, a été créé le 18 octobre 1939. J. Zay fut assassiné par la Milice en 1944.

35. L'article paraît le 1<sup>er</sup> décembre 1948 (CASTERET, 1948). Ce fameux globe-trotter avait assisté à la Révolution russe et à l'ouverture de la tombe de Toutankhamon.

36. N. Casteret, ancien courageux poilu de 1914-1918, a raconté dans un de ses livres qu'il cacha pendant la seconde guerre mondiale des documents militaires importants dans le gouffre pyrénéen d'Esparros (Hautes-Pyrénées) et qu'il fut, sans raison, un peu « inquiété » à la Libération. En 1947, il se fit connaître de tous avec l'exploration de la Henne Morte, endeuillée par la mort de Marcel Loubens.

Le conservateur Léon Laval accompagne la sœur et le beau-frère de l'abbé Breuil et aussi des personnalités. Ainsi Jean Cassou, président de l'Union nationale des Intellectuels, ancien secrétaire de Pierre Louÿs, inspecteur des Monuments historiques depuis 1932. Ancien membre du cabinet de Jean Zay, ministre de l'Éducation nationale et des Beaux-Arts du Front populaire, il a été révoqué et est devenu résistant dans le groupe du musée de l'Homme. Interné, il sera en 1945 le patron du musée d'Art moderne. Vient aussi Germain Bazin, conservateur adjoint au département des peintures du Louvre, chargé de l'atelier de restauration.

Le 29 septembre 1947, voici Jean Oberlé, dessinateur devenu un des *speakers* français de la BBC, et Pierre Bourdan, de l'émission *Les Français parlent aux Français* puis correspondant de guerre chez Leclerc et, depuis peu, ministre de l'Information, de la Jeunesse et des Sports. Les préhistoriens viennent aussi : Annette Laming (qui travaille avec F. Windels), M<sup>lle</sup> H. Alimen (24 août 1947), et les futurs professeurs Jean Piveteau et Georges Malvesin-Fabre (24 août 1947). Enfin André Leroi-Gourhan vient le 3 septembre 1947 : il est alors sous-directeur au musée de l'Homme.

Léon Laval ressent douloureusement les premiers travaux d'aménagement, qui maltraitent sa grotte sans respect pour les nombreux vestiges du sol, et bientôt la main mise par l'Administration l'en dépossède sans ménagement. Il publie en août 1948 la première brochure sur Lascaux : *La caverne peinte de Lascaux* (éditions du Périgord Noir / Emmanuel Leymarie, à Montignac)<sup>37</sup>. Son fils François, géologue et universitaire, écrira en 2006 sa biographie dans *Mon père, l'homme de Lascaux*<sup>38</sup>. Ce livre chaleureux, bourré d'informations de première main, nous a permis de compléter notre documentation, déjà puisée auparavant au fonds Léon Laval conservé dans la maison familiale de Plazac<sup>39</sup>.

### III. L'abbé Henri Breuil, le « pape de la Préhistoire »

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, l'abbé Henri Breuil (1877-1961) entre en scène (fig. 4). Comme Denis Peyrony, il est l'élève du Dr Louis Capitan, médecin des hôpitaux de Paris, lui-même disciple de Claude Bernard et successeur du préhistorien Gabriel de Mortillet à l'École d'Anthropologie<sup>40</sup>. Il est considéré

37. LAVAL, 1948. Cette 1<sup>re</sup> édition fournit le rapport de M. Ravidat (corrigé), le rapport de l'abbé H. Breuil à l'Académie des inscriptions et belles-lettres (11 octobre 1940), un texte de D. Peyrony sur la Vézère et un plan schématique de F. Delage de septembre 1940. Photos F. Windels. L'éditeur E. Leymarie, ancien élève de l'école Estienne, nous a toujours dit être entré dans la grotte avec L. Laval et M<sup>me</sup> Baudry, lors de leur première descente de l'instituteur (E. Leymarie, *in verbis*, 1985).

38. LAVAL F., 2007.

39. C'est dire notre gratitude envers Léon Laval et notre ami François Laval.

40. Entré au séminaire d'Issy-les-Moulineaux en 1895, Henri Breuil a été ordonné prêtre à Saint-Sulpice en 1890. Il a rencontré son maître le docteur L. Capitan en 1896 et visité le Périgord avec son condisciple et ami Jean Bouyssonie dès 1897.



Fig. 4. Deux visiteurs de marque. Ce sont les premiers préhistoriens, présents dès les premières semaines : l'abbé Henri Breuil (bêret) et le comte Henri Bégouën (chapeau).

comme « le pape de la Préhistoire » pendant un demi-siècle<sup>41</sup>. Il effectue l'étude des grandes grottes ornées de Dordogne, Lot, Pyrénées et Espagne, en calque les dessins et les publie. Il étudie le Paléolithique d'Europe, de Chine et d'Afrique du Sud. On lui doit la classification des subdivisions du Paléolithique supérieur.

« Menacé d'être arrêté par les Allemands<sup>42</sup> », il quitte Paris et gagne Les Eyzies où il confie à Denis Peyrony des objets et documents précieux (fig. 5). Blessé à l'œil à la grotte de la Liveyre, au bord de la Vézère, il gagne Périgueux le 19 août. Hébergé chez ses cousins, il est traité à la clinique Delbès pour une iridocyclite qui laissa des séquelles. Il reçoit la visite du jeune Maurice Thaon. Il retourne le 7 septembre aux Eyzies qu'il fait visiter au jeune homme.

41. Ce surnom, initialement ironique, lui aurait été donné par son ami Pierre Teilhard de Chardin. H. Breuil en tirera gloire.

42. Selon A. Roussot. Cette crainte alléguée surprend beaucoup... « Cela relève de la construction mémorielle et de la reconstruction opérée par Breuil après la guerre [...]. C'est sa personne et ses recherches qu'il veut mettre à l'abri », et le Collège de France accepte, observe A. Hurel, historien à l'Institut de Paléontologie humaine (*in litt.*, mai 2009). Les relations entre Henri Breuil et Lascaux ont fait l'objet d'un article très documenté de notre ami A. Roussot, qui fut un jeune familier de H. Breuil, de J. Bouyssonnie et d'A. Glory (Roussot, 1990).



Fig. 5. Le préhistorien Denis Peyrony. Il est photographié dans l'étroite entrée de la grotte. Elle sera très vite élargie.

puis se fait héberger au collège Bossuet à Cublac près de Brive, auprès des abbés Bouyssonie.

Venu le 21 septembre à Lascaux, à la suite de l'information de Maurice Thaon, avec le Dr André Cheynier et les frères Jean et Amédée Bouyssonie, il est souvent présent à Lascaux durant la période du 21 septembre au 13 décembre 1940. Il vient « de temps en temps à la grotte et à certaines périodes tous les jours », témoigne François Laval. Il improvise des conférences pour les visiteurs. À l'aide d'un papier quasi opaque, il calque au moins un félin gravé dans la Galerie des Félinés (avec M. Ravidat) et un cheval peint au fond du Diverticule axial (avec M<sup>lle</sup> Paule Grand<sup>43</sup>).

Pour placer l'appareil photographique et prendre, sans déformation, des clichés des peintures, l'abbé fait percer la paroi des gours de la Salle des Taureaux, remplis d'eau par les pluies d'automne. Des milliers de litres s'engouffrent en trombe dans un entonnoir naturel placé presque à l'entrée du Diverticule axial et donnant vers les étages inférieurs de la grotte. Des effondrements ponctuels, parfois de plus d'un mètre, dans le sol du Diverticule axial et ailleurs, s'ensuivent.

Un sondage hâtif effectué par ses soins, au pied des Taureaux n<sup>os</sup> 1 et 2, juste sous la croûte de calcite du fond des gours, lui fournit quelques ossements de renne, des silex et des fragments de charbons de conifères<sup>44</sup>. À l'écart, des restes de « feux d'éclairage » de la salle demeuraient à demi engagés dans le sol argileux. Il croque à main levée un plan de la grotte (fig. 6) et un dessin de la scène homme-bison du Puits (dans une lettre à R. Lantier)<sup>45</sup>.

Au terme d'un examen de trois jours (du 21 au 23 septembre), il rédige, entre le 23 et le 28 septembre à l'école Bossuet, un rapport pour l'Académie des inscriptions et belles-lettres, adressé à Paris *via* Vichy, grâce à M. Sadoul, secrétaire général de l'Actualité radiophonique de la radio d'État, de passage à Lascaux. Il sera lu sous la Coupole le 11 octobre<sup>46</sup>. Il s'absente pour aller à Vichy afin d'obtenir l'autorisation de quitter la France et, du 2 au 12 octobre, il va

43. Elle épousera André Chastel, spécialiste de la Renaissance italienne et futur professeur au Collège de France.

44. De même les travaux de 1957-1958.

45. Reproduits dans *Le dictionnaire de Lascaux* (DELLUC, 2008).

46. Le dit rapport fut lu aussi le 27 mars 1941 par A. Cabrol à la Société préhistorique française (BRÉJIL 1940). Il fut publié en France (AUBLANT, 1940 ; CR de l'Académie en 1941 ; LAVAL, 1948), ainsi qu'en Espagne.

« chasser les quartzites » de la Garonne à Toulouse. Il se réinstalle le 14 au château tout proche de Puy-Robert, chez Henry de Montardy, pour surveiller, du 22 au 31 octobre et du 7 au 12 novembre, les premiers travaux de M. Thaon et de F. Windels, aidés par M. Ravidat et J. Marsal.

Après une conférence au foyer municipal de Montignac, présidée par le sous-préfet de Sarlat, au profit du Secours national, le 12 décembre, et avec l'autorisation de Vichy où il s'est rendu, il repart le vendredi 13 décembre<sup>47</sup>, *via* Brive<sup>48</sup> et Toulouse, pour l'Espagne et le Portugal (d'où il publie en espagnol sur Lascaux). Il y fait des cours, puis gagne l'Afrique australe où il œuvre dans les abris ornés jusqu'en 1951. Il est fasciné, notamment, par la « Dame blanche » rupestre du Brandberg (actuelle Namibie) : elle serait d'origine égyptienne ou crétoise, déesse ou reine d'un ancien royaume, fantasmait-il avec Miss Mary Elisabeth Boyle, sa secrétaire. Durant la guerre de 1914-1918, après un court séjour aux armées à Bordeaux, il avait, de même, quitté la France pour l'Espagne : toujours mobilisé, il était attaché naval à Madrid. Pendant ce temps, son ami le père Teilhard de Chardin, à peine plus jeune, servait comme brancardier avec les tirailleurs marocains au Chemin des Dames...

En juin 1948, il se dit « frustré dans [son] attente » et déçu par les relevés et copies des peintures par M. Thaon et il se réjouit de voir Fernand Windels publier un *corpus* photographique des œuvres de Lascaux. Son âge et ses autres occupations l'empêchent d'y pourvoir lui-même, dit-il.

Du 2 au 7 septembre 1949, de passage en France, il effectue une excavation très rapide au fond du Puits : avec Séverin Blanc et Maurice Bourgon, ils fouillent hâtivement, « comme des sangliers » selon le mot de A. Leroi-Gourhan<sup>49</sup>, à la recherche d'une hypothétique sépulture, imaginée au pied de la scène homme-bison. Il fait aussi visiter la grotte à M<sup>lles</sup> G. Henri-Martin et S. de Saint-Mathurin, préhistoriennes et amies, le 9 de ce mois et consacre plusieurs leçons du Collège de France à la grotte. Il revint le 19 septembre 1946 avec les mêmes et avec Miss Boyle.

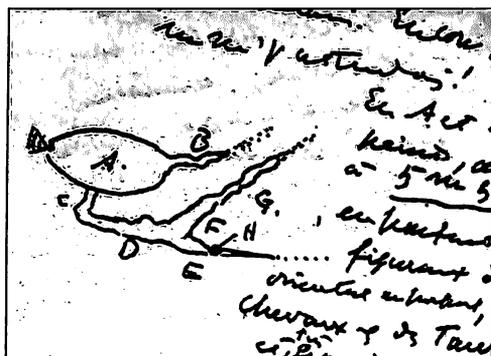


Fig. 6. Le premier plan de la grotte par Henri Breuil. On reconnaît la Salle des Taureaux (A), le Diverticule axial (B), le Passage (C) et (D), l'Abside (E), le Puits (H), la Nef (F) et le Diverticule des Félines (G).

47. Ce vendredi-là, Pierre Laval est chassé du gouvernement de Vichy par le maréchal Pétain.  
48. Une salle comble l'accueille pour sa conférence du 15 décembre à la Société archéologique de Brive. Les carnets de H. Breuil des 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> trimestres 1940 font défaut au Muséum national d'Histoire naturelle (information de A. Hurel, janvier 2002).

49. A. Leroi-Gourhan, *in verbis*, 1975. L'instituteur M. Bourgon publia *Les industries moustériennes et pré-moustériennes du Périgord*, Archives de l'IPH, mémoire 27, 1957.

Les fouilles de J. Bouyssonie et A. Glory, envisagées par D. Peyrony, ont été reportées le 14 juin 1947 par ce dernier puis ajournées *sine die* par les Beaux-Arts... : les travaux d'aménagement touristiques commencent les jours suivants sous la direction de Yves-Marie Froidevaux. On ne songe pas alors que travaux et fouilles devraient être menés conjointement...

Retraité du Collège de France depuis 1947, Henri Breuil, désormais âgé et malvoyant, charge en 1952, après divers attermolements, l'abbé André Glory d'effectuer les relevés des gravures de la grotte et de deux autres missions : publier ses relevés inédits de quelques grottes et donner une suite à son ouvrage monumental *Quatre cents siècles d'art pariétal* (1952).

Enfin, le 14 août 1956, lors d'une visite, l'abbé Breuil se dit, au milieu des visiteurs, gêné par l'« atroce atmosphère » de la caverne. Il manque de « tourner de l'œil » et - *horresco referens* - doit abrégé ses commentaires<sup>50</sup>. Il mourra en 1961.

## IV. Les premiers chercheurs

### 1. Maurice Thaon, le poulain de l'abbé Breuil

Ce jeune Parisien (1910-après 1965), alpiniste et spéléologue, est élève-officier en 1940 et participe aux combats de l'Yonne. Prisonnier évadé, il souhaite rejoindre les Forces Françaises Libres *via* l'Espagne. Le drame de Mers El-Kébir (3 juillet 1940) le fait renoncer. Il part vers le sud, « à moteur d'eau de vie et de vin », selon l'abbé H. Breuil. Démobilisé, il prend contact à la mi-août avec ce grand préhistorien, ami et parent de sa famille, alors à Périgieux : l'abbé est traité à la suite d'une plaie oculaire contractée à la grotte de la Liveyre, aux Eyzies. Au tout début de septembre, H. Breuil lui fait visiter quelques grottes ornées de la Vézère.

Ce jeune sportif, à la recherche de son frère Robert en cantonnement à Montignac, réside au château, ancienne forteresse des comtes de Périgord et désormais fief de la famille Pautauberge, qui fit fortune en fabriquant de mirifiques médicaments<sup>51</sup>. Puis il est hébergé chez Louis et Edmond Burg au

50. A. Hurel, *in litt.*, mai 2009.

51. Il y a plusieurs accortes jeunes filles au château (selon E. Leymarie, 1982, et F. Laval, 2 mars 2010, *in verbis*). La *Solution* de L. Pautauberge (laboratoire créé en 1887, usine à Courbevoie depuis 1905 et 9, rue Lacuée, Paris, 12<sup>e</sup>) était censée guérir rapidement de nombreuses maladies, du rachitisme aux maladies broncho-pulmonaires (y compris la tuberculose), grâce à son chlorhydrophosphate de chaux créosoté. Elle était « prescrite par les célébrités médicales de tous les pays. Se méfier des imitations... ». La *Kolarsine* Pautauberge était un fortifiant (anémie, surmenage physique et intellectuel, convalescence...). Le laboratoire de Courbevoie fabriquait aussi des capsules et dragées créosotées et de l'eau *Fortunia* contre les leucorrhées. La créosote, antiseptique et anti-inflammatoire, était extraite du goudron de bois distillé. Le laboratoire éditait de belles séries de cartes publicitaires encore très recherchées.

réputé hôtel du *Soleil d'Or* de Montignac. Il apprend la découverte de Lascaux par les hôteliers, mis au courant par Léon Laval.

Par téléphone, il informe l'abbé le 17 septembre, au collège Bossuet, à Cublac, près de Brive. Il rencontre Léon Laval le 19 et, bon dessinateur, exécute des croquis précis des peintures qu'il apporte à vélo le 20 à l'abbé Breuil. Ils emportent la conviction de l'abbé qui gagne Lascaux le 21. Ces premiers dessins sont publiés par *L'Écho du Centre* du 28 septembre, puis par le *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, à la fin de l'année. Thaon a utilisé pour aller à Cublac le vélo que H. Breuil lui avait permis d'acquérir peu auparavant. D'après les photographies, ce mince et élégant jeune homme, au nez busqué et à la calvitie déjà sévère, portait une veste de tweed à martingale et des culottes de golf ou une combinaison de mécano (voir la figure 3, plus haut dans le texte).

Dès le début octobre 1940, les nombreuses visites de Lascaux furent interrompues (sauf le dimanche) pour lui permettre de dresser des plans. Il est surtout chargé par H. Breuil d'exécuter des copies et des photographies des peintures, grâce à une mission rémunérée par les Beaux-Arts. Il réalise une trentaine de relevés : ce sont des copies en noir et blanc et en couleurs, à la chambre claire, à l'échelle 1/5 et des calques. Il est aidé par un très jeune réfugié, Pierre-Dominique Gaisseau, futur réalisateur de poétiques courts-métrages ethnologiques, tel *Le Ciel et la Boue* (1961) sur la première traversée de la Nouvelle Guinée. En un an, il a consommé trente mètres de papier de 1,50 m de large, un projecteur, des accumulateurs et des instruments d'optique, pour une trentaine de relevés. Le tout a coûté, y compris la main-d'œuvre, 25 000 F (soit environ 9 300 euros actuels). Certains dessins de M. Thaon furent édités en cartes postales. Appelé à collaborer avec le préhistorien allemand Martin Richter, il ne poursuit pas ses travaux au printemps de 1942. L'Allemand est affecté ailleurs. Bientôt M. Thaon effectue une couverture photographique de la grotte, qui illustra en 1949 un livre de A. Houghton Brodrick. Thaon rédige deux mémoires sur la grotte, demeurés à l'état de manuscrits<sup>52</sup>. Il date la majorité des œuvres du Périgordien supérieur (aujourd'hui Gravettien) au « Pré-magdalénien ».

À la fin de 1941, H. Breuil, réplé à Lisbonne, souhaite le faire nommer inspecteur des grottes ornées de France, chargé des relevés non encore effectués par lui : il écrit en ce sens au secrétaire d'État aux Beaux-Arts. Hélas, les crédits manquent. Toutefois, à son retour en France, le « pape de la Préhistoire » se dit « frustré dans son attente », déçu des copies exécutées par M. Thaon - ce qui n'étonne pas<sup>53</sup>. Il choisira de faire appel au photographe Fernand Windels.

52. Partiellement publiés dans DELLUC, 2003b.

53. Le procédé ne convient pas : les 13 copies couleurs, conservées par la Réunion des musées nationaux ([www.photo.rmn.fr](http://www.photo.rmn.fr)), sont bien moins parlantes que des photographies en couleurs.

Après la guerre, M. Thaon effectue de nombreuses campagnes de prise de vues pour les Monuments historiques, jusqu'en 1965, année où un grave accident de voiture le laissa très diminué.

## 2. Fernand Windels, le photographe

Ce réfugié parisien d'origine belge a quitté sa célèbre galerie de tapis modernes du 240 bis, boulevard Saint-Germain<sup>54</sup>. Il avait publié un beau livre technique sur les tapis en 1935. Initié à la photographie par la réputée Laure Albin-Guillot<sup>55</sup>, il gagne sa vie à Montignac (studio *Clairval*) en prenant des photos d'identité, de cérémonies et de monuments (Sarlat, Carsac) et se marie avec Marie-Louise.

Dès octobre 1940 et jusqu'en août 1941, à la demande de H. Breuil, aidé par Pierre-Dominique Gaisseau, jeune réfugié et futur ethnologue et cinéaste, il prend de nombreux clichés dans la grotte, y compris en infra-rouge,



Fig. 7. Fernand Windels. Ce photographe d'origine belge fit la première couverture photographique de Lascaux avec les moyens de l'époque (chambre et éclairage par lampes à carbure).

peut-être sur les conseils de l'Allemand M. Richter. Il utilise une grosse chambre à soufflet de format 18 x 24 et des clichés verre *Étiquette bleue* Lumière (fig. 7), mais ignore les pellicules couleurs. Les pauses sont longues et se comptent en minutes : la pellicule est peu sensible et les figures pariétales sont éclairées par trois ou quatre lampes à carbure. Ces clichés noir et blanc sont très contrastés. Il édite des cartes postales avec des clichés de Lascaux colorisés.

Il réside désormais à Montignac, tout près de la rue de Juillet (rue Pauline-de-Beaumont), au-dessus de l'imprimerie d'Emmanuel Leymarie. Ses clichés noir et blanc illustreront *La caverne peinte de Lascaux*, la plaquette de Léon Laval et, la même année, le premier livre publié par lui, avec un texte

54. DELUJ, 1990. Son atelier à Bourgaenuef, près d'Aubusson (Creuse), reproduit ses maquettes et celles des artistes, dont J. Goulden (GOULDEN, 1989).

55. Elle était à Paris sa voisine de palier (E. Leymarie, *in verbis*, 5 juin 1986) et a illustré le livre de F. Windels : *Le Tapis. Un art. Une Industrie*, Paris, Les Éditions d'Antin, 1935. Avec son époux, elle a créé la photographie au microscope (micrographies) et une œuvre marquée par le pictorialisme. Portraitiste reconnue, archiviste en chef du service des Archives photographiques des Beaux-Arts, elle organise la Cinémathèque nationale à Chaillot et réalise un reportage sur les monuments de Paris et leur protection pendant l'Occupation.

dû en grande partie à la jeune Annette Laming<sup>56</sup> : *Lascaux, chapelle Sixtine de la Préhistoire*<sup>57</sup>, qu'il édite. Les silex de Lascaux « font plutôt penser à une industrie magdalénienne », lit-on dans l'ouvrage. Il édita les *Quatre cents siècles d'art pariétal* de Henri Breuil (1952) et mourut deux ans plus tard.

### 3. Annette Laming, la jeune préhistorienne

Juste après la guerre, les travaux à Lascaux de cette jeune attachée de recherches au CNRS (1917-1977) ne peuvent être séparés de l'activité de F. Windels. Ce sont les premières recherches scientifiques effectuées ici. Elle fournit au photographe le texte de son *Lascaux, chapelle Sixtine de la Préhistoire* (1948), comme il apparaît dans une discrète note de bas de page et dans la préface d'André Leroi-Gourhan. Après examen des lames et lamelles de Lascaux, elle fut la première à conclure plutôt à une datation magdalénienne et non périgordienne (gravettienne) comme le pensaient H. Breuil et D. Peyrony, en l'absence de tout outillage solutréen. Elle publia plus tard une excellente monographie en anglais puis en français<sup>58</sup>. Après avoir cherché, parallèlement à A. Leroi-Gourhan, la signification de l'art paléolithique, elle se tourna vers la Préhistoire de l'Amérique du Sud où elle mourut prématurément.

## V. Les premiers visiteurs

### 1. Jean et Amédée Bouyssonie, chanoines et préhistoriens

Jean Bouyssonie (1877-1965) et son frère Amédée (1867-1958) furent tous deux prêtres, chanoines, professeurs au collège Bossuet de Cublac, près de Brive (Corrèze)<sup>59</sup> et, en même temps, célèbres préhistoriens<sup>60</sup>. On leur doit la découverte de la sépulture du Néandertalien de La Chapelle-aux-Saints en 1908. L'abbé H. Breuil, condisciple de J. Bouyssonie au séminaire de Saint-Sulpice à Issy-les-Moulineaux (Seine-et-Oise), s'est réfugié chez eux en septembre 1940, peu avant la découverte de Lascaux. Le 19 septembre, ils sont prévenus par téléphone par Maurice Thaon et, le 20, ce dernier, venu à bicyclette, leur apporte les premiers croquis. C'est ainsi que, le 21, ils accompagnent l'abbé Breuil pour sa première visite à Lascaux, d'abord par le

---

56. Elle est remerciée par une simple note de bas de page...

57. WINDELS (et LAMING), 1948.

58. LAMING, 1959 et 1964.

59. Le collège Bossuet de Cublac hébergea et sauva de nombreux juifs durant l'Occupation : des élèves et des professeurs étrangers (YAGIL, 2005).

60. Amédée Bouyssonie était surtout préoccupé de théologie (A. Roussot, *in litt.*, février 2009).

train jusqu'à Terrasson (Dordogne), puis en voiture avec le Dr André Cheynier (1898-1968), préhistorien<sup>61</sup>. L'entrée a été un peu élargie et des marches ont été taillées<sup>62</sup>.

Le 1<sup>er</sup> octobre, Jean Bouyssonie annonce la découverte dans *La Croix*. Pendant l'été 1942, en accord avec M. Thaon qui a reçu de H. Breuil la charge de l'étude des parois de Lascaux, J. Bouyssonie prévoit d'y diriger la première fouille programmée, assisté de Marthe et de Saint-Just Péquart. Ce projet ne pourra malheureusement pas se réaliser<sup>63</sup>. En 1947, avant les travaux d'aménagement pour l'ouverture au public, J. Bouyssonie fut à nouveau sollicité, pour superviser les fouilles que devait y mener l'abbé A. Glory, sur l'initiative de D. Peyrony. Ce nouveau projet n'aboutit pas plus que le premier : H. Breuil, alors très défavorable à A. Glory, aurait préféré que J. Bouyssonie soit lui-même chargé de la fouille. Les Beaux-Arts donnèrent une réponse dilatoire et Lascaux ne sera jamais fouillée.

## 2. Le comte Henri Bégouën, le maître du Volp

Célèbre préhistorien français (1863-1956), il est, depuis 1922, le successeur d'Émile Cartailhac au Muséum d'Histoire naturelle de Toulouse. Il y crée, dès 1935, une salle consacrée à l'art préhistorique<sup>64</sup>. Il est célèbre par la découverte et l'étude des cavernes du Volp (Ariège) avec ses trois fils.

Il se rend parmi les premiers à Lascaux, le 29 octobre<sup>65</sup> (voir la figure 4, plus haut dans le texte), par le train, avec ses étudiants dont le futur géologue Paul Fitte<sup>66</sup>, l'abbé Jean Sainsaulieu, le journaliste René Barotte de *Paris-Soir*,

---

61. Ce médecin généraliste de Terrasson avait une automobile, une autorisation de circuler et, denrée rare, des bons d'essence. Il quitta cette petite ville après la Libération, pour des motifs politiques, et s'installa à Meudon en région parisienne. Il fouilla notamment à Badegoule et fut président de la Société préhistorique française. Il contribua à dissocier le Périgordien de D. Peyrony en Châtelperronien et Gravettien.

62. BOUYSSONIE, 1940 ; ROUSSOT, 1966.

63. Les Péquart tenaient à Nancy une importante quincaillerie. Saint-Just avait un accord avec ses associés afin de se réserver trois mois chaque été entièrement pour ses recherches archéologiques. Ils effectuent des recherches à Carnac et dans les exceptionnelles nécropoles mésolithiques de Téviac et d'Hoëdic, étudiées par décapage. En 1935, H. Breuil les convainc de fouiller la grotte du Mas-d'Azil (Ariège). En 1943, Saint-Just Péquart rejoint la Milice, plus par anticommunisme que par conviction national-socialiste. À la Libération, il est jugé par la Cour martiale de Montpellier et fusillé le 11 septembre 1944.

64. Depuis la récente réfection de ce muséum, les objets préhistoriques présentés sont peu nombreux, contrastant avec la richesse des autres vitrines.

65. J. Bouyssonie indique par erreur la date du 28 octobre pour cette visite (ROUSSOT, 1966).

66. Géologue (1917-1997), alors étudiant à Toulouse. On lui doit une coupe de l'Entrée primitive et du cône d'éboulis montrant une deuxième galerie d'accès, opposée à la première. Elle est aujourd'hui bouchée par la maçonnerie et sa désobstruction, à la demande de A. Leroi-Gourhan, s'est soldée par un résultat négatif (FITTE, 1990). Bientôt il étudiera avec A. Glory la grotte de la Baume Latrone (Gard), découverte depuis peu. En 1942 ou au début de 1943, il franchit les Pyrénées, fut interné au camp de Miranda, fit la campagne d'Italie, notamment au Garigliano (Monte Cassino). Porté disparu, il apprit, à son retour, la mort de sa femme et de sa fille. Ingénieur ensuite au Centre de l'énergie atomique et grand collectionneur.

envoyé spécial en zone libre<sup>67</sup>, et un certain Coty. Son autre élève, l'abbé A. Glory, était venu dès le 24 septembre. Les visiteurs sont reçus par l'abbé Breuil, ami du comte, et par M. Thaon, M. Ravidat et J. Marsal. Un émouvant cliché du photographe Larivière de Brive rappelle ce jour : tout le monde est groupé autour de l'abbé Breuil, en vareuse claire, et du comte Henri Bégouën en long imperméable gris. P. Fitte est vêtu d'une capote militaire kaki, avec la croix d'Agadès épinglée au revers<sup>68</sup>.

Ce jour-là, malgré son âge (77 ans), le comte Bégouën, chapeau sur la tête, descend dans le Puits sur « une échelle de corde ballottante »... Il se montre réservé sur l'ouverture de Lascaux au public. Bientôt, ce juriste va prononcer la courageuse leçon inaugurale de son cours de la faculté des lettres de Toulouse, le 13 novembre 1940, où il prend parti contre le racisme<sup>69</sup>. Il contribua ensuite à faire passer des gens en Espagne.

Son petit-fils Robert Bégouën a bien voulu nous préciser : « C'est Paul Fitte qui m'a dit avoir été aidé par lui lors de son passage des Pyrénées vers l'Espagne. Henri Bégouën lui a donné de l'argent, l'a caché quelques jours aux Espas<sup>70</sup>, et lui a trouvé un passeur pour franchir les montagnes. Mon grand-père était membre (fondateur ?) des *Résistants de 1940*, et c'était même l'insigne qu'il portait le plus, lui qui avait tant de décorations<sup>71</sup> ! Après ses prises de positions, et à cause de son âge sans doute, il ne fut pas interné au camp de Noé [Haute-Garonne] en 1941, mais il fut prié par Vichy de rester tranquille en Ariège. La Gestapo connaissait sa qualité de « résistant », mais son dossier fut volontairement détruit par un officier allemand de la *Wehrmacht*. Cet Allemand lui a écrit en 1950 pour le lui raconter (!) car, lors d'une conférence en Allemagne, le comte se demandait pourquoi la Gestapo ne l'avait pas inquiété... Il est des lettres bien émouvantes...

« Bien-sûr, il était en relation avec le cardinal Saliège, mon père [Louis Bégouën] m'en a souvent parlé. Bruno de Solages venait aux Espas du temps de Max Bégouën avec lequel il était très lié<sup>72</sup>. Je pense qu'il avait été aussi en relation avec Henri Bégouën, avec lequel il était en communion de pensée.

---

67. Le vrai *Paris-Soir* était réfugié à Lyon. Celui de Paris était aux mains de l'occupant. R. Barotte fut un passionné de la peinture contemporaine qu'il défendit avec ardeur et intelligence durant une quarantaine d'années. Auteur de plusieurs livres sur les meubles anciens et collaborateur à des revues d'art.

68. Les clichés Larivière ont disparu lors d'une inondation de Brive.

69. BÉGOUËN, 1940.

70. Son château des Espas, à Montesquieu-Avantès (Ariège).

71. Cette association était une création des rescapés du réseau du musée de l'Homme. Bizarrement, H. Breuil s'y était fait admettre (A. Hurel, *in litt.*, mai 2009).

72. M<sup>gr</sup> B. de Solages, appui de Teilhard de Chardin durant de longues années, recteur de l'Institut catholique de Toulouse, fut, avec son ami M<sup>gr</sup> Saliège, un exemple de résistance intellectuelle et spirituelle. Dès 1940, il proclamait qu'il préférerait une France victorieuse, même conduite par L. Blum et les francs-maçons, à une France vaincue gouvernée par le maréchal Pétain. Max Bégouën était un des trois fils du comte : les célèbres trois frères.

« Je n'ai rien sur l'abbé Sainsaulieu. Mais j'en ai entendu parler par mon père car il venait passer des séjours aux Espas. C'était, je crois, un bibliophile passionné<sup>73</sup>. Coty ne me dit absolument rien ». Ce « Coty » n'est sans doute que le pseudonyme de Maurice Thaon, nous souffle François Laval : un article du *Figaro* serait signé d'un certain « Coty-Thaon » qui se dit l'« authentificateur » de Lascaux...

### 3. La famille de La Rochefoucauld, propriétaire

Depuis l'Ancien Régime, les La Rochefoucauld ont des terres (Estissac, Chavagnac, Montignac) et des liens familiaux en Périgord<sup>74</sup>. En 1940, les propriétaires de la grotte de Lascaux sont Emmanuel, comte et troisième prince de La Rochefoucauld-Montbel (1883-1974), et, en titre, la comtesse (née Simone Darblay) (1889-1963). Ils résident habituellement à Paris, au 56 de l'avenue d'Iéna, ou en leur château de Dinard (Ille-et-Vilaine)<sup>75</sup>. En 1940, pour venir en Dordogne, ils n'ont pas eu besoin d'un exceptionnel *Ausweis* pour franchir la ligne de démarcation, car ils s'étaient réfugiés dans leur château de Montbel à Pelvoisin (Indre). Ils visitent donc *leur* grotte pour la première fois le 17 octobre, un bon mois après sa découverte, avec Marcel Ravidat et Jacques Marsal, Léon Laval, Baptiste Parvau et Paul Fitte. En 1942, le comte semble avoir eu une action à Vichy, peut-être en liaison avec le film *La Nuit des temps*, si l'on en croit une lettre adressée à Léon Laval.

Après la guerre, pour l'exploitation touristique de la caverne, il monte la Société civile de la grotte préhistorique de Lascaux : elle fonctionne de 1948 à 1963. Son régisseur Baptiste Parvau est gérant<sup>76</sup>. L'exploitation intensive entraîne la pollution de la caverne par le CO<sub>2</sub> et la vapeur d'eau, apportés par

73. Jean Sainsaulieu, historien de l'érémisme, soutint sa thèse sur *La vie érémitique en France de la Contre-Réforme à la Révolution*, Paris IV, 1973 et Cerf, 1974. Il a correspondu avec Romain Rolland et publié sur Flodoard, premier chroniqueur des Hongrois.

74. Au XV<sup>e</sup> siècle, Jean de La Rochefoucauld, sénéchal de Périgord en 1468, était seigneur de Montignac (PENAUD, 1999).

75. C'est M<sup>me</sup> de La Rochefoucauld (née Simone Darblay) la propriétaire. Sa mère était une Labrousse de Lascaux, famille qui acquit le domaine au XV<sup>e</sup> siècle. Un sieur de Lascaud, Estienne Desveaux, garde du corps du roi et chevalier de Saint-Louis, est cité en 1758. La famille Darblay était une grande famille industrielle de minotiers et papetiers de Corbeil-Essonnes. Les farines obtenues par le procédé Darblay sont célèbres depuis le XIX<sup>e</sup> siècle. Elle fit partie des « deux cents familles », actionnaires de la Banque de France. Homonymies : 1 - Un nommé *Lascaux* fut un espion de la Gestapo du 93 de la rue Lauriston auprès du Mouvement Social Révolutionnaire de E. Deloncle et J. Filliol. Il échappa à la peine de mort après la Libération. 2 - Un abbé *Lascaux* (ou plutôt *Lascaux*) sera assassiné en juin ou juillet 1944 en Dordogne, de même que les prêtres Bonnet et Lagarde (liste de Jean Pleyter citée in : VENNER, *Histoire de la Résistance*, p. 407).

76. B. Parvau accumulera une belle collection. Cet ensemble d'objets est constitué essentiellement par des pierres plus ou moins volumineuses mises en dépôt, au fil des années, chez lui. Il comprenait le godet en silex découvert dans la Salle des Taureaux au pied des Taureaux n° 3 et 4, ainsi qu'une petite pierre globuleuse, interprétée par A. Glory comme son pilon : nous avons fait exposer ces deux objets à Lascaux II. En 1975, B. Parvau a remis au musée national de Préhistoire des Eyzies tous les objets de Lascaux qu'il conservait : notamment 78 pierres calcaires, dont de nombreuses lampes étudiées par B. et G. Delluc dans *Lascaux inconnu* (1979).

les visiteurs. De là, en 1957-1958, l'installation, toujours sous la direction de Yves-Marie Froidevaux, architecte en chef des Monuments historiques<sup>77</sup>, d'une machinerie, qui entraîna le saccage du sol des galeries et l'ensemencement de la grotte par des micro-organismes. Lascaux est fermée en avril 1963.

Le 3 janvier 1972, la Société civile de Lascaux cède son bien contre une « indemnité » de 1 million de francs (soit l'équivalent de 885 000 euros actuels), mais conserve un droit exclusif de reproduction durant trente ans. On lui doit le commencement des travaux de Lascaux II, abandonnés faute de moyens en 1975 et menés à bien en 1980 par la Régie départementale de tourisme de la Dordogne, dirigée par Daniel Debaye.

Un La Rochefoucauld est cité parmi les membres de la Milice française en 1943-1944, qui compte des cadres au nom prestigieux (Turenne, Vaugelas, Bernonville, Bourmont...) et dont on connaît les crimes et méfaits<sup>78</sup>. Un autre, Robert, est un héroïque résistant, jeune agent du *Special Operations Executive* à Bordeaux.

#### 4. Denis Peyrony, l'homme des Eyzies

Denis Peyrony (1869-1954), préhistorien, instituteur public aux Eyzies au début du XX<sup>e</sup> siècle, fut ensuite représentant des Beaux-Arts<sup>79</sup>. Fondateur du musée des Eyzies, ce fouilleur méthodique précisa la stratigraphie du Paléolithique moyen et supérieur, grâce à ses fouilles de la Ferrassie, du Moustier, de la Madeleine et de Laugerie-Haute.

« Convoqué » par H. Breuil comme représentant des Beaux-Arts, il visite Lascaux, avec son fils Élie, le 22 septembre 1940<sup>80</sup> (voir la figure 5, plus haut dans le texte), mais il n'y travaillera guère<sup>81</sup>. Après une rapide étude des silex glanés dans la grotte (collection Laval), il est convaincu de la datation « périgordienne<sup>82</sup> » des œuvres de Lascaux, au point d'en faire le pari : « Périgordien, topez là ! ». L'abbé A. Glory viendra le 24, le préfet Marcel Jacquier le 28<sup>83</sup>. En octobre viennent des centaines de visiteurs, dont le comte H. Bégouën et ses étudiants, le 29.

77. Max Sarradet, conservateur régional des Bâtiments de France, était alors conservateur de la grotte et co-responsable de ces funestes travaux.

78. GIOLITTO, 2002.

79. Ils dépendaient avant guerre du ministère de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-Arts. Le directeur des Beaux-Arts, Louis Hautecœur, vint visiter la grotte le 13 novembre 1940 (BREUIL, 1960). Le ministère des Affaires culturelles (aujourd'hui de la Culture) a été créé en 1959.

80. Et non le 21 comme l'indique H. Breuil (BREUIL, 1952, p. 107).

81. PEYRONY, 1949 et 1950.

82. Le Périgordien était autrefois nommé « Aurignacien supérieur ». On l'appelle aujourd'hui le Gravettien. Lascaux est aujourd'hui daté du Magdalénien ancien par l'industrie lithique et osseuse découverte et par le radiocarbone (17 à 18 000 ans). Il n'y a pas de Solutréen.

83. Il prend les mesures pour assurer le classement de la grotte parmi les Monuments historiques le 27 décembre. Las ! Deux jours plus tard, le 30 décembre 1940, le préfet Maurice Labarthe est nommé à sa place par le gouvernement de Vichy. R. Rivière lui succéda en novembre 1941 et J. Popineau de janvier 1943 à juin 1944, au temps de la lutte contre les « terroristes » du maquis.

La réglementation des fouilles en France entre réellement en vigueur, sous le nouvel État français, grâce à la loi du ministre Jérôme Carcopino du 27 septembre 1941<sup>84</sup>, marquant l'institutionnalisation et la professionnalisation de ces recherches. Denis Peyrony, bien que franc-maçon<sup>85</sup>, est le premier titulaire du poste de directeur de la circonscription des Antiquités préhistoriques du Centre, créé par Vichy en mars 1942. Il le demeure jusqu'au 1<sup>er</sup> mai 1948. En 1946, à l'occasion d'une réorganisation, la Dordogne lui échappe et échoit à son adjoint Séverin Blanc. Furieux, il menace de démissionner et a gain de cause<sup>86</sup>. Cet adjoint lui succéda en 1948<sup>87</sup>. En 1947, D. Peyrony fait le projet d'une fouille à Lascaux au profit de J. Bouyssonie et A. Glory. Projet sans suites, en raison des travaux d'aménagement et de l'opposition catégorique de H. Breuil à l'intervention d'A. Glory. Après les travaux d'aménagement de 1948<sup>88</sup>, D. Peyrony, déjà âgé et mal voyant, se contente de déclarer : « Ce qui a été trouvé a été insignifiant ». Il est à l'origine de la découverte des grottes ornées des Eyzies et redoute que Lascaux vienne ternir la gloire de sa « capitale de la Préhistoire ».

Ce défaut de clairvoyance est du même ordre que la réaction de Séverin Blanc devant la frise des rhinocéros de Rouffignac, découverte par le Spéléo-Club de Périgueux en 1948 : il l'attribua aux maquisards alors que la grotte ne semble pas avoir été fréquentée par eux.

### 5. Séverin Blanc, un autre préhistorien

Ce préhistorien périgordin (1893-1970) a été instituteur aux Eyzies dès 1925, comme autrefois D. Peyrony. Blessé et cité en 1914-1918, il devient résistant, avec son épouse, puis, arrêté avec son fils Michel, il est torturé et déporté à Buchenwald en janvier 1944. Là-bas, il participe au comité de résistance du camp. Il fut conseiller général de la Dordogne de 1945 à 1951 et ami de P. Mendès France qu'il reçut avec l'abbé Glory.

En 1948, peu d'années après son retour de déportation pour faits de résistance, il remplace D. Peyrony, dont il fut l'adjoint, comme directeur de la 7<sup>e</sup> circonscription des Antiquités préhistoriques. Il occupe donc ce poste créé en 1942 par le gouvernement de Vichy contre lequel il a lutté jusqu'à son arrestation. À ce titre, son nom apparaît à propos de Rouffignac<sup>89</sup>, Saint-

84. Loi validée en 1945 et complétée en 1980.

85. Sa loge *Vers la Justice* de Sarlat avait joué un rôle dans la création de son musée des Eyzies, après la Grande Guerre.

86. WHITE et Roussot, 2003.

87. D. Peyrony aurait bien voulu que le paléontologue Camille Arambourg, futur inventeur de l'Atlantrophe de Ternifine (1954, aujourd'hui Tighenif), prit sa succession, mais, contre l'avis unanime de la commission de Monuments historiques (WHITE et Roussot, 2002), S. Blanc bénéficia de l'appui du ministre montignacois Yvon Delbos. D. Peyrony fut fait officier le Légion d'honneur peu après...

88. Effectués, comme ceux de 1957-1958, sous la direction d'Yves Marie Froidevaux, architecte des Monuments historiques, assisté de Michel Legendre, architecte départemental.

89. Il ne reconnaît pas les dessins magdaléniens découverts en 1948 par le Spéléo-Club de Périgueux et les attribue aux maquisards.

Cirq, l'abri du Facteur et l'abri Pataud-Vignaud. Il facilite l'acquisition de l'abri Pataud par le Muséum national d'Histoire naturelle. Toutefois, selon D. Peyrony, « abusant de la bienveillance que je lui témoignais, il entreprit des travaux de grattages un peu partout<sup>90</sup> ».

Avec H. Breuil et M. Bourgon, du 2 au 7 septembre 1949, il fouille hâtivement le fond du Puits de Lascaux à la recherche d'une sépulture. Les objets recueillis sont aujourd'hui au musée des Eyzies (collection Blanc). Il se distingue de H. Breuil et D. Peyrony : comme A. Laming, il pense Lascaux plus récent que le Gravettien.

## 6. André Glory, le grand chercheur de Lascaux

### *Un abbé préhistorien*

Ce prêtre préhistorien (1906-1966) a fait ses études de théologie en Alsace. Prêtre en 1933, il a exercé son ministère à Orbey (Haut-Rhin) jusqu'en 1939. Il avait commencé à pratiquer la préhistoire en Alsace et la spéléologie dans le Midi, notamment à Orgnac avec Robert de Joly. La guerre dans le service de santé à Vesoul et la retraite de l'armée le conduisent à Toulouse en 1940 où il suit les cours du comte Bégouën. Là, il rencontre H. Breuil. Il effectue ses premiers relevés d'art paléolithique à la Baume Latrone (Gard), avec Paul Fitte, puis en Ariège et dans le Var (fig. 8), et enfin après la guerre, à Ebbou (Ardèche) avec, notamment, le jeune dessinateur strasbourgeois Tomi Ungerer, qui fera une si belle carrière.

Ayant appris la découverte de Lascaux le 18 septembre 1940 alors qu'il était aux Eyzies à Laugerie-Basse, chez son ami Jean Maury (inventeur de la grotte du Grand Roc), il fut un des premiers visiteurs de la grotte le 24 septembre 1940 avec J. Marsal et, entre autres, D. Peyrony, M. Thaon, Jean Maury et l'abbé Jean Estay, curé des Eyzies<sup>91</sup>.



Fig. 8. André Glory. Il fut le chercheur de Lascaux de 1952 à 1963 et on lui doit les relevés des figures et l'étude archéologique. Ici, il étudie les peintures du Var en 1943 avec Julien Sanz Martínez (au centre) et un étudiant.

90. PEYRONY, 1944 in WHITE et ROUSSOT, 2003. D. Peyrony lui demanda notamment d'arrêter de fouiller l'abri Vignaud (Les Eyzies), classé depuis 1930. L'intéressé s'en plaignit à la Société préhistorique française le 28 janvier 1932.

91. Ce prêtre original, inventeur impénitent et guérisseur, a, parmi ses paroissiens assidus, les nombreux Indochinois, démobilisés, qui plantent du chanvre dans la vallée des Beunes (DELLUC, 2009). Vichy souhaitait restaurer la culture de cette plante à usage textile (*L'illustration*, n° 5146 du 25 octobre 1941). Ce projet était né d'une proposition de Denis Peyrony au préfet de la Dordogne et devait rendre à la culture plus de 800 hectares de marais. On employait des Annamites, naguère requis en métropole et affectés à la poudrerie de Bergerac, puis à ce travail de drainage, faute d'emploi après l'armistice de 1940. Ils ont laissé à la poudrerie (SNPE) des peintures murales d'inspiration asiatique.

En 1942, il soutient une thèse d'université sur le Néolithique d'Alsace, dédiée au maréchal Philippe Pétain (avec son « respectueux attachement »). Pendant ce temps, ses collections d'Orbey (c'est le pays du fromage de Munster) sont pillées par les Allemands de Himmler qui recherchent les preuves de la germanité de l'Alsace. De la Ville rose, le 18 mars 1942, il écrit à Léon Laval : il semble vouloir rédiger un ouvrage sur Lascaux et projette de venir passer quinze jours aux Eyzies en septembre. Ces projets ne se concrétisèrent pas.

L'abbé publie en 1944 *À la découverte des hommes préhistoriques*, ouvrage où il narre de façon assez romancée la découverte de Lascaux avec 4 photographies et un dessin de M. Thaon<sup>92</sup>. La couverture représente un abbé Glory idéalisé contemplant la Frise des cerfs, tout équipé et ceint d'une bouée de sauvetage... Après la guerre, André Glory effectue des relevés par calque en Dordogne, dans le Lot et au Portugal<sup>93</sup>. Sur la demande de H. Breuil, après un refus et divers atermoiements de celui-ci, et malgré de lourds problèmes rhumatismaux, il est enfin en charge des études à Lascaux de 1952 à 1963 (calques des gravures, sauvetage des objets mis au jour par les funestes travaux de 1957-1958, fouille du Puits en 1960-1961) et on lui doit beaucoup : il a sauvé ce qui pouvait être sauvé<sup>94</sup>. À ses débuts, il est aidé et logé par Roger Constant, inventeur du squelette du Régourdou, qui fut matelot de l'État en 1940. Son disciple, l'abbé Jean-Louis Villeveygoux (1940-1966), l'aida notamment lors de la fouille du Puits<sup>95</sup>.

Après la fermeture de la grotte de Lascaux, il effectua les calques des fines gravures de Roucadour (Lot). Conformément au souhait de son maître Breuil, A. Glory préparait, dans sa maison du Bugue, une suite pour les *Quatre cents siècles d'art pariétal*, quand il fut victime d'un fatal accident d'auto en juillet 1966. A. Glory avait réuni presque tous les éléments de sa monographie sur Lascaux pour la revue *Gallia* (CNRS). Le texte était déjà très avancé. Il ne sera retrouvé qu'en 1999 et publié en 2008<sup>96</sup>.

### *Les étonnantes rencontres de l'abbé A. Glory*

À Toulouse, il réside 25, rue Joseph-de-Malaret, tout près de la cathédrale, et fréquente l'Institut catholique. Ses activités sont multiples et il rencontre des personnages hors du commun<sup>97</sup>.

92. GLORY A., 1944. La préface est signée d'Albert Grenier, spécialiste de la Gaule celtique.

93. Fonctionnaire du culte jusqu'en 1950, André Glory est aumônier de l'Armée de l'Air à Marrakech en 1950 et 1951. Son départ coïncide avec les premières manifestations d'indépendance de ce pays. Puis, il vit chichement de conférences et de vacances. Il est intégré au CNRS comme ingénieur en 1958.

94. DELLUC, 2003b ; GLORY et DELLUC, 2008.

95. Ce jeune homme périt dans le même accident de voiture qu'André Glory. En 1944, il avait été très marqué dans sa famille par un drame de l'épuration en Dordogne : son père exécuté et sa mère demeurée hébétée (J. Lagrange et D. Vialou, *in verbis*, 2002).

96. Documents recueillis et présentés par B. et G. Delluc (GLORY et DELLUC, 2008). Une place du Bugue porte son nom et une plaque orne sa maison-laboratoire. C'est là que fut retrouvé le « trésor » de l'abbé Glory en 1999, grâce à MM. J. Gipoulou, J. Batailler et G. Fayolle.

97. DELLUC, 2003b.

Le RP **Frédéric-Marie M. Bergounioux** est docteur ès sciences, spécialiste des tortues fossiles, géologue et préhistorien, professeur de Paléontologie à l'Institut catholique. Avec lui, André Glory participe à la rédaction (pour le Paléolithique et le Néolithique) de la première édition (1943) d'un livre sur les *Premiers Hommes*<sup>98</sup>. Ce franciscain, en robe de bure et à la forte personnalité, est aussi membre, de même que le Périgordin Henri Labroue, de la Commission scientifique pour l'étude des questions de biologie raciale, vite transformée en Institut d'anthropo-sociologie, présidé par Claude Vacher de Lapouge, fils du théoricien du racisme, et largement subventionné par le commissariat général aux Questions Juives (JO du 24 novembre 1942).

L'abbé **René de Naurois**, dès juin 1940, demande à son évêque l'autorisation de rejoindre le général de Gaulle à Londres, mais M<sup>gr</sup> Saliège lui répond expressément le 1<sup>er</sup> juillet 1940 : « Votre devoir est de rester ». En 1940, il participe au côté de Dunoyer de Segonzac à la fondation de l'école des cadres d'Uriage où il fait venir entre autres Emmanuel Mounier, Jean Lacroix, Hubert Beuve-Méry ou Benigno Cacérès. Il est renvoyé d'Uriage, en même temps qu'Emmanuel Mounier, à la suite d'une visite de l'amiral Darlan en juin 1941<sup>99</sup>. Il participe activement à la Résistance en zone libre, à Pau, à Grenoble, à Toulouse au sein du mouvement Vérités, qui deviendra le mouvement Combat, animé par son fondateur Henri Frenay. Sous le pseudo de *Palumbus*, il entre également en décembre 1941 dans le mouvement de Résistance *Témoignage Chrétien*. Au cours de l'année 1942, il organise le sauvetage de juifs en leur faisant passer la frontière suisse. Aumônier en Angleterre, René de Naurois est l'un des 177 fusiliers marins du commando Kieffer, seuls Français à débarquer en Normandie le 6 juin 1944. En 1959 et 1960, il fait plusieurs découvertes ornithologiques importantes, en Mauritanie : elles lui valurent d'entrer dans la section Biologie animale du CNRS en 1960. En 1969, le ci-devant *Palumbus* soutint sa thèse de doctorat d'État... sur les oiseaux de la côte occidentale d'Afrique. Il a été fait compagnon de la Libération.

A. Glory fouille près de Toulon avec l'historien **Julien Sanz-Martinez**, élève du célèbre Hugo Obermaier<sup>100</sup>. Ce républicain espagnol est exilé à Sanary avec **Henri Neukirch**, docteur ès sciences et archéologue. L'antisémitisme affiché à cette époque avait amené des journaux d'extrême-droite (notamment

98. Dans l'édition de 1944, le comte H. Bégouën fera insérer une note signalant que le texte de A. Glory, sur le Paléolithique, censé provenir de ses propres « notes de cours », est issu en réalité des notes prises en assistant à son cours par l'abbé : il comporte des inexactitudes. La provenance des photos fournies par lui n'est pas indiquée par A. Glory (BERGOUNIOUX et GLORY, 1944). Information de D. Sacchi, *in litt.*, 6 avril 2004. Le texte sur l'industrie et l'art sera refondu et réécrit par F.-M. Bergounioux pour la version de 1952.

99. Uriage devint en 1943 l'école des cadres de la Milice française de sinistre mémoire.

100. Professeur à l'Institut de Paléontologie humaine de Paris, il était en Espagne lors de la Grande Guerre. Plus tard, il a refusé de rester en Allemagne nazie. Il s'est réfugié en Espagne, d'où il a été chassé par la guerre civile. Il enseigne ensuite à Fribourg (Suisse).

L'Action française du 18 mai 1943) à accuser ce dernier, réfugié alsacien et pharmacien à Tourves (Var), d'être l'auteur des peintures de l'Âge des Métaux des gorges du Carami, tout près de là. Dès leur découverte, entre 1941 et 1943, une violente polémique sur l'authenticité des peintures tourvaines avait agité la presse : l'affaire de Glozel (Allier) était encore présente dans les mémoires. Julien Sanz Martinez soutint le pharmacien et découvrit avec lui d'autres figures dans les mêmes gorges. Les calomnies ne cessèrent vraiment que lors de l'expertise de l'abbé A. Glory, envoyé en ces lieux par le comte Bégouën<sup>101</sup>.

Lors de ses travaux en Ariège, André Glory a fréquenté, entre autres, **Antonin Gadal**, instituteur et « patriarche de la Fraternité des Cathares », hypnotisé par le Graal et les Albigeois. L'abbé, très fasciné par ses propos, marchait ainsi sur les traces d'**Otto Rahn** (1904-1939), ésotérique chercheur national-socialiste, qui visitait les grottes d'Ariège, où il résidait avant guerre. Rahn mena plusieurs expéditions dans cette province reculée où il espérait prouver la véracité historique de la légende de Parsifal de Wolfram von Eschenbach et ainsi trouver le Graal qu'il croyait être un symbole païen : un peu comme le fera *Indiana Jones* dans un film de Steven Spielberg<sup>102</sup>. Montségur était pour lui le château fort du Graal décrit dans le récit de Perceval. Le tourisme ariégeois actuel lui doit beaucoup<sup>103</sup>. Otto Rahn était l'auteur de deux ouvrages consacrés à la légende du Graal et à la croisade contre les Albigeois : *Croisade contre le Graal* (1933) et *La Cour de Lucifer* (1937). Le succès de son premier ouvrage avait attiré l'attention de Heinrich Himmler, qui se passionnait pour ces thèmes ésotériques. Rahn entra dans la *Schutzstaffel* (les SS) comme archéologue en 1934 pour pouvoir effectuer ses recherches sur le catharisme. En 1939, cet *Obersturmführer* fut dénoncé pour son homosexualité et démissionna de l'organisation. Il fut retrouvé mort congelé le 13 mars 1939 sur le glacier *Wilder Kaiser* (glacier de l'Empereur sauvage) au Tyrol. Pour tromper Otto Rahn, le préhistorien Joseph Mandement avait dessiné dans une grotte divers symboles (croix, couronne d'épines, glaive, larmes...) et ce fut, plus tard, André Glory qui tomba, si on ose dire, dans le panneau, dans le piège tendu au chercheur nazi : descendu au *Family Hôtel* d'Ussat (Ariège), il croyait avoir découvert le Saint Graal dans cette grotte du massif du Vicdessos, comme il le raconta dans *À la Découverte des hommes préhistoriques*<sup>104</sup>. Et, concluait-il alors, « un hibou hulule du côté de la montagne, invisible dans la nuit opaque, affolant les innocentes chauves-souris qui me frôlent de leurs ailes... »

101. Lettre de H. Bégouën lue à séance de la Société préhistorique française du 23 décembre 1943. Le protohistorien Philippe Hameau nous a aidés à reconstituer cette histoire.

102. Les cinéphiles admettent généralement que Rahn et ses livres ont inspiré l'intrigue du premier et du troisième films de la série *Indiana Jones* de S. Spielberg.

103. Rudolph Rahn, frère d'Otto, était intervenu comme diplomate en Syrie, lors de la signature des Protocoles de Paris par l'amiral Darlan en 1941.

104. J. Mandement (1876-1958) fut conservateur et explorateur de la grotte du Mas d'Azil (Ariège) de 1936 à sa mort. Sa compagne, Madeleine, médium, entra en contact avec les esprits et lui disait où il fallait creuser. La salle Mandement est dite aussi salle des Chamans (site www.infodreamtime.fr). L'Ariège est décidément un pays de légendes et de chamanes.

Durant l'été de 1944, André Glory œuvre tranquillement avec l'abbé Giry dans la grotte d'Aldéne (Hérault). Au moment de la libération de Toulouse (qui voit l'ouverture des portes de la prison Saint-Michel où est incarcéré André Malraux, dont on reparlera plus loin), il ne cherche pas à retourner en Alsace. En revanche, son confrère et compatriote, l'abbé résistant **Pierre Bockel**, réfugié lui aussi dans la Ville rose, est membre du réseau qui, autour du jésuite Pierre Chaillet, rédige et diffuse clandestinement depuis 1941 les *Cahiers du Témoignage chrétien*. À la Libération, il est un des créateurs et l'aumônier de la Brigade Alsace-Lorraine, animée par André Malraux. Il deviendra M<sup>gr</sup> Pierre Bockel, archiprêtre de la cathédrale de Strasbourg.

L'archevêque de Toulouse est M<sup>gr</sup> **Jules Saliège**, ancien chancelier de l'Institut catholique de Toulouse. Le 19 février 1939, avec son ami Bruno de Solages (1895-1983), recteur de cet Institut, il avait rappelé avec fermeté que l'Église condamnait le racisme : le pape Pie XI avait montré dans l'encyclique *Mit brennender Sorge* (1937) qu'il était fondamentalement contraire aux enseignements de l'Évangile. En 1940, comme la grande majorité de la population, le cardinal avait affirmé son respect pour le Régime de Vichy. Toutefois il aida les détenus des camps voisins et, le 23 août 1942, épouvanté par le sort des juifs emprisonnés dans ces camps, il ordonna la lecture, dans toutes les paroisses de son diocèse, de sa célèbre lettre pastorale intitulée *Et clamor Jerusalem ascendit*. Il sera fait compagnon de la Libération.

Le supérieur de l'abbé Glory est l'évêque de Strasbourg, M<sup>gr</sup> **Charles Ruch** (1873-1945). L'abbé est fonctionnaire du culte jusqu'en 1950 : l'Alsace et la Moselle, annexées, n'ont pas connu la séparation des Églises et de l'État en 1905 et vivent encore sous le régime du Concordat. Comme nombre de Strasbourgeois, le prélat est réfugié à Périgueux (au domaine de la Rudeille à Trélissac). Chauve, le nez busqué, il porte une simple soutane noire avec le rabat gallican. Il est interdit de séjour en Alsace annexée. Pendant la première guerre mondiale, l'abbé Ruch fut aumônier militaire et s'attira la faveur de Clemenceau. Le 26 octobre 1918 il succéda à M<sup>gr</sup> Charles-François Turinaz sur le siège épiscopal de Nancy mais le Tigre songeait déjà à lui pour remplacer à Strasbourg l'évêque allemand, M<sup>gr</sup> Fritzen. Benoît XV mit du temps à accepter un tel changement. M<sup>gr</sup> Ruch put ainsi être nommé le 1<sup>er</sup> août 1919 et installé le 1<sup>er</sup> octobre suivant. D'origine alsacienne, il ne savait pas parler l'allemand : il s'efforça de l'apprendre.

## 7. Quelques autres visiteurs de Lascaux

### *Le général de corps d'armée Joseph-Charles-Robert Jeannel*

De retour de Syrie, commandant depuis le 20 août la 12<sup>e</sup> région militaire de Limoges, le général Jeannel (1883-1954) visite Lascaux le 28 octobre 1940. Auparavant, avec la 23<sup>e</sup> DI de Limoges, il s'est battu dans l'Aisne. Le 19 juillet 1940, à 9 heures, il assiste à un service religieux à l'Église réformée de

Limoges pour les morts de la 11<sup>e</sup> D.I. Puis, à 15 heures, il réunit les chefs de Corps et des commandants d'arrondissement de la 12<sup>e</sup> Région à la caserne de la Visitation de la ville. Là, adjoint du général Aubert Frère (futur fondateur de l'Organisation de Résistance de l'Armée, déporté et mort au Struthof), il expose les mesures de réorganisation de l'armée, alors réduite à 100 000 hommes depuis l'Armistice. Il fut emprisonné par les Allemands en 1944.

#### ***Le général Eugène Mittelhauser***

Le général Mittelhauser (1873-1949) visite Lascaux le 14 novembre 1940. Jusque là, il commandait les troupes au Levant, succédant à Maxime Weygand, appelé en France comme généralissime après la percée allemande de mai. Dès le 18 juin, il avait voulu continuer le combat mais finit par se rallier à Pétain. Il est remplacé fin décembre par le général Henri Dentz qui combattit contre les Anglais et les Français de la France libre. Le colonel Edgard de Larminat passa à la dissidence, mais le général Mittelhauser refusa. Il avait présidé la cérémonie du 11 novembre 1940 à Sarlat où le jeune Michel Carcenac l'aborde, plein d'ardeur : il est déçu<sup>105</sup>. Le général part à la retraite...

#### ***Le Dr Louis Leprince-Ringuet***

Il visite Lascaux avec le précédent<sup>106</sup>. Physicien nucléaire, professeur à Polytechnique depuis 1936, L. Leprince-Ringuet (1901-2000) est ingénieur en télécommunications, historien des sciences et essayiste. Puis il entre à l'Académie des sciences et au Collège de France. Il se passionne pour le tennis et pour la peinture (il a été président-fondateur de *Arplastix*, groupe de polytechniciens artistes). À Lascaux, il est certainement bien reçu par l'abbé Breuil : catholique pratiquant, il a beaucoup réfléchi aux relations entre la science et la religion. Dès 1949, il est président de l'Union catholique des scientifiques français et, en 1961, il entre à l'Académie pontificale des Sciences.

#### ***Jean-Jacques Hatt***

J.-J. Hatt (1913-1997) visite la grotte le 27 septembre 1940. Il est alors professeur au lycée de Strasbourg. Archéologue (fouilles de Pègue, à Gergovie, puis en Alsace), il devient professeur à l'université de Strasbourg, directeur des Antiquités d'Alsace, conservateur du musée archéologique de Strasbourg. Spécialiste des religions antiques, il a écrit de nombreux ouvrages sur la Gaule. Il admire les peintures de Lascaux en compagnie de Léon Laval, des Bouyssonnie et de deux autres professeurs du collège Bossuet (MM. Bonneval et Tavet), de L. de Nussac, conservateur du musée de Brive, du comte Henry de Chalup, du capitaine Le Roy (fils du romancier Eugène Le Roy), de M. Lasserre du SI de Montignac et de trois franciscains de Metz.

105. CARCENAC (M.), *Les Combats d'un ingénu*, Belvès, éd. du Hérisson, 2002.

106. J. Bouyssonnie indique par erreur la date du 11 novembre pour cette visite (Roussot, 1966).

### ***Trois franciscains de Metz***

Ils sont réfugiés à Brive et l'un d'eux apparaît sur une photographie. Fondé en 1888, le couvent de Metz, rue Marchant, devint le siège de la Province de Strasbourg restaurée après la Révolution française. Ce sont des gens cultivés : ce couvent resta de longues années la maison de formation des candidats aux ordres et cette communauté de moines dispose d'une bibliothèque importante.

### ***Le chanoine Amédée Lemozi***

Curé de Cabrerets (Lot) et investigateur de la grotte du Pech-Merle, il vient visiter la grotte de Lascaux le 7 octobre avec Léon Laval. Henri Breuil est alors à Toulouse. Bientôt l'abbé Lemozi verra l'aménagement d'un musée de Préhistoire dans le château de Gontaud-Biron à Cabrerets, grâce à Jean Lebaudy et M<sup>lle</sup> Georgina Murat.

### ***L'archéologue Franck Delage***

Il vient le 14 octobre. Professeur agrégé au lycée de Limoges, F. Delage (1873-1950) est le spécialiste des Antiquités gallo-romaines de Haute-Vienne et l'auteur d'un *Inventaire des grottes et abris préhistoriques de la Dordogne* (1913). Il vient de publier l'abri des Merveilles à Castelmerle-Sergeac (1937) et les travaux de l'abbé Landesque (1939). À Lascaux, il lève le premier plan de la grotte. Léon Laval le publiera.

### ***Un ministre belge***

Il visite la grotte le 21 novembre<sup>107</sup>. Ce n'est pas P.-H. Spaak, comme nous l'avons cru. Car ce dernier a rejoint le 22 octobre le premier ministre H. Pierlot, les ministres C. Gutt et A. de Vleeschauwer en Angleterre. Le gouvernement belge demeura en exil à Londres de 1940 à 1944, estimant que, demeuré en Belgique occupée, le roi Léopold III n'est plus en état de gouverner.

### ***Elisabeth Della Santa***

Cette jeune préhistorienne belge a visité la caverne pour la première fois durant l'été de 1941. Elle fait paraître tout de suite un article dans la revue bruxelloise *Apollo* (n° 6, nov. 1941, p. 6-8) sur « La grotte de Lascaux à Montignac-sur-Vézère », qu'elle signe *E. Saccasyn-della Santa*. En 1955, elle en publie un autre sur « L'Âge des peintures de la grotte de Lascaux » (*Revue de l'Université de Bruxelles*, p. 309-337) (archives M. Vidal) : elle y développe une analyse fine des peintures et des gravures de la grotte en les comparant avec tout l'art paléolithique connu à l'époque ; elle s'oppose vigoureusement à la datation périgordienne (nous dirions aujourd'hui gravettienne) soutenue par H. Breuil et elle conclut à une attribution au Magdalénien ancien confirmée par les premières datations Carbone 14 et l'absence de matériel solutréen.

107. BREUIL, 1960.

## VI. M. Richter, préhistorien et officier de la Wehrmacht

Martin Richter, inspecteur principal des Postes allemandes, est très expert en techniques avancées (photographies en couleurs). Il a fouillé Kniegrotte à Döbritz (Thuringe) entre 1930 et 1938 (Magdalénien avec art mobilier) et enseigné la Préhistoire à l'université de Leipzig. Il est affecté à Lascaux en 1941 ou 1942, alors en zone non occupée, dans le cadre de la section Préhistoire et Archéologie du *Kunstschutz* (1940-1942). Cette « ambassade de l'archéologie allemande en France » a pour buts la « protection de l'art » du patrimoine culturel français, la coordination des recherches allemandes en France et l'inventaire des collections permettant de prouver la présence antique de populations germaniques dans notre pays. En France, le comte Franz Wolff-Metternich est le responsable de ce corps militaire spécialisé entre 1940 et 1942<sup>108</sup>.

François Laval se souvient qu'un jour, cet officier en uniforme, affable et condescendant, tapait sur l'épaule de Léon Laval au bar du *Soleil d'or*, tout heureux que la France et l'Allemagne soient, selon lui, désormais réunies.

M. Thaon se voit proposer de collaborer avec lui et de bénéficier de son aide technique pour les photographies. Richter, pris par d'autres tâches, ne donna pas suite. Au printemps de 1942, M. Thaon interrompit ses travaux à Lascaux.

À Paris, Martin Richter fait livrer du charbon à l'Institut de Paléontologie humaine en 1942. « Ce n'était pas si dérisoire, écrit l'historien Arnaud Hurel. Richter fréquenta [alors] assidûment la salle d'ethnographie préhistorique à des fins de préparation d'une monographie sur ses fouilles du gisement magdalénien de la Kniegrotte [...]. En fait, les relations avec Richter furent l'argument principal pour « épurer » Raymond Vaufrey en 1945. Il sera réhabilité dès l'année suivante<sup>109</sup> ».

## VII. Pierre Ichac, grand reporter

Pierre Ichac (1901-1978) est ingénieur agronome, puis journaliste, photographe et cinéaste. En 1935-1939, Ichac est grand reporter à *L'Illustration* et à *Match*. Il a effectué des reportages sur la guerre d'Éthiopie (1935-1936), sur le Levant (Palestine, Syrie, Irak), sur la guerre civile espagnole (1936), en Afrique centrale (1937), en Extrême-Orient (1938, où il participe aussi au film *Le Drame de Shanghai* de Georg Wilhelm Pabst), en Europe centrale et dans les Balkans après l'invasion de la Tchécoslovaquie par l'Allemagne nazie (1939). Il vient d'être correspondant de guerre lors de la bataille de France (1939-1940).

108. LEGENDRE *et al.*, 2007.

109. A. Hurel, *in litt.*, 5 janvier 2010.

Il est introduit auprès de Léon Laval par le Montignacois Léo Magne, haut fonctionnaire de la SNCF et homme de lettres. On lui doit le premier reportage (texte et photographies prises en présence de H. Breuil, M. Ravidat et J. Marsal, M. Thaon) sur la grotte de Lascaux, effectué sur place en cinq jours, autour des 3 et 4 décembre 1940, et publié dans *L'Illustration* du 4 janvier 1941. Le texte s'inspire des observations du journaliste et de la communication de H. Breuil à l'Académie des inscriptions et belles-lettres du 11 octobre 1940. Un détail croustillant : sur le cliché de la scène du Puits, la racine du sexe de l'homme a été effacée pour ne pas effaroucher les lecteurs et lectrices de cette revue bourgeoise.

Manuscrit et clichés gagnent Paris *via* Vichy probablement grâce aux services de la *Radiodiffusion nationale*, comme le rapport académique de H. Breuil<sup>110</sup> : l'étanche ligne de démarcation ne permet pas le transit du courrier, à l'exception de cartes interzones pré-imprimées. *L'Illustration*, demeurée 13, rue Saint-Georges à Paris, est alors dirigée par son directeur politique, le comte Jacques Bouly de Lesdain, docteur en droit, homme lige de l'ambassade d'Allemagne et de la *Propaganda Staffel*. Cette revue hebdomadaire devient vite une revue pro-allemande sinon pro-nazie. Son directeur, réfugié à Sigmaringen, condamné à mort par contumace, s'éteindra en Allemagne.

Passé en Afrique du Nord, Pierre Ichac fut de 1943 à 1945 correspondant de guerre de la 1<sup>re</sup> Armée française du général de Lattre de Tassigny, où servaient aussi Marcel Ravidat et Paul Fitte. Il couvrit les campagnes de Tunisie, de Corse, d'Italie (Monte Cassino et le Garigliano), le débarquement de Provence, les combats du Jura, des Vosges et d'Alsace-Lorraine<sup>111</sup>.

## VIII. La Presse et le cinéma

Lascaux trouve un écho dans la grande presse dès sa découverte : notamment *Le Petit Parisien* (André Le Bret<sup>112</sup>, 24 et 25 septembre) ; *Paris-Soir* (Pierre Scize<sup>113</sup>, 27 septembre) ; *Le Journal* (édition de Limoges et de Paris), 27 et 28 septembre 1940 (Louis Hamré<sup>114</sup>, avec 2 photos) ; *La Petite Gironde*

110. Dès le 15 juillet 1940, P. Laval avait nommé J.-L. Tixier-Vignancour secrétaire général adjoint chargé de la radio et du cinéma. Cela officieusement, car le général M. Weygand ne voulait pas que des postes de secrétaires fussent donnés à des parlementaires (*in* TASCA (A.), *La France de Vichy*, Paris, éd. de la Maison des sciences de l'homme, 1996). Tixier avait aidé Laval dans l'opération de soumission du Parlement en vue du vote du 10 juillet. Il demeura à ce poste jusqu'à janvier 1941. On connaît sa carrière ultérieure d'avocat et d'homme politique d'extrême droite.

111. Il réunira ses souvenirs dans le livre *Nous marchions vers la France* (1954). Son jeune frère Marcel fut un des maîtres du film documentaire (montagne, plongée, spéléologie).

112. On lui devait une comédie pour le Grand Guignol : *L'Affaire de la rue Mouffetard* (1924) avec Maurice de Grendel. Ils récidiveront en 1947 avec *La Dame à la rose*.

113. De son vrai nom Michel-Joseph Piot (1894-1956). Amputé d'un bras durant la Grande Guerre, il fut un grand journaliste, ami du cinéaste Louis Delluc. Il sera plus tard un célèbre chroniqueur judiciaire.

114. Louis Hamré était l'auteur de *Vidocq, maître du crime* (éd. Bernardin Sechet, 1930), et de reportages (notamment sur la récente guerre en Finlande).

(non signé, 28 septembre). Un peu plus tard ce seront : *La Croix*, 1<sup>er</sup> octobre 1940 (chanoine Amédée Bouyssonie) puis 6-7 octobre 1940 (abbé André Glory avec trois dessins) ; *Paris-Soir* (édition de Lyon, René Barotte, le 31 octobre) ; *Le Temps* (H. Bégouën, 7 novembre) ; *L'Illustration*, 4 janvier 1941 n° 5104 (reportage de Pierre Ichac), avec l'autorisation spéciale de la comtesse de La Rochefoucauld, propriétaire ; *La Petite Gironde* (H. Bégouën, 18 janvier 1941) <sup>115</sup>. Tous ces journaux, forcés de se plier aux ordres de la censure et largement subventionnés, disparaîtront à la Libération sauf *La Croix*.

Un reporter de *The Life* de New-York aurait pris des clichés dès septembre-octobre 1940. La *Radiodiffusion nationale* de Vichy était là aussi et enregistre des interviews de H. Breuil, M. Thaon et J. Marsal.

*La Nuit des temps* est un film de Bernard de Colmont, réalisé par Roger Verdier, tourné à Lascaux et dans les environs en septembre 1942 et racontant la découverte : noir et blanc, 12 minutes (Films Atlantic, Cinémathèque Gaumont). Il est projeté seulement les 4, 5 et 6 novembre suivants au cinéma *Vox* de Montignac. Léon Laval joue son propre rôle, mais sa voix est doublée par Claude Dauphin (en roulant les r, pour faire plus périgordin que L. Laval qui n'a pas d'accent). Les quatre « enfants » de 10-12 ans seulement sont cinq ici, dont un louveteau <sup>116</sup>. Le Ravidat du film est André Nouaille, un grand blondinet aux yeux bleus... Le scénario est aussi fantaisiste que lyrique, avec tous ces poncifs qui auront tant de succès : la magie d'envoûtement, les pièges, les chevaux tombant de la falaise, la peinture soufflée à l'aide d'un tube... Les plans sont tournés dans la grotte sous un fort éclairage électrique fourni par des accumulateurs <sup>117</sup>.

## IX. Un visiteur imaginaire : André Malraux

L'auteur des *Antimémoires*, livre édité en septembre 1967, décrit, de façon héroïque, un dépôt secret de la Résistance à Lascaux en 1944 : André Malraux (1901-1976) serait venu cacher des armes, sous l'escalier d'accès, au printemps de 1944. Entré en Résistance en Dordogne après l'arrestation de son demi-frère, à la fin mars 1944 seulement, il revêt le bel uniforme du *colonel Berger*. Il est capturé par les Allemands à Gramat (Lot) en juillet 1944 et emprisonné à la prison Saint-Michel de Toulouse. Libéré, il anima la Brigade Alsace-Lorraine.

115. Ces journaux sont édités en zone sud, non occupée, sauf *Le Petit Parisien* et *L'Illustration*. *Le Journal* et *Paris-Soir* sont édités dans les deux zones.

116. Ils seront cinq aussi dans la première édition de *la Merveilleuse histoire de la découverte de Lascaux*, de P. Fanlac, éditions P. Fanlac (1968). Le cinquième est le narrateur... Pierre Fanlac. Sur les dessins de Pierre Vidal et Michel Négrier, les inventeurs sont, ici encore, des enfants assez poupins d'une douzaine d'années. Dans les éditions suivantes, les inventeurs ne sont plus que quatre et l'auteur fait parler Jacques Marsal. Les « enfants » sont enfin devenus des adolescents.

117. Ce film a été ré-édité en DVD par Palettes avec *Lascaux, préhistoire de l'art*. R. Verdier (né en 1903) tournera en 1948 une anthologie *Parade du rire*, avec Claude Dauphin, un festival de tartes à la crème fort bien mené...

Ces belles pages sont sublimes mais imaginées. En effet, la grotte était alors connue de tous et le préhistorien allemand M. Richter y avait même été un temps affecté. Son unique clef n'a jamais quitté le conservateur Léon Laval <sup>118</sup>. Pour André Leroi-Gourhan, qui avait le sens indulgent de la litote, c'est « un aimable canular ». Pour d'autres, c'est une page héroïque s'ajoutant à tant d'autres aventures en tout ou partie imaginées ou peintes aux éclatantes couleurs de la légende épique : la voie royale, la quête du palais de la reine de Saba, les moments forts de *La Condition humaine* ou de *L'Espoir*, les veuves noires de Corrèze...

On doit à l'autorité d'André Malraux la fermeture définitive de la caverne en avril 1963. Peu auparavant, en janvier et février, le ministre avait accompagné la *Joconde* aux USA (sur le paquebot *France*), prononcé un discours et avait été conquis par John F. Kennedy.

On lui doit aussi la mise en œuvre des travaux de conservation qui sauvèrent la grotte jusqu'à la malencontreuse ré-installation en 2000 d'une inutile et désastreuse machinerie. À leur décours, il annonça (*Le Monde*, 13 septembre 1966) que la grotte est sauvée, mais « elle reste vivante et mortelle » : ce qui a été malheureusement confirmé par la présente catastrophe.

C'est seulement le 12 mars 1967, quelque six mois avant la sortie des *Antimémoires*, que l'auteur du *Musée imaginaire* (fig. 9), venu en hélicoptère, visita pour la première fois Lascaux, avec le conservateur Max Sarradet, le technicien et co-inventeur Jacques Marsal, le journaliste-photographe Jacques Lagrange (*Sud Ouest*) et le préfet de la Dordogne Jean Taulelle <sup>119</sup>.



Fig. 9. André Malraux. Il visite pour la première fois Lascaux en 1967 (photo Lagrange). Malgré les belles pages des *Antimémoires*, il n'y est pas venu en 1944.

## X. Ceux d'après guerre

### 1. Henry de Ségogne, commissaire au Tourisme

Cet homme jeune (1901-1979) était un alpiniste. Il a été le chef de la première expédition française à l'Himalaya en 1936. Haut fonctionnaire (conseiller d'État, commissaire général au Tourisme), il est le pionnier de la protection du paysage et du patrimoine culturel en France. Dans les années 1940, il est commissaire général

118. Cette unique clef était dans sa poche ou accrochée à un clou de sa demeure du collège (F. Laval, *in verbis*).

119. Celui-ci sera ensuite le dernier préfet de Paris.

au Tourisme. Il visite la grotte le 23 septembre 1945 avec Alexandre Parodi, ministre du Travail. Il fait réaliser en 1945-1947 une étude sur les « villes d'art et ensembles architecturaux à sauvegarder », premier pas vers les futurs secteurs sauvegardés (loi Malraux). Sarlat en sera la ville-pilote des années 1960.

En octobre 1945, il a reçu un plan de la grotte *via* Léon Laval et le comte Henry de Chalup-Cosnac, délégué au Tourisme pour la région de Limoges à laquelle est encore rattachée la Dordogne. La même année, H. de Ségogne et son épouse, qui résident au Pech de Saint-André à Sarlat, vinrent visiter la grotte le 30 décembre avec le président des Amis du Louvre, guidés par Léon Laval. Bien entendu tout ce beau monde déjeune au *Soleil d'Or* de Montignac. Il a favorisé l'ouverture au public de Lascaux et beaucoup œuvré pour la restauration de Sarlat. C'est H. de Ségogne qui proposa en août 1949 à *Paris-Match* les clichés pris lors de l'ascension de l'Annapurna, premier 8 000 m, par le *Foca* du reporter Marcel Ichac, frère de Pierre. Le numéro 74 sortit le 19 août sa première couverture « historique » et un reportage en 16 pages noir et couleurs. L'ancien hebdomadaire sportif arrêta dès lors de péricliter. Le poids des mots, le choc des photos...

## 2. Alexandre Parodi, ministre et ami du précédent

Ministre du Travail, il visite la grotte le 23 septembre 1945 avec Henry de Ségogne, commissaire général au Tourisme. Durant la seconde guerre mondiale, il est devenu le délégué général du Comité de libération nationale en France occupée, après l'arrestation et la mort de Jean Moulin. Il est le ministre du Gouvernement provisoire de la République lors de la libération de Paris et, le 25 août 1944, accueille de Gaulle dans la capitale. Ministre du Travail et de la Sécurité sociale (1944-1945), il imprime sa marque aux textes fondamentaux relatifs à la Sécurité sociale, aux comités d'entreprise et au statut de l'immigration. Alexandre Parodi mena ensuite, de 1945 à 1960, une brillante carrière de diplomate.

## 3. Trois ministres périgordins inaugurent la grotte

En 1948, le cône d'éboulis de la grotte, tampon thermique et hydrique indispensable à sa conservation, est éventré et évacué pour placer l'escalier de descente. Le sol de l'Abside et celui du Passage sont abaissés de plus d'un mètre, des pistes tracées, deux murs avec porte métallique construits par les entreprises E. Blancassagne et J. Dagand (maçonnerie) et Pinaut (serrurerie avec Norbert Dauvergne). Tout cela sous la direction de Yves-Marie Froidevaux, architecte des Monuments historiques, et la surveillance de Michel Legendre, architecte départemental, mais sans aucun contrôle archéologique <sup>120</sup>.

120. Les marches d'accès et la passerelle du modeste « Gouffre » de la Galerie des Félines ont été installées à cette époque. Les ouvriers avaient été rassurés : cette étroite galerie ne recelait nuls vestiges pariétaux... Heureusement ils ne s'en tinrent pas à cette péremptoire affirmation (N. Dauvergne, *in verbis*, février 2009).

L'inauguration a lieu le 26 septembre 1948. Elle réunit trois ministres ayant joué un rôle durant la guerre (fig. 10) : le Montignacois **Yvon Delbos** (1895-1956) a été ministre radical-socialiste du Front populaire (il était alors partisan de la non-intervention en Espagne) et du dernier gouvernement de la III<sup>e</sup> République avec Charles de Gaulle. Passager du *Massilia*, il a ensuite été déporté près de Buchenwald<sup>121</sup>. La paix revenue, il fut ministre de l'Éducation nationale et des Beaux-Arts du gouvernement de H. Queuille. Son compatriote périgordin, le socialiste **Robert Lacoste**



Fig. 10. L'inauguration de la grotte en 1948. Les ministres ont répondu présents : de gauche à droite, Yvon Delbos, Robert Lacoste, le préfet Serge Barret et Maurice Bourgès-Maunoury.

(1898-1989), d'Azerat, est, lui, issu de la Résistance : il a été le co-fondateur du mouvement *Libération-Nord* puis *Sud* et, enfin, membre du Comité français de la Libération nationale<sup>122</sup>. Il est ministre du Commerce et de l'Industrie. Le radical-socialiste **Maurice Bourgès-Maunoury** (1914-1993), du Moustier, passé en Espagne, interné à Miranda, a été le chef des délégués militaires régionaux (DMR) de la région Sud. Ancien secrétaire d'État au Budget, il va être nommé secrétaire d'État à l'Air et à la Guerre. Il fut souvent ministre et même président du Conseil en 1957 (aujourd'hui nous dirions « Premier ministre »).

Ces deux derniers ministres ne savent pas qu'ils vont jouer un rôle, aujourd'hui bien discuté, dans la guerre d'Algérie. Dans le cortège officiel, on note la présence du préfet **Serge Baret** (1910-1973) en grand uniforme. Il a pris une part active au réseau de résistance N.A.P. (Noyautage des Administrations Publiques). De 1956 à 1958, sous Robert Lacoste, ministre résident, et Maurice Bourgès-Maunoury, alors ministre de la Défense, il fut préfet d'Alger, IGAME et secrétaire général de l'Administration centrale de l'Algérie. C'est lui qui signa en janvier 1957 la délégation de pouvoir transférant à l'autorité militaire les pouvoirs de police normalement impartis à l'autorité civile : c'est le prélude de la « bataille d'Alger ».

Le jour de l'inauguration de Lascaux, comme de juste, tout ce beau monde banquette longuement au *Soleil d'Or*. Les discours succèdent aux discours : on remet des décorations (mais pas aux inventeurs) et on se laisse bercer par les flots d'harmonie de la fanfare *L'Espérance* de Rouffignac (la bien nommée).

121. LACHAISE, 1993.

122. LAGRANGE, 1998.

La caverne a été ouverte au public dès le 14 juillet 1948. À proximité, un bar, *L'Abri*, a été créé le 1<sup>er</sup> juin, mais on a attendu le trio ministériel pour inaugurer la grotte le 26 septembre. Quel bonheur ! L'architecte des Monuments historiques Yves-Marie Froidevaux est tout confiant : « S'il y a détérioration des peintures, elle ne peut se mesurer qu'à l'échelle géologique et elle ne peut être décelée à l'aide de nos appareils actuels <sup>123</sup> ». L'avenir le contredira...

#### 4. Joséphine Baker. Du music-hall à l'abbé Glory...

Cette artiste de music-hall (1906-1975) s'intéressera aux fouilles d'André Glory. Son action pendant la guerre est connue. Pendant la « drôle de guerre », elle joue pour les soldats de la ligne Maginot avec Maurice Chevalier, un peu jaloux de son succès. Après la défaite, sa popularité demeure telle que Goering, dit-on, n'osant l'arrêter, la fait inviter à un dîner-spectacle où l'on tente de l'empoisonner. Très vite, Joséphine agit pour la Résistance, comme agent de renseignement, traitée par Jacques Atbey (adjoint du chef du contre-espionnage militaire à Paris). À cet effet, elle fréquente la haute société parisienne, puis se mobilise pour la Croix-Rouge. Elle se réfugie au château des Milandes, puis s'enfuit et gagne le Maroc où elle se met à la disposition du Service de renseignements de l'armée de l'Air. Elle s'acquitte durant la guerre de missions importantes au Caire et à Jérusalem, et utilise ses partitions musicales et aussi son soutien-gorge pour dissimuler des messages. À la Libération, elle est sous-lieutenant, chargée de la propagande à la 1<sup>re</sup> Armée. Elle chante pour les soldats près du front. Ses activités durant la guerre lui vaudront, en 1961, la Croix de guerre et la Légion d'honneur.



Fig. 11. Les admirateurs de l'abbé André Glory. À gauche ; il présente ses calques des gravures à Joséphine Baker et, à la gauche de celle-ci, à Marcel Ravidat, Jo Bouillon et Jacques Marsal. À droite : A. Glory est entouré par Pierre Mendès France et par Séverin Blanc (clichés Lagrange).

123. FROIDEVAUX, 1955. Cet architecte assurera la remarquable restauration du secteur sauvegardé du vieux Périgueux dans le cadre de la loi Malraux (4 août 1962), dont est chargé J. Lagrange, alors maire-adjoint.

Devenue Périgordine par son acquisition des Milandes<sup>124</sup> à la fin de la guerre, mère adoptive d'une famille « arc en ciel », elle est amie avec Jacques Marsal et un peu aussi avec son épouse Lucienne ; son époux, le musicien Jo Bouillon, est plein d'admiration et d'affection pour Jacques, souvent reçu aux Milandes, se souvient François Laval. Elle se passionne pour les travaux d'André Glory, notamment pour les relevés des gravures, calques qu'elle admire au sortir de la grotte, devant l'hôtel Bellevue, avec Jo Bouillon, sous l'objectif du *Rolleiflex* de Jacques Lagrange<sup>125</sup> (fig. 11).

### 5. Pierre Mendès France de passage

Député à la déclaration de la guerre, PMF (1907-1982) est mobilisé puis embarque à bord du *Massilia*, avec, notamment, le Montignacois Yvon Delbos. Accusé de désertion, condamné à la prison, il s'échappe en juin 1941 et rejoint les Forces aériennes françaises libres. Commissaire aux Finances, dans le Comité français de la Libération nationale d'Alger, il représente la France à la conférence de Bretton Woods avant de devenir ministre de l'Économie nationale du Gouvernement provisoire de la République française, à partir du 4 septembre 1944. Il démissionne, faute de pouvoir prendre les mesures de rigueur monétaire nécessaires. Après son mémorable et court passage au gouvernement comme président du Conseil en 1954<sup>126</sup>, il s'intéressa à la fouille du Puits par André Glory et, invité chez le conseiller général Séverin Blanc, il admire la célèbre lampe en grès rose que l'abbé vient de découvrir. Il en demeure un cliché de Jacques Lagrange qui réunit au grand homme les deux préhistoriens, qui n'ont guère de sympathie l'un pour l'autre (fig. 11).

### 6. André Leroi-Gourhan et François Bordes, maquisards et préhistoriens

Le grand préhistorien André Leroi-Gourhan (1911-1986) visite la grotte pour la première fois le 3 septembre 1947. Il préface (avec H. Breuil, un peu vexé de ce voisinage), le livre de F. Windels et A. Laming, en rendant justice à cette dernière qui est pour beaucoup dans le texte accompagnant les belles photographies. Il publie ses premiers articles sur l'art paléolithique en 1958.

Mobilisé dans le service du Chiffre de la Marine pendant la « drôle de guerre », puis conservateur par intérim du musée Guimet, il avait été ensuite

124. Elle en avait été locataire dès mai 1940.

125. Sous l'Occupation, l'orchestre de jazz de Jo Bouillon joue surtout pour la *Radio nationale* qui émet du Grand Casino de Vichy. Il se produisait aussi à *Radio-Paris*. La *Propaganda Abteilung* et Philippe Henriot l'avaient décidé, pour éviter chômage et surtout STO à ses musiciens, d'accepter pendant cinq semaines les propositions de cette station au service des Allemands.

126. C'est le temps de la fin de la guerre d'Indochine, de l'indépendance de la Tunisie et le début de celle d'Algérie.

chargé de garder les objets du Louvre mis à l'abri à Valençay (Indre), dont la *Vénus de Milo*. Il s'engage dans le maquis local, baptisé « maquis de la Vénus », et est honoré d'une citation. Le château faillit être détruit en août 1944 par la division *Das Reich*, lors de représailles. Il va bientôt révolutionner les recherches préhistoriques par la fouille par décapage et par l'étude des grottes ornées à l'aide de fiches mécanographiques. Le collègue du Bugue porte le nom de ce savant.

Autre grand nom de la Préhistoire : le futur Pr François Bordes (1919-1981). Mobilisé dans l'artillerie lourde sur voie ferrée en 1940, il rejoint, peu après l'armistice, les Chantiers de Jeunesse à Gap *via* Toulouse. Il est ensuite, pour échapper au STO, mineur à la mine de lignite de la Malvie (à Cladech, Dordogne)<sup>127</sup>. Puis, maquisard à Belvès<sup>128</sup>, il participe à la libération de Périgueux, Bergerac et Bordeaux, et est blessé sur le front de la « poche » du Médoc. Il avait très tôt visité Lascaux ; venu à Montignac à bicyclette avec Denise de Sonnevile, il était descendu dans le Puits à l'aide de l'échelle de corde<sup>129</sup>.

### 7. Le prince Mario Ruspoli, le Lascaunaute

Ce prince romain, Ruspoli et Talleyrand-Périgord (par son père), était aussi Chambrun-La Fayette (par sa mère). Son grand-père, le marquis Pierre Pineton de Chambrun, sénateur de la Lozère, a été un des 80 parlementaires à refuser de saborder la République en juillet 1940 au Grand Casino de Vichy. Pendant la guerre, sa mère, la princesse Marthe Ruspoli, a été arrêtée pour fait de résistance. Son oncle, le comte Gilbert de Chambrun (*alias* colonel Carel) était chef régional des FFI de la région 3 (Montpellier)<sup>130</sup>. Mario Ruspoli était aussi apparenté au comte René de Chambrun (René Aldebert Pineton de Chambrun)<sup>131</sup>. Cet avocat international est l'époux de Josée Laval, fille unique du président Pierre Laval. Il tenta de défendre la mémoire de ce dernier...<sup>132</sup>

Mario Ruspoli (1925-1986), grand nom du « cinéma vérité », a réalisé le *Corpus Lascaux* (1982-1983), assisté notamment de Maurice Bunio, futur réalisateur des *Enfants de Lascaux* (1990), et de Noël Véry, fils du romancier Pierre Véry. C'est le premier et seul long métrage tourné dans Lascaux, réalisé non sans entraves administratives régionales (fig. 12). À Paris, en visionnant les *rushes*, projetés dans sa maison-atelier du 53 de la rue de la Tombe-Issoire,

127. Il était pourtant claustrophobe. Du moins on l'a dit...

128. Groupe Marsouin, Armée secrète de Belvès (D. de Sonnevile-Bordes, *in litt.*, 2002 ; M. Carcenac, *in verbis* le 7 avril 2009).

129. J. Roussot-Larroque, *in litt.*, mai 2009.

130. Auteur du *Journal d'un militaire d'occasion*, Presses du Languedoc (réédité en 2000).

131. Le comte René de Chambrun était le cousin germain de la mère de Mario Ruspoli. Nous devons ces précisions généalogiques à M<sup>me</sup> Vanessa de Chambrun que nous remercions. Elle a créé le site famille.dechambrun.free.fr. Ajoutons qu'une grande tante de Don Mario Ruspoli avait épousé Savorgnan de Brazza, comme nous l'a rappelé J.-P. Duhard.

132. Le Montignacois Léon Laval n'a aucune parenté avec Pierre Laval.

le cinéaste bénéficia des conseils de B. et G. Delluc, A. et Arl. Leroi-Gourhan et D. Vialou<sup>133</sup>. Ces bandes ont été utilisées pour le DVD *Lascaux. Préhistoire de l'art* d'Alain Jaubert (2001) et, plus récemment, après la VHS *Lascaux revisité* (1989), le DVD *Lascaux un nouveau regard* (2008) de Jacques Willemont.

En 1986, peu après sa mort prématurée, son beau livre *Lascaux, un nouveau regard*, sorti aux éditions Bordas, complété par des textes de B. et G. Delluc et de M. Patou-Mathis et par une préface d'Yves Coppens<sup>134</sup>. À l'occasion de la sortie de ce livre en novembre 1986, les quatre inventeurs ont été réunis pour la première fois depuis septembre 1940, par Marie-Cécile Ribault, active attachée de presse des éditions Bordas, assistée par Gilles Delluc co-auteur de l'ouvrage.



Fig. 12. Le prince Mario Ruspoli. On lui doit le corpus cinématographique de Lascaux.

Ainsi se trouvait reconstituée, autour de Marcel Ravidat, l'équipe qui fit, un certain 12 septembre 1940, cette superbe découverte. Nous avons essayé ici de reconstituer les circonstances exactes de cette trouvaille, souvent déformées, et de rapporter ses prolongements, peu ou pas connus. Nous avons tenté aussi de faire revivre un peu les personnages qui, durant les terribles années de la guerre et l'immédiat après-guerre, vécurent ici, avec d'inévitables heurs et malheurs, un des plus grands moments de leur vie. C'est là tout l'élément humain qu'on ne peut oublier dans l'histoire de Lascaux...

Ce récit prend fin en 1945 ou peu après. Les armes se sont tuées. Les Français pansent leurs plaies et pleurent leurs morts. Il faut bâtir et replanter. La France renaît peu à peu.

Pour Lascaux, les ennuis ne font que commencer et vont s'aggraver d'année en année. Après une guérison complète maintenue de 1966 à 1999, ce sera une nouvelle et grave maladie...

Ainsi, pour la malheureuse grotte, se réalisera la prophétie du 18 juin d'un grand poète : « Rien de ce que l'on peut craindre n'est chimérique et on peut absolument tout craindre et tout imaginer » (Paul Valéry, 18 juin 1940).

B. et G. D.<sup>135</sup>

133. M. Ruspoli était aussi écrivain, compositeur de jazz, entomologiste et régent du collège de Pataphysique.

134. Ruspoli (avec B. et G. Delluc et M. Patou), 1986.

135. Département de Préhistoire du Muséum national d'Histoire naturelle, Paris (UMR 7194 du CNRS). Notre enquête a commencé en 1974, lors de la préparation de *Lascaux inconnu*. Notre

**Bibliographie et sources**<sup>136</sup>

- ARCHIVES H. Breuil, B. et G. Delluc, A. Glory, J. Lagrange, L. Laval, E. Leymarie, J. Marsal, M. Ravidat, A. et Arl. Leroi-Gourhan, Société historique et archéologique du Périgord. La correspondance de H. Breuil avec H. Bégouën, E. de La Rochefoucauld, M. Thaon, F. Windels reste à explorer dans le fonds Breuil-Boyle (B4 et Br 45) du MNHN.
- AUBLANT (C.), « Rapport de sa visite de Lascaux le 22 octobre 1940 », *BSHAP*, t. LXVII, 1940, p. 476-484.
- BÉGOUËN (H.), *Leçon d'ouverture du cours d'archéologie préhistorique à la Faculté des Lettres de Toulouse, le 13 novembre 1940*, éd. Stendhal, 1940, 16 p.
- BERGOUNIOUX (F.-M.) et GLORY (A.), *Les Premiers hommes*, Toulouse, éd. Didier, 1944 (2<sup>e</sup> édit.), signalé par D. Sacchi, *in litt.*, 6 avril 2004. Le texte sur l'industrie et l'art sera refondu et réécrit par F.-M. Bergounioux pour la version de 1952.
- BLANC (S.), « Lascaux. Quelques vues personnelles », *Bulletin de la Société d'études et de recherches préhistoriques des Eyzies*, n° 3, 1953, paru en 1954, p. 20-22.
- BOUYSSONIE (A. et J.), « La grotte à peintures de Lascaux, près Montignac (Dordogne) », *Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze*, t. LXII, 1940, p. 53-66, avec photos de G. Larivière et 3 relevés de M. Thaon.
- BREUIL (H.), Rapport à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, lu le 11 octobre 1940, 1940. Il est publié, à la fin de 1940, dans le *BSHAP*, t. LXVII, p. 485-490 (avec 3 relevés de M. Thaon), repris dans LAVAL (L.), *La caverne peinte de Lascaux*, Montignac, éd. du Périgord Noir, 1948, p. 31-41 et, en espagnol (« Una Altamira francesa : La cueva de Lascaux, Montignac, Dordogne »), dans *Actas y Memorias de la Soc. Esp. de Antropologia, Etnografia y Prehistoria*, 1941, 6 et aussi en 1941 dans *Archivo español de Arqueologia*, 14, p. 361-386. Ce rapport est publié en 1941 dans *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, p. 347-376.
- BREUIL (H.), *Quatre cents siècles d'art pariétal*, Montignac, éd. Centre d'études et de documentation préhistoriques, 1952.
- BRODRICK (A. H.), *Lascaux. A commentary. Photographs by Maurice Thaon*, London / Paris, Lindsay Drummond, 1949.
- BURRIN (P.), *La France à l'heure allemande, 1940-1944*, Paris, éd. Seuil, 1955.
- CASTERET (N.), « The Cradle of the world », *The National Geographic Magazine*, 94, n° 6, 1948, p. 771-794.

---

profonde gratitude va à nos amis Marcel Ravidat et François Laval pour les inestimables informations qu'ils ont bien voulu nous apporter. Nos remerciements très reconnaissants vont aussi à Jacques Marsal, Georges Agniel et Simon Coencas, à Marinette Ravidat, à Thierry Félix et à Jacques Lagrange, et aussi à Jean Batailler, Robert Bégouën, Claude Blanc, le Pr Gerhard Bosinski, le Dr Michel Carcenac, le comte de Chalup-Cosnac, Vanessa Pineton de Chambrun, Norbert Dauvergne, le Dr Jean-Pierre Duhard, les éditions Sud Ouest, Gérard Fayolle, Paul Fitte, Jacky Gipoulou, l'abbé André Glory, Paule-Marie Grand-Chastel, Philippe Hameau, Arnaud Hurel, le chanoine Edmond Jardel, Pierre Kitiaschvili, Annette Laming-Emperaire, Emmanuel Leymarie, le Pr André et M<sup>me</sup> Arlette Leroi-Gourhan, Bernard Mury, Baptiste Parvau, Alain Roussot, Julia Roussot-Larroque, Mario et Dominique Ruspoli, Marcel Secondat, le Spéléo-Club de Périgueux et le Pr Denis Vialou. Alain Roussot nous a fait l'amitié de relire ces pages avec son implacable minutie coutumière et nous lui en savons gré. Ce texte a aussi été soumis à nos amis Thierry Félix, François Laval et Arnaud Hurel, historien à l'IPH, que nous remercions des corrections et précisions qu'ils ont bien voulu y apporter. Les présentes pages sont donc dédiées à l'amitié et au souvenir.

136. N'ont été listées que les publications appelées dans le texte. Pour une bibliographie plus complète, voir DELLUC, 2008 (plus de 400 références).

- DELLA SANTA (E.), « L'Âge des peintures de la grotte de Lascaux », *Revue de l'Université de Bruxelles*, 7<sup>e</sup> année, 1955, p. 309-337 (suite notamment à une visite de l'été 1941).
- DELLUC (B. et G.), « Les dix premières années sous la plume des témoins », in : *Lascaux inconnu*, sous la direction de Arlette Leroi-Gourhan et J. Allain, XII<sup>e</sup> suppl. à *Gallia Préhistoire*, 1979, p. 20-33.
- DELLUC (B. et G.), « Fernand Windels, le photographe de Lascaux », in : *Le Livre du Jubilé de Lascaux*, Périgueux, éd. SHAP, suppl. au t. CXVII du *BSHAP*, 1990, p. 75-80.
- DELLUC (B. et G.), « Marcel Ravidat, inventeur de Lascaux », *BSHAP*, t. CXXX, 2003a, p. 491-510.
- DELLUC (B. et G.), *Lascaux retrouvé. Les recherches de l'abbé André Glory*, Périgueux, éd. Pilote 24 édition, 2003b.
- DELLUC (B. et G.), *Le dictionnaire de Lascaux*, Bordeaux, éd. Sud Ouest, 2008.
- DELLUC (B. et G.), « L'abbé Jean Estay, curé des Eyzies et inventeur impénitent », *BSHAP*, t. CXXXVI, 2009, p. 253-270.
- FAUCON (M.), *Francs-Tireurs et Partisans français en Dordogne*, Tulle, éd. Maugein, 1990.
- FÉLIX (T.), « Historique de la découverte et des relevés de la grotte de Lascaux », in : *Le Livre du Jubilé de Lascaux*, Périgueux, éd. SHAP, suppl. au t. CXVII du *BSHAP*, 1990, p. 13-67.
- FÉLIX (T.) et BIGOTTO (P.), *Le Secret des bois de Lascaux*, éd. Dolmen, 1990.
- FITTE (P.), « Souvenir d'une première visite à Lascaux les 29 et 30 octobre 1940 », in : *Le Livre du Jubilé de Lascaux*, Périgueux, éd. SHAP, suppl. au t. CXVII du *BSHAP*, 1990, p. 71-73.
- FROIDEVAUX (Y.-M.), « Aménagement des grottes de Lascaux », *Les Monuments historiques de la France*, n° 3, 1955, p. 97-105.
- GILLOT (J.-J.), *Les Communistes en Périgord 1917-1958*, Périgueux, éd. Pilote 24 édition, 2007.
- GIOLITTO (P.), *Histoire de la Milice*, Paris, éd. Perrin, 2002.
- GLORY (A.), *À la découverte des hommes préhistoriques, explorations souterraines*, Paris, éd. Alsatia, 1944, préface d'Albert Grenier, spécialiste de la Gaule celtique, fondateur de la prestigieuse revue *Gallia* en 1943.
- GLORY (A.) et DELLUC (B. et G.), *Les recherches à Lascaux (1952-1963), documents recueillis et présentés par B. et G. Delluc*, Paris, éd. CNRS, 39<sup>e</sup> suppl. à *Gallia Préhistoire*, 2008.
- GOULDEN (B.), *Jean Goulden*, Paris, éd. du Regard, 1989 (à propos de F. Windels).
- HUREL (A.), « Hugo Obermaier et Henri Breuil. Destins divergents », *Les Nouvelles de l'archéologie*, n° 106, 2006, p. 12-16.
- JOLY (L.), *Vichy dans la « Solution finale ». Histoire du CGQJ*, Paris, éd. Grasset, 2006.
- KITIASCHVILI (P.), *Du Caucase à l'Atlantique. De l'Armée rouge aux maquis de France*, Bordeaux, Biscaye impr., 1985.
- LACHAISE (B.), *Yvon Delbos*, Périgueux, éd. Fanlac, 1993.
- LAGRANGE (J.), *Robert Lacoste, du Périgord et de l'Algérie*, Périgueux, éd. Pilote 24 édition, 1998.
- LAGRANGE (J.), *Dictionnaire de la Résistance. Dordogne*, Périgueux, éd. Pilote 24 édition, 2007.

- LAMING (A.), *Lascaux. Paintings and engravings*, Harmondsworth, Penguin Book Ltd, 1959 ; *Lascaux. Peintures et gravures*, Paris, Union générale d'édition, 1964. Voir aussi à WINDELS.
- LAVAL (L.), *La caverne peinte de Lascaux*, Montignac-sur-Vézère, éd. du Périgord Noir-Emmanuel Leymarie, 1948 (1<sup>re</sup> édition), avec le rapport de M. Ravidat (corrigé), le rapport de l'abbé H. Breuil à l'Académie des inscriptions et belles-lettres (11 octobre 1940), un texte de D. Peyrony sur la Vézère et un plan schématique de F. Delage de septembre 1940. Photos F. Windels.
- LAVAL (F.), *Mon père, l'homme de Lascaux*, Périgueux, éd. Pilote 24 édition, 2007.
- LEGENDRE (J.-P.), OLIVIER (L.) et SCHNITZLER (B.) (dir.), *L'Archéologie nazie en Europe de l'Ouest*, éd. Infolio, 2007.
- MARSAL (J.), *Rapport sur la découverte*, manuscrit daté du 24 juin 1965, 4 p. et 1 croquis. *Plan de la grotte de Lascaux lors de sa découverte*, plan et coupes (26 juin 1965). Photocopies (archives Delluc).
- MARSAL (J.), *Conférence au musée de l'Homme*, archives sonores Delluc, 1986.
- MALRAUX (A.), *Antimémoires*, Paris, éd. Gallimard, 1972.
- PENAUD (G.), *Dictionnaire biographique du Périgord*, Périgueux, éd. Fanlac, 1999.
- PEYRONY (D.), « L'art pictural de la grotte de Lascaux et celui dit "levantin espagnol" », *Bulletin de la Société préhistorique française*, 46, 1949, p. 117.
- PEYRONY (D.), « L'industrie de la grotte de Lascaux », *Bulletin de la Société préhistorique française*, 47, 1950, p. 135-137.
- RAVIDAT (M.), *Découverte de Lascaux* (rapport sur la découverte), manuscrit, 1940, in : FÉLIX, 1990. Texte corrigé in : LAVAL L., p. 12-16.
- RAVIDAT (M.), 1981, témoignage recueilli par GIBERTIE (P.) et RAYET (P.), « Marcel Ravidat, le découvreur de Lascaux », *Périgord Magazine*, n° 181, p. 19-21.
- RAVIDAT (M.), Récit de la découverte de Lascaux, interview radiodiffusée à Radio-France Périgord, août 1983 (archives sonores Delluc), repris en 1990 dans *Le Livre du Jubilé de Lascaux*, Périgueux, éd. SHAP, suppl. au t. CXVII du BSHAP, 1990, p. 63-67.
- ROUSSOT (A.), « Le film de la découverte de la grotte peinte de Lascaux près de Montignac (Dordogne). Notes inédites du chanoine J. Bouyssonie », *BSHAP*, t. XCIII, 1966, p. 203-205.
- ROUSSOT (A.), « Breuil et Lascaux », in : *Lascaux. Le premier chef-d'œuvre de l'humanité, Les Dossiers de l'Archéologie*, 1990.
- RUSPOLI (M.), *Lascaux, un nouveau regard*, Paris, éd. Bordas, 1986 (avec la coll. de B. et G. Delluc et M. Patou).
- PRESSE régionale et nationale.
- SONNEVILLE-BORDES (D. de), *Le Paléolithique supérieur en Périgord*, Bordeaux, éd. Delmas, 1952.
- VERGEZ-CHAIGNON (B.), *Les Vichysto-résistants. De 1940 à nos jours*, Paris, éd. Perrin, 2008.
- WHITE (R.) et ROUSSOT (A.), « Résumé de ma vie : une note autobiographique de Denis Peyrony », *BSHAP*, t. CXXX, 2003, p. 34-49.
- WINDELS (F.) (texte de A. LAMING), *Lascaux, chapelle Sixtine de la Préhistoire*, préface de H. Breuil et A. Leroi-Gourhan, Montignac-sur-Vézère, éd. Centre d'études et de documentation préhistoriques, 1948.
- YAGIL (L.), *Chrétiens et juifs sous Vichy (1940-1944). Sauvetage et désobéissance civile*, Paris, éd. Le Cerf, 2005.

# Le château de l'Herm à Rouffignac : approche historique et archéologique

par Marie PALUÉ\*

*J'ai été intriguée dès mon arrivée sur le lieu de l'Herm par sa singularité qui dévoilait un château de style Renaissance au cœur d'un site d'apparence médiévale. La documentation rassemblée ne livrait guère d'informations sur le Moyen Âge<sup>1</sup> et pourtant le site « parlait » : les fossés, les bourrelets de terre, les hauts talus côté nord, le « châtelet » à l'entrée, le pont. La désertion du site et son abandon vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle suggéraient une sédimentation importante, une stratigraphie en place et un potentiel archéologique intéressant. J'ai donc entrepris une opération archéologique étalée sur plusieurs années, parallèlement à une reprise des sources archivistiques afin de cerner l'histoire et l'occupation de ce site dans sa globalité grâce à une équipe de travail<sup>2</sup> qui s'est formée peu à peu.*

\* m.palue@laposte.net

1. CALVIMONT, 1838 ; VERNEILH, 1884 ; LAVERGNE, 1935 ; MAUBOURGUET, 1937 et 1940 ; SECRET, 1982.

2. Direction, Rédaction, Infographie : M. Palué. Histoire : G. Foglia, M. Palué, P. Rougier. Histoire de l'art : H. Mousset. Géologie : G. Delorme. Topographie : W. O'yl. Verre : C. Hébrard-Salivas. Faune : D. Loirat. Céramique : C. Lacombe, M. Palué. Monnaies : G. Foglia. Mobilier métallique : L. Leymerégie. Relevés de terrain : M. Berthelot, G. Boudriot.

Les investigations sur le site du château de l'Herm poursuivent un double objectif. L'étude de la mise en place d'une fortification et de son évolution au cours du Moyen Âge en forme le premier volet. Cette démarche s'inscrit dans la problématique nationale sur les châteaux médiévaux<sup>3</sup> (Programme 24 : « naissance, évolution, fonction du château médiéval ») dont le colloque de Pau en 2004 illustre la situation en Aquitaine<sup>4</sup>. Nous avons cherché à comprendre qui a érigé ce lieu défensif, à quel moment et comment il évolue au cours du Moyen Âge.

Le deuxième volet concerne la période moderne, bien que cette phase ne fasse l'objet d'aucune programmation nationale à ce jour. Au fil des travaux nous avons décidé de concentrer nos efforts tant sur le plan historique qu'archéologique sur cette période et de laisser en attente la recherche concernant le Moyen Âge pour y revenir par la suite. Nous voulions comprendre l'évolution de la seigneurie de l'Herm du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle, affiner les connaissances sur la date de construction et les périodes d'occupations du château Renaissance, symbole de la réussite du lignage édificateur et appréhender les liens que le château entretenait avec les bâtiments dans la cour, la métairie principale (La Borie) et le village blotti à ses pieds.

Nous présenterons d'abord les principaux résultats de cette première campagne, puis, nous verrons comment nous envisageons l'étude de la période du Moyen Âge.

## I. Première campagne (2000-2008)

La programmation archéologique a débuté en 2000 par un relevé topographique suivi en 2001 par une série de sondages préalables à l'opération de fouilles (fig. 1). Elle s'est achevée en 2008 après quatre années de fouilles et de recherches en archives (2003-2006) et deux années de réflexion consacrées à la rédaction du Document final de synthèse (DFS)<sup>5</sup>. Les résultats des différentes campagnes ont été publiés régulièrement dans les *Documents d'Archéologie Périgourdine* (DAP).

Le lieu de l'Herm a été mis en défense par le creusement d'un fossé au début du XIII<sup>e</sup> siècle. Il se situe à la limite de deux importants fiefs en rivalité jusqu'au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle. Le vicomte de Limoges, vassal du roi de France, tenait la châtelainie d'Auberoche en fief de l'évêque de Périgueux ; le comte de Périgord était suzerain de la châtelainie de Reilhac, de la seigneurie

3. COLLECTIF, 1997.

4. COLLECTIF, 2006.

5. PALUÉ, 2008. Déposé au Service régional de l'Archéologie et à la mairie de Rouffignac.

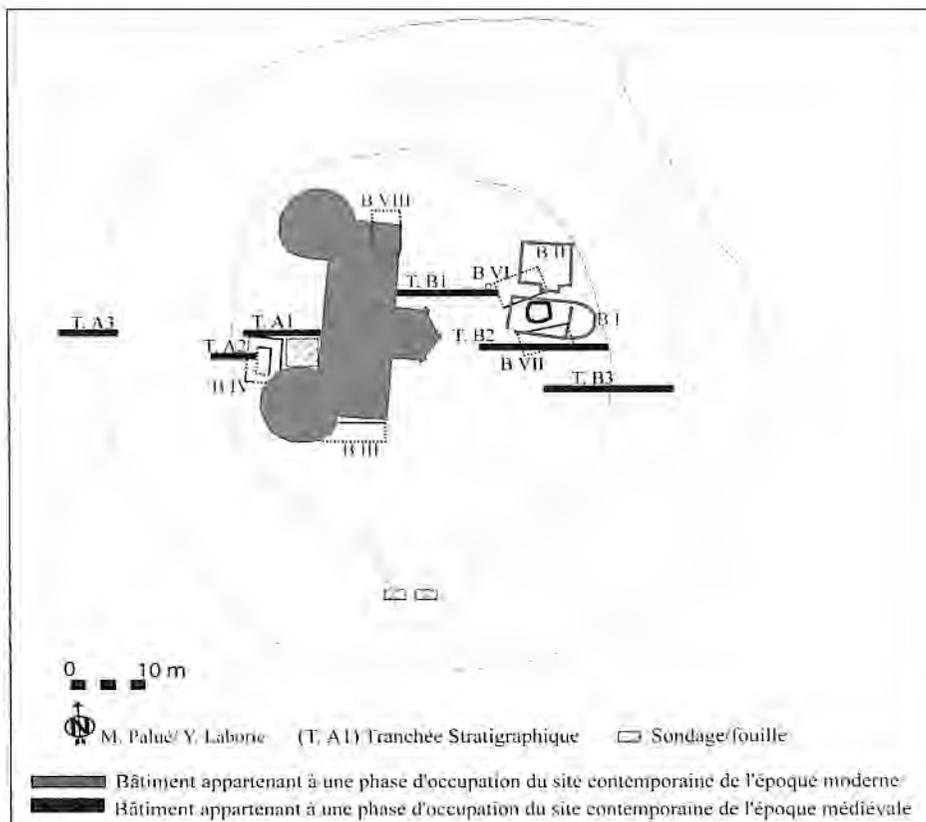


Fig. 1. Campagne 2010-2011, M. Palué, Y. Laborie.

de Rouffignac et de la châtelainie de Montignac ; l'évêque de Périgueux était seigneur de Plazac<sup>6</sup> (fig. 2).

La zone de contact entre ces entités correspond à un massif forestier de grande étendue partagé entre plusieurs seigneurs. Installé au cœur de ce massif dans la paroisse de Rouffignac, au point de jonction entre les châtelainies d'Auberoche et Reilhac, le lieu de l'Herm relevait du comte de Périgord. C'est probablement pour contrôler ce secteur proche de celui de son ennemi, le vicomte, qu'il a créé une fortification sur ce lieu. Pour ce faire il a dû soustraire des territoires à la châtelainie de Reilhac - hypothèse émise par Jean-Paul Laurent<sup>7</sup> - mais également à la seigneurie de Rouffignac afin d'en doter ce lieu qui sera dénommé « seigneurie de l'Herm » dans les sources écrites du milieu du XIV<sup>e</sup> siècle. C'est sur cette hypothèse que nous travaillons.

6. FOURNIOUX, 1994, 1997, p. 205, 2000, p. 287 ; HIGOUNET-NADAL, 1962 ; LABORIE, 2006a ; LAHARIE, 1975 et 1982.

7. LAURENT, 1948.

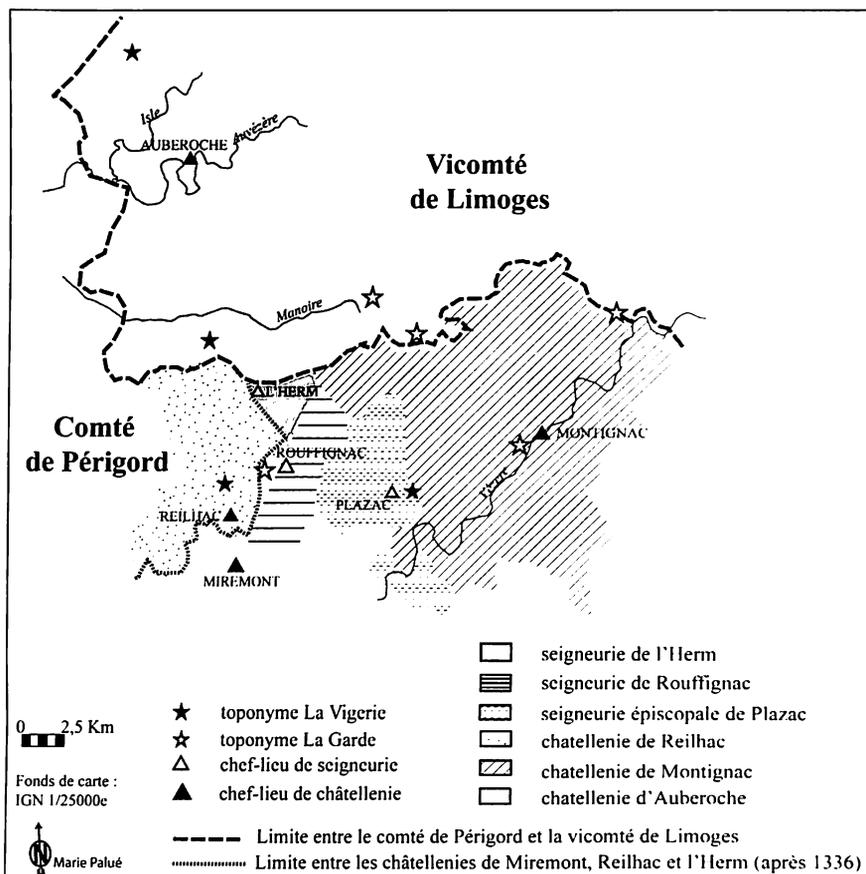


Fig. 2. Situation des possessions vers le milieu du XIV<sup>e</sup> siècle.

Afin de rencontrer des témoins archéologiques de la fortification, nous avons ouvert une tranchée dans la partie ouest du site qui devait permettre de faire le lien stratigraphique entre le mur ouest du château et les bourrelets de terre entourant le site.

Nous avons atteint notre objectif en partie dans la mesure où nous avons pu proposer un jalon chronologique du creusement du fossé (1150-1250, dates obtenues grâce à la fouille d'un foyer pris en sandwich entre deux strates d'argile<sup>8</sup>). Nous avons pu également étudier la morphologie des argiles formant le bourrelet de terre et rencontrer le paléosol reconnu à moins 3 mètres en dessous du niveau de sol actuel, au pied de la porte de la cuisine<sup>9</sup>.

8. PALUÉ, 2008, vol. 1, p. 27-29.

9. PALUÉ, 2008, vol. 3, p. 4-10.

Au cours de cette opération, nous avons mis au jour les fondations d'une tour quadrangulaire<sup>10</sup>. Cette tour est fondée et chemisée avec le rempart de terre sur trois de ses côtés. Elle est donc contemporaine des travaux de terrassement. Ses bases fondées et l'épaisseur des murs (1,30 m) autorisent l'hypothèse d'une élévation à un ou deux étages et une fonction de guet. On entrainait obligatoirement par le côté ouest, où la fouille a mis au jour une cour dallée de gros blocs posés à plat devant ce mur. Le mode de construction de cette tour, appareillage et taille, s'apparente à celui d'autres tours connues dans la région, La Faye à Auriac par exemple.

L'occupation de la tour est bien attestée durant tout le XIV<sup>e</sup> siècle par les datations croisées des laboratoires, l'étude du matériel, la stratigraphie et l'analyse de la documentation. À cette date, plusieurs bâtiments prenaient place au sein de la plate-forme. L'appareil en gros blocs de *bournei*<sup>11</sup> dans les angles et silex en blocage, caractéristique des modes de mise en œuvre de cette période, nous a guidé tout au long de la fouille. Ainsi d'un fournil dont il reste les bases d'un four à pain (four 1), et d'un autre bâtiment servant peut-être de lieu de stockage (le bâtiment VI), dont le sol en terre battue a subi un incendie entre 1350 et 1380 (fig. 3).

À ce stade de nos investigations nous pouvons dire que le site de l'Herm mis en place au début du XIII<sup>e</sup> siècle se caractérisait par un enclos entouré de fossés profonds, à l'intérieur duquel s'élevaient plusieurs bâtiments. L'occupation d'une tour quadrangulaire emblématique du lignage édificateur est bien attestée au siècle suivant. Il est possible que le site fossoyé encadrant plusieurs tours ait succédé à une motte artificielle, cependant nous n'avons à ce jour aucun témoin ni historique ni archéologique. C'est un point sur lequel nous reviendrons lors de la prochaine campagne.

Concernant la période moderne sur laquelle nos efforts ont porté en priorité, la recherche en archives a produit une moisson de données importantes en quantité et en qualité qui forment le volume 2 du DFS.

Les informations sont variées<sup>12</sup>. Elles concernent l'histoire de la famille de Calvimont (édificatrice du château Renaissance), la seigneurie (gestion financière et territoriale, mise en place progressive par l'achat de terres, droits seigneuriaux divers), la vie dans le château, la hiérarchie et la fonction des pièces, les problèmes de successions, les liens de dépendances entre le château et les métairies, entre le château et le village.

10. Bâtiment IV : dim. ext. : 7,00 x 4,50 m. PALUÉ, 2008, vol. 1, p. 46-50.

11. Nom local donné à une roche sidérolithique, connue sous l'appellation géologique « cuirasse de Rouffignac » (PLATEL, 1999).

12. Outre les études de mobilier publiées dans les DAP, voir la synthèse des résultats « Autour du château de l'Herm » dans COLLECTIF, 2009.

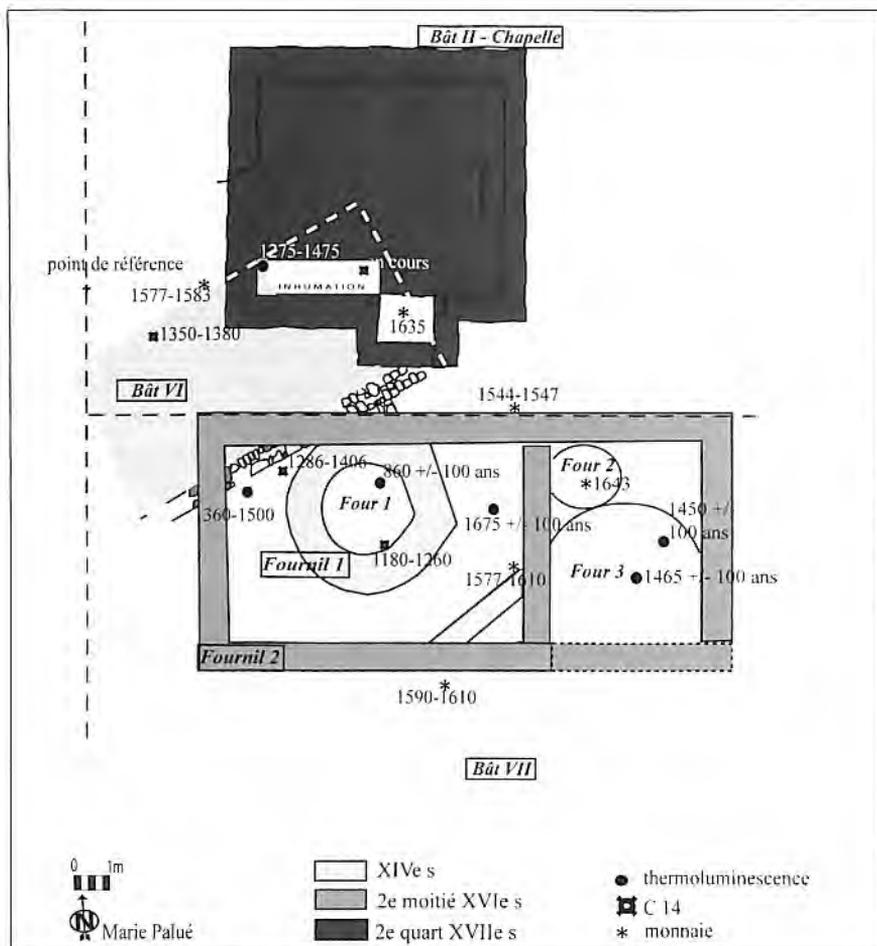


Fig. 3. Château de l'Herm : détail de la fouille dans les zones de la chapelle et des fours à pain.

La mise en parallèle des données historiques et archéologiques a été particulièrement fructueuse. Les études ont livré des informations sur les pratiques culinaires<sup>13</sup>, les objets usuels (céramiques<sup>14</sup>, verres à pied<sup>15</sup>), le décor (verre à vitre, décoration et aménagement des pièces) et sur les vêtements ou la parure des habitants du château.

L'analyse rigoureuse et systématique des documents a permis de dater définitivement la construction du château entre 1500 et 1520. Elle a été

13. PALUÉ, 2008, vol. 3, p. 83-110.

14. PALUÉ, 2008, vol. 3, p. 33-55.

15. PALUÉ, 2008, vol. 3, p. 56-70.

réalisée dans le style gothique flamboyant par Jean de Calvimont, conseiller au parlement de Bordeaux. Son fils, second président au même parlement, fera les aménagements intérieurs (huisseries, carrelages). Les soixante monnaies trouvées lors des fouilles des latrines sud établissent la séquence chronologique de l'occupation du château entre 1574 et 1642<sup>16</sup>. L'étude du matériel issu des conduits des latrines, en particulier la céramique et le verre, corrobore cette fourchette chronologique. Le croisement de ces diverses données permet d'affirmer que le château était réellement habité après 1574. L'étude complète des sources disponibles a permis de réviser la compréhension des meurtres perpétrés au XVII<sup>e</sup> siècle, dont les auteurs précédents avaient imposé une histoire romanesque dans les années 1930.

Les opérations archéologiques aux abords du château Renaissance ont montré que les niveaux géologiques ont été entaillés verticalement pour recevoir les caves. Ce mode de mise en œuvre a été reconnu dans plusieurs endroits du site. Les soubassements du château ont été montés avec les *bourneix* récupérés des structures antérieures ruinées.

Dans la cour, certains bâtiments domestiques subordonnés au château décrits par les inventaires ont été retrouvés (fig. 3). Le fournil II a été réaménagé vers le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle. Les travaux de réfection ont consisté à araser les constructions du premier four à pain (four 1) et à étaler les terres provenant de ces démolitions de façon à créer un niveau horizontal sur lequel on a aménagé un mur soutenant deux autres nouveaux fours (les fours 2 et 3). La chapelle seigneuriale est mentionnée dans les inventaires du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les fouilles ont mis au jour son sol en « pisé » ou calade, restauré entre 1635 et 1640, probablement à l'occasion du remariage de Marie d'Hautefort, dame de l'Herm, avec Raphaël de Baudet. Un pressoir et une écurie à droite en entrant dans la cour, connus pour l'instant seulement par les textes, complétaient les installations.

Hors de l'enceinte, la réserve domaniale comprenait une métairie principale, La Borie, qui renfermait le cheptel. Elle se situait au bout d'une allée, vers le couchant. Au XVII<sup>e</sup> siècle, cette « halée » longeait un verger, un jardin arrosé par des jets d'eau, et passait devant un pigeonnier sur piliers. La métairie de La Coste était consacrée au vignoble et entretenait la « garenne » du château. Les deux métairies sont toujours là de nos jours, tenues par deux familles d'agriculteurs, et couvrent la même superficie qu'au début du XVII<sup>e</sup> siècle, cinq cent hectares environ.

Le village de l'Herm (autrefois « des Sautiers ») s'est constitué autour du château. Il est composé de sept maisons d'habitation, dont au moins une

---

16. PALUÉ, 2008, vol. 3, p. 12-31.

possède des éléments architectoniques du XVI<sup>e</sup> siècle. Il est possible que ce soit l'auberge mentionnée en 1605 dans les dépositions des témoins qui ont suivi le meurtre de Marguerite de Calvimont. La construction de l'église du village dédiée à saint Jean, annexe de celle de Rouffignac, est due au second président, Jean de Calvimont. Il y a été inhumé ainsi que plusieurs membres de sa famille : on le sait de façon sûre pour sa veuve, son fils et sa belle-fille et également pour Marie d'Hautefort qui précise dans son testament qu'elle entend la faire « réparer ».

Les résultats de cette première campagne sont novateurs pour la période moderne, et encourageants pour les travaux à venir quant à la période médiévale. Ils ont considérablement amélioré nos connaissances sur la construction du château à la Renaissance, sur la vie quotidienne en ses murs et la gestion de la seigneurie foncière et juridique. La somme des informations recueillies pourrait d'ores et déjà alimenter une éventuelle publication. Cependant il nous a semblé plus pertinent de ne pas nous couper du terrain et de continuer le travail commencé en finissant l'étude de la période médiévale avant de proposer une publication complète du site.

## **II. Deuxième campagne (2010-2011)**

La nouvelle campagne devrait s'étaler sur les années 2010 et 2011. La problématique qui sous-tend cette poursuite d'opération s'inscrit dans la continuité des travaux engagés et se préoccupera de dater la mise en défense du lieu et d'étudier son évolution jusqu'à la fin du XV<sup>e</sup> siècle. Nous voulons étudier la genèse d'un petit site et de son terroir, pas chef-lieu de châellenie, pas château majeur, mais petit habitat emblématique d'un lignage et que le cas de l'Herm nous semble illustrer parfaitement.

L'histoire de l'Herm au XIII<sup>e</sup> siècle (et avant ?) est difficile à appréhender en l'absence de textes originaux. Nous devons donc poser des hypothèses fondées sur l'analyse des documents postérieurs. Qui dit fortification, dit pouvoir politique et autorisation de fortifier. En l'occurrence, le pouvoir est très certainement celui du comte du Périgord, qui, tout en surveillant sa frontière septentrionale avec le vicomte de Limoges, permet le défrichement du secteur. De ce fait, il peut coordonner l'encadrement de la population et engranger des revenus liés à l'exploitation de la forêt.

D'après les éléments en notre possession, la mise en défense du lieu de l'Herm se place au début du XIII<sup>e</sup> siècle. Notre hypothèse est que la fortification, le défrichement et la mainmise sur la population et les terroirs alentour sont l'œuvre d'une famille de défricheurs, la famille de l'Herm (peut-être avec une

autre famille, celle des Forastier) qui tiennent ce territoire en alleu. Il faudra approfondir les travaux de nos prédécesseurs J.-P. Laurent et B. Fournioux<sup>17</sup> quant au démembrement de la châtellenie de Reilhac au profit de l'Herm.

À partir du milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, les données historiques et archéologiques sont plus importantes. Le site est alors inféodé par le comte de Périgord à la famille La Roche (famille de chevaliers) qui succède à la famille de l'Herm. Les événements qui se sont déroulés pendant la décennie 1335-1345 seront particulièrement intéressants à approfondir. En 1336 a lieu la séparation des justices de Miremont et de Reilhac<sup>18</sup>. Vers la même période apparaît la première mention actuellement connue de « la juridiction du lieu et des terres de l'Herm » dans un document original dont la date est effacée malheureusement mais que nous avons pu situer entre 1336 et 1342. Dans cet acte, Hélié La Roche récupère la seigneurie de l'Herm par la donation que lui fait Bertrand La Roche, déjà coseigneur par ailleurs de Reilhac<sup>19</sup>. Durant le même laps de temps, il faut rapprocher l'inféodation du lieu de l'Herm à la famille La Roche de la fonction de surveillance des frontières du royaume que le roi de France octroie au comte de Périgord Roger-Bernard, en 1345<sup>20</sup>.

Les témoins d'incendie rencontrés lors de la fouille dans les bâtiments IV et VI sont peut-être à mettre en relation avec les représailles que subirent « les ennemis » d'Archambaud VI, dernier comte de Périgord dans les années qui précèdent la saisie du comté par le roi de France en 1399. L'analyse de la documentation<sup>21</sup> montre qu'Hélié La Roche alias Rulhos, alors seigneur de l'Herm, était impliqué, dans cette affaire, aux côtés du maire et des consuls de Périgueux contre le comte de Périgord.

---

17. FOURNIOUX, 1988.

18. 10 avril 1336 n.s : Division des justices de Miremont et Reilhac devant Hélié de Buxo chevalier et Augier de Campagne, damoiseaux choisis par Pierre de Galard chevalier seigneur de Limeuil d'une part, et Raymond de Saint-Félix et Raymond Bertrand choisis par Hélié Vigier et dame Philippe de Bouville sa mère d'autre part. BNF, Fonds Périgord, t. 33, f° 293.

19. s.d. [entre 1336 et 1342] Bergerac. Accord entre nobles et puissants Bertrand La Roche chevalier et Hélié La Roche chevalier suite à un conflit entre les seigneurs de Reilhac et ceux de l'Herm au sujet de la juridiction du lieu et des terres de l'Herm, chaque partie disant que ladite juridiction lui appartenait. Le comte de Périgord d'alors avait saisi cette juridiction haute et basse et le comte de maintenant [Roger-Bernard] la tient. Bertrand La Roche reconnaît avoir eu d'Hélié tous droits, propriétés et devoirs. Bertrand La Roche remet à perpétuité ce qu'il avait dans ladite juridiction à Hélié La Roche. Témoins Hébrard La Roche chevalier et Gérard de Corn, de Montignac ; signé Hélié Fabri. Archives départementales de la Dordogne, 12 J 248, pièce 14, fonds d'Abzac de La Douze : famille de La Roche.

20. Novembre 1345, Castillon. Lettres de Jean duc de Normandie et d'Aquitaine, fils aîné du roi de France. Le comte de Périgord doit garder ses châteaux situés sur la frontière des ennemis avec 200 hommes d'armes et 400 sergents moyennant 12 000 l. qui lui seraient payées par son père. En déduction, il lui est assigné 10 000 l. dues dans la châtellenie de Bourdeilles sur 7 lieux et paroisses qui sont dans le paréage avec le chapitre de Saint-Front, et dans les bourgs et paroisses de Marsaneix, Breuilh, Église-Neuve, Sanilhac, Saint-Pierre-ès-Liens, Coursac, Coulouneix, Marsac, Rouffignac. Archives nationales, JJ 68 f° 78, n° 135, registre du trésor des chartes (source : confirmation par Philippe VI en novembre 1346).

21. PALUÉ, 2008, vol. 1, p. 37-38.



Fig. 4. Le château de l'Herm (cliché Astre, première moitié du XX<sup>e</sup> siècle).

Le phénomène de la gestion d'un site divisé entre plusieurs familles, la coseigneurie, est bien connu en France méridionale au Moyen Âge en raison de l'indivision à chaque génération. Sur les lieux qui ont fait l'objet d'investigations plus poussées<sup>22</sup>, on a pu mettre en évidence l'émergence d'un lignage dominant qui peu à peu récupère les droits des autres. C'est le cas à Reilhac où les Barrière deviendront seuls seigneurs de la châtelainie au tout début du XV<sup>e</sup> siècle alors qu'il y en avait six au XIII<sup>e</sup> et au XIV<sup>e</sup> siècle. Il semble que ce soit aussi le cas à l'Herm en faveur du lignage d'Hélie La Roche. Il conviendra d'élucider les liens familiaux entre les différents La Roche présents à l'Herm. En démêlant leurs alliances avec les autres coseigneurs de Reilhac et d'Auberoche et avec les seigneurs de Miremont (les Bouville puis les Galard), on cherchera à préciser comment et pourquoi ils ont obtenu cette seigneurie. Nous reprendrons aussi l'étude de la famille de Castelnaud. Celle-ci tenait déjà des terroirs sur les paroisses de Rouffignac et Saint-Geyrac. Elle reconnaît tenir la seigneurie de Rouffignac du comte de Périgord en 1273. La tenait-elle déjà ? Enfin, nous chercherons à comprendre l'enchaînement des faits qui permirent, à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, la transmission de la seigneurie de l'Herm de la famille Montlouis à celle de Calvimont, en précisant l'origine de la fortune du notaire Calvimont, père du constructeur du château.

Le site fossoyé de l'Herm est-il une création *ex nihilo* du début du XIII<sup>e</sup> siècle par la famille éponyme ? A-t-il succédé à une motte artificielle ? Nous tenterons de répondre à ces questions par l'archéologie grâce à l'ouverture d'une tranchée coupant le site d'est en ouest en travers de la plate-forme (fig. 1).

Cette coupe sera réalisée en trois portions. La première portion (T. A1-A2-A3) reprendra celle restée ouverte dans la partie ouest de la cour. La seconde (T. B1-B2-B3) fera la jonction entre le mur gouttereau est du château et le sol du bâtiment VI au pied du puits et se prolongera jusqu'au bourrelet est.

Cette coupe amènera une lisibilité stratigraphique et chronologique complète du site. Elle permettra le positionnement des données archéologiques.

22. POUSTHOMIS-DALLE, PRADALIE, FERRAND, 2006.

des altimétries et des datations obtenues par les laboratoires et éclaircira la genèse de la fortification. Cette opération se fera en collaboration avec Yan Laborie qui connaît particulièrement bien les sols argileux<sup>23</sup>.

Toujours dans un souci de compréhension globale de la mise en place du site fossoyé, nous ferons un sondage au pied des parements du dispositif d'entrée dans la cour. Les données obtenues viendront compléter nos connaissances et positionner cette structure sur le plan général et dans la chronologie du site. En replaçant le système défensif de l'entrée dans le schéma général, on aura une vision claire et cohérente des relations entre les différentes structures médiévales au sein de la plate-forme fossoyée.

Les témoins de la gestion du site en coseigneurie au XIV<sup>e</sup> seront recherchés en dressant le plan des vestiges en place des différentes structures médiévales. La fonction de la tour quadrangulaire sera précisée par la fouille de la cour dallée sur son côté est et celle du bâtiment VI (stockage ?) par la fouille du sol laissé en attente.

En focalisant nos efforts sur la genèse d'un petit site rural et aristocratique dont l'Herm représente l'archétype, nous apporterons notre contribution à la recherche nationale en cours et aux « mottes féodales » ou autres « repaires » dont le Périgord fourmille. Il convient à présent de replacer l'histoire de l'Herm du XI<sup>e</sup> (?) au XV<sup>e</sup> siècle dans un cadre historique plus large englobant les châtelainies de Montignac, Auberoche et Reilhac ainsi que les seigneuries de Rouffignac et Plazac.

Une campagne courte, sur deux années seulement (2010-2011), avec des objectifs clairement assignés nous semble suffisante, réalisable et prometteuse de résultats.

Cette campagne clôturera le cycle de recherches sur le site de l'Herm et ouvrira la voie à une publication globale des résultats.

M. P.

## Bibliographie

- CALVIMONT (Albert de), « La main de cire du château de l'Herm, légende périgourdine », *Le Montaigne*, 1838, p. 178-184.
- COLLECTIF, *La recherche archéologique en France*, Paris, éd. Ministère de la Culture, Direction du Patrimoine, Sous-direction de l'Archéologie, 1997.
- COLLECTIF, *Résidences aristocratiques, résidences du pouvoir entre Loire et Pyrénées*, Actes du colloque de Pau (3-5 octobre 2004), Carcassonne, 2006.

---

23. LABORIE, 2006b.

- COLLECTIF, « Autour du château de l'Herm », *Rencontres d'archéologie et d'histoire en Périgord 2008*, Bordeaux, 2009 (Palu  (Marie), « Le château de l'Herm   Rouffignac : synthèse de la première campagne de fouilles (2003-2006) », p. 301-306 ; Mousset (Hélène), « Le château de l'Herm », p. 307-323 ; Rougier (Philippe), « Séquestration et meurtre au château de l'Herm : témoins historiques et archéologiques », p. 325-336).
- FOURNIOUX (Bernard), « Les chevaliers p rigourains et leur assise territoriale aux XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles », *Archéologie médiévale*, t. 18, 1988, p. 255-272.
- FOURNIOUX (Bernard), «   propos d'une matrice de sceau découverte sur la motte castrale de Reilhac (Saint-Cermin-de-Reilhac, Dordogne) », *DAP*, t. 9, 1994, p. 149-154.
- FOURNIOUX (Bernard), « Autour de la forêt Barade », *BSHAP*, t. CXXIV, 1997.
- FOURNIOUX (Bernard), « L'habitat et l'espace cultivé au cœur de la forêt Barade », *BSHAP*, t. CXXVII, 2000.
- HIGOUNET-NADAL (Arlette), « Un dénombrement des paroisses et des feux de la sénéchaussée de Périgueux en 1365 », *Bulletin du Comité des travaux historiques et scientifiques*, né 65, 1962, p. 307-345.
- LABORIE (Yan), « Auberoche : un castrum p rigourain contemporain de l'an mil », in COLLECTIF, *Résidences aristocratiques, résidences du pouvoir entre Loire et Pyrénées*, Carcassonne, 2006a, p. 167-193.
- LABORIE (Yan), « Le château des Albret   Labrit (Landes) », in COLLECTIF, *Résidences aristocratiques, résidences du pouvoir entre Loire et Pyrénées*, Carcassonne, 2006b, p. 337-363.
- LAHARIE (Muriel), *Le pouvoir comtal en Périgord des origines à 1311*, Bordeaux III, 1975.
- LAHARIE (Muriel), «  v ques et sociétés en Périgord du X<sup>e</sup> au milieu du XII<sup>e</sup> siècle », *Annales du Midi*, 1982, p. 343-368.
- LAURENT (Jean-Paul), *Géographie historique du Périgord du milieu du XIII<sup>e</sup>   la fin du XV<sup>e</sup> ; 2<sup>e</sup> partie les châtellenies p rigouraines*, Paris, 1948.
- LAVERGNE (Géraud), « Note sur les seigneurs de Lerm : de Calvimont, d'Aubusson et d'Hautefort », *BSHAP*, t. LXII, 1935, p. 55-71.
- MAUBOURGUET (Jean), *La tragique histoire du château de l'Herm*, Paris,  d. Librairie Floury, 1937.
- MAUBOURGUET (Jean), « L'assassinat de Marguerite de Calvimont, dame de Lerm », *BSHAP*, t. LXVII, 1940, p. 339-346.
- PALU  (Marie) (sous la dir. de), *Château de l'Herm*, Document final de synthèse, Service régional d'Aquitaine, décembre 2008, 3 vol. : vol. 1. Texte ; vol. 2. Répertoire des sources ; vol. 3.  tude du mobilier.
- PLATEL (Jean-Luc), *Carte géologique de la France au 1/50 000<sup>e</sup>*, notice explicative article C 5-6, Paris, 1999.
- POUSTHOMIS-DALLE (Nelly), PRADALI  (Gérard), FERRAND (Guilhem), « Mouret en Rouergue : un castrum, des châteaux », in COLLECTIF, *Résidences aristocratiques, résidences du pouvoir entre Loire et Pyrénées*, Carcassonne, 2006, p. 307-324.
- SECRET (Jean), « Le château de l'Herm », *Congrès archéologique de France*, 1982, p. 90-96.
- VERNEILH (baron de), « Le château de l'Herm et l' glise de Rouffignac », *BSHAP*, t. XI, 1884, p. 311-332.

# Églises et chapelles en val de Dronne

*1<sup>re</sup> partie*

par Line BECKER\*

*Reconnues comme haut lieu patrimonial, les églises ont été depuis plus de cent ans l'objet d'une ample démarche de protection au titre des Monuments historiques. Telles qu'on peut les voir, elles résultent de transformations diverses. Façonnés par le temps, ces édifices ne nous ont évidemment pas été restitués dans leur originalité. Chaque siècle a apporté son lot de constructions, d'agrandissements, de destructions, de blanchiments et de restaurations abusives.*

*Il s'agit, à travers nos propos, d'envisager le Périgord comme un carrefour d'influences, carrefour qui aurait accueilli des partis architecturaux qui font aujourd'hui l'originalité, la richesse de ce territoire, rencontrés à travers les édifices de culte.*

## **Le recensement<sup>1</sup>**

Sur l'ensemble des soixante-quatre communes comprises dans la zone étudiée, ont été dénombrées quatre-vingt-dix églises paroissiales, dont une douzaine ruinées ou totalement disparues. Cette discordance entre le

---

\* Chercheur, chargée de l'inventaire au service de la Conservation du patrimoine, conseil général de la Dordogne.

1. Sur l'ensemble des dossiers d'inventaire du val de Dronne, les églises et chapelles représentent 16 % des édifices étudiés.

nombre d'églises recensées et le nombre actuel de communes peut trouver une explication dans les suppressions de paroisses qui eurent lieu à l'époque de la Révolution et sous le Concordat.

On peut citer à titre d'exemple La Roche-Chalais, qui réunit quatre anciennes paroisses, Ribérac avec Faye et Saint-Martial-de-Ribérac, ou encore Brantôme composé, sous l'Ancien Régime, de trois paroisses, à savoir celle du bourg, Saint-Pardoux-de-Feix et Saint-Laurent-de-Gogabaud.

La fusion des paroisses a parfois entraîné la disparition des églises, comme par exemple à Tocane-Saint-Apre, où les deux anciennes paroissiales ont été détruites au profit d'une église néo-romane dans les années 1850<sup>2</sup>.

L'annexion d'anciennes paroisses à des communes n'a pas toujours été la cause directe de la destruction des églises. Certains de ces édifices étaient somme toute voués à une destruction certaine, si l'on en croit le compte-rendu de l'état sanitaire de ces établissements daté de 1688. La lecture de ce document est éloquente puisqu'on y apprend que des églises paroissiales n'étaient alors vraisemblablement plus en mesure d'accueillir les fidèles, résolument contraints à se rendre dans les paroisses environnantes ou dans les chapelles annexes. Un siècle plus tard, les événements révolutionnaires ont mis un terme à une situation sanitaire déplorable que le clergé ne parvenait plus à juguler.

À l'exception de l'abbaye bénédictine de Brantôme, les cinq cantons étudiés du val de Dronne ne comportent pas d'établissements conventuels importants. En revanche, on dénombre une petite trentaine d'établissements prieuraux ou de dépendances relevant d'abbayes, avec une forte concentration dans le secteur boisé de la Double. Nous aurons l'occasion d'y revenir au cours de cette étude.

Si les églises relevant de prieurés nous sont restituées, on ignore presque tout de l'architecture des bâtiments conventuels<sup>3</sup>.

Seule la lecture du cadastre napoléonien nous a parfois éclairés quant à la présence de dépendances monastiques. Ainsi à Cercles, le plan cadastral de 1825 révèle la présence d'un bâtiment conventuel qui prolongeait le croisillon sud, complété par les vestiges d'un cloître (fig. 1). L'ensemble de ces éléments dépendants de l'église a été détruit au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle.

Un doute subsiste sur d'éventuels vestiges préservés autour de l'église de Parcou. Enfin, l'ordre de Malte posséda un seul établissement en val de Dronne. La commanderie de Comberanche a ainsi donné lieu à la construction

---

2. En réalité, ce sont deux bourgs qui fusionnèrent en 1852 lors de la réunification de deux communes, Sainte-Marie de Perdus à l'ouest et Saint-Apre à l'est. Voir GAILLARD, 1997 et HIGOUNET-NADAL, 1975.

3. Un prieuré consiste en quelques lopins de terre, une église et de modestes bâtiments liés à l'exploitation agricole.

d'un corps de logis situé à proximité de l'église, ainsi qu'à des dépendances agricoles, vraisemblablement datées du XVII<sup>e</sup> siècle.

À ces églises s'ajoutent une quinzaine de chapelles, réparties dans les bourgs ou complètement isolées, présentant pour la plupart peu d'intérêt architectural. Selon le *Thésaurus de l'architecture*<sup>4</sup>, la chapelle est une petite église isolée sans fonction paroissiale. En d'autres termes, la chapelle est un lieu de culte ponctuel affecté dans des paroisses de superficie relativement importante, assurant une fonction de relais.

### Problématique

On se contentera, dans le cadre de la présente étude, de dresser un panorama chronologique des édifices religieux étudiés et de mettre en lumière leurs principales caractéristiques morphologiques. Il convient également de revenir sur l'histoire de l'implantation des églises dans le maillage paroissial, avec pour toile de fond la participation des prieurés dans la structuration des campagnes. La présente étude nécessite également, pour offrir une synthèse féconde, d'être enrichie de comparaisons, les régions voisines n'ayant pas manqué d'influencer les constructions locales.

## I. La christianisation des campagnes et la paroisse comme catalyseur de la population

L'analyse de l'implantation des premières paroisses dans le territoire étudié est effectuée en associant les informations archéologiques délivrées notamment par la *Carte archéologique de la Gaule*<sup>5</sup>, avec l'étude des vocables et celle des cartes anciennes, telles que les cartes de Belleyme et Cassini, qui mettent en exergue l'ancien découpage des paroisses périgordines au XVIII<sup>e</sup> siècle.

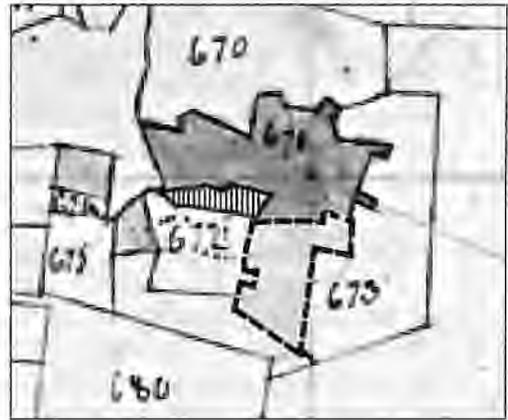


Fig. 1. Plan cadastral de l'église de Cercles. L'église de Cercles (en grisé) était encore, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, environnée de dépendances ecclésiastiques. On peut supposer une galerie de cloître (en hachuré) et un bâtiment monastique (en pointillé) (cadastre napoléonien de 1825, section A2).

4. *Thésaurus de l'architecture*, p. 7.  
5. GAILLARD, 1997.

Dans certains cas, où la commune actuelle englobe plusieurs édifices religieux, il est possible de reconstituer la chronologie d'une paroisse au cours de l'histoire. L'église est alors envisagée, pour l'historien du patrimoine, comme un outil permettant de comprendre le déplacement des populations au sein d'un même territoire. Une église matrice a ainsi pu être abandonnée pour la présence castrale, ou d'anciens chefs-lieux de paroisse délaissés au profit d'autres...

### 1. Les origines de la paroisse

Héritées de l'occupation antique du sol, les premières paroisses se mettent en place entre le V<sup>e</sup> et le VIII<sup>e</sup> siècle, entraînées par l'essor démographique. Ces paroisses matrices sont constituées, à peu de chose près, à partir d'anciennes *villae*, domaines agricoles antiques bien structurés.

Les connaissances propres à l'origine des églises paroissiales sont aujourd'hui renouvelées par les recherches archéologiques liées aux travaux de drainage de ces édifices. Ainsi, à l'échelon de la région Aquitaine, sur une centaine d'opérations d'archéologie préventive, « environ 57 ont permis de faire remonter à l'époque mérovingienne au moins l'origine de l'implantation du lieu de culte lui-même et/ou de son cimetière <sup>6</sup> ». Dans la vallée de la Dronne, on peut citer Paussac-et-Saint-Vivien et Petit-Bersac, où les églises romanes sont liées à une ancienne nécropole mérovingienne.

Dès le haut Moyen Âge, les fondations d'églises, impulsées par des évêques propriétaires fonciers, ont été déterminantes dans la fixation de la population. Parallèlement, le développement de réseaux d'échanges, qui n'est pas uniquement la résultante de l'encadrement ecclésiastique, a été à l'origine de l'organisation des campagnes et de l'adaptation de la population au milieu socio-culturel dans lequel elle vit.

Les églises paroissiales sont souvent à l'origine d'une concentration de l'habitat sous forme de bourg dès les X<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècles. La présence ancienne de fonts baptismaux semble être à l'origine de cette attraction. Parallèlement, il est admis qu'une simple chapelle, privée de baptistère, n'a pas eu la vocation d'ancrer l'habitat durant le haut Moyen Âge <sup>7</sup>. À partir du XI<sup>e</sup> siècle, l'encadrement des puissances laïque et ecclésiastique a contribué à consolider la communauté villageoise. D'origine paroissiale ou castrale, le bourg fonctionne comme une véritable petite unité économique et assure sa subsistance.

Si le rôle économique des abbayes, collégiales et autres prieurés semble évident, il paraît important de rappeler que l'église paroissiale pouvait également être un centre d'échanges commerciaux : la présence d'une halle,

6. FARAVEL, 2005.

7. CHAPELOT et FOSSIER, 1980, p.154.

comme par exemple à La Jemaye, ou d'un marché important à Saint-Martial-Viveyrol, peut en témoigner. Principal pôle générateur du regroupement de l'habitat, le centre paroissial et sa modeste église rurale peuvent parfois être considérés comme de véritables petites « cellules d'exploitation<sup>8</sup> » gérées par l'évêque.

## 2. Le finage paroissial

Au Moyen Âge, les limites des paroisses étaient structurées, précises et relativement stables. Le « droit d'étole » réglementait aux curés leurs droits territoriaux. Ainsi, chaque curé devait défendre les limites de sa propre paroisse. Périodiquement, les curés dont les paroisses étaient voisines se rencontraient à la limite de leur territoire, devant une ancienne borne de juridiction<sup>9</sup>.

Les territoires étaient en quelque sorte balisés, leurs limites matérialisées par des croix situées au carrefour de routes, par les ruisseaux et par les chemins. Ces délimitations étaient vitales pour la population, ainsi que pour les clercs, qui devaient savoir quelles dîmes lever<sup>10</sup>. Ainsi Ribérac était divisé en trois paroisses sous l'Ancien Régime, dont celle de Faye, qui longeait la Dronne « depuis l'îlot d'Epeluche jusqu'au Ribéragnet pour remonter ce ruisseau du Chalard au moulin du Faure. Elle gagnait ensuite la Charouffie et par un vieux chemin le moulin de Chignac sur le ruisseau du Bourboulou<sup>11</sup> » (fig. 2).



Fig. 2. Carte de Belleyme. Proche de Ribérac, la paroisse de Faye et le prieuré du Chalard sont indiqués au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle.

## 3. La place de l'église dans le territoire paroissial

Au-delà de l'aspect purement architectonique ou stylistique, il s'agit bien de considérer l'église comme un outil ou un indice dans la compréhension de la géographie humaine et de l'occupation du sol.

8. *Idem.*

9. On peut s'interroger sur un lien éventuel entre cette coutume et l'établissement de la borne frontalière dite « poteau des quatre communes », délimitant les communes de Château-l'Évêque, Biras, Bussac et La Chapelle-Gonaguet depuis 1870.

10. Cet impôt était collecté en faveur de l'Église et servait à l'entretien du clergé local.

11. DUMAS, 1953.

À ce titre, on peut citer l'exemple de La Chapelle-Grésignac. Au Moyen Âge, Grésignac était un bourg défendu par une motte féodale. Au pied de la butte, l'ancienne église paroissiale du XII<sup>e</sup> siècle était encore paroissiale au XVII<sup>e</sup> siècle avant d'être abandonnée pour la chapelle annexe, érigée durant la même période et située dans le chef-lieu de commune actuel dit « La Chapelle ». L'abandon de l'église et de sa fonction a eu pour conséquence sa ruine, rendue inévitable, et ce dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, si l'on en croit la carte de Belleyme (fig. 3 et 4).



Fig. 3. Carte de Belleyme. L'église de Grésignac est indiquée ruinée (extrait de la planche n° 9, réalisée vers 1765).

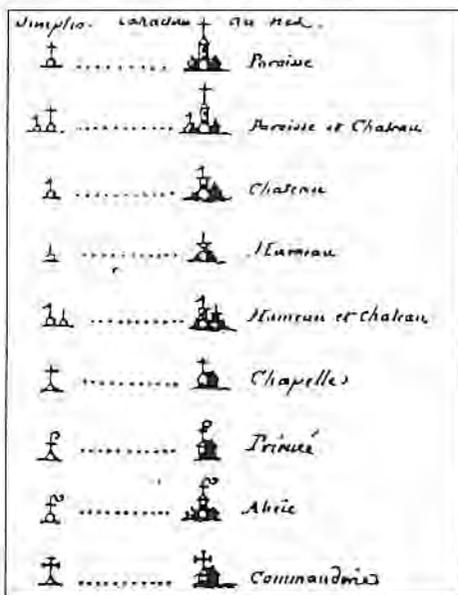


Fig. 4. Pictogrammes utilisés pour indiquer les églises paroissiales, chapelles et prieurés sur la carte de Cassini et repris par Belleyme.

On rencontre également des exemples d'anciennes chapelles castrales évoluant en églises paroissiales. Ainsi à Ribérac, l'ancienne église Notre-Dame construite au XII<sup>e</sup> siècle, était à l'origine la chapelle du château fort situé à proximité. En 1500, l'édifice devient l'église d'une collégiale, puis à la Révolution, elle obtient le statut de paroissiale jusqu'en 1935, alors remplacée par une nouvelle église.

L'isolement de certains prieurés par rapport aux bourgs castraux peut être riche d'enseignements, comme celui de Saint-Aulaye. On peut alors imaginer qu'une église matrice a échoué dans sa quête d'attirer la population autour d'elle. C'est alors que des moines s'établissent sur le site, où ils réorganisent l'ancien espace paroissial, tandis que le développement du bourg s'effectue autour du château.

La destruction ancienne d'églises a également entraîné des mouvements de population. L'histoire de l'ancienne paroisse de Saint-Sébastien<sup>12</sup> semble aller dans ce sens. Son église, qui a totalement disparu, était encore indiquée sur les cartes de Belleyme et de Cassini (fig. 5). La consultation de la pancarte du diocèse de Périgueux ferait remonter sa destruction au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle. Un siècle plus tard, le compte-rendu de la visite canonique organisée par l'évêque de Périgueux décrit l'église paroissiale de Saint-Sébastien ainsi : « N'est pavée ny vitrée, menace ruine, presque demolie ». Si l'on se fie à ces deux documents, la population de la paroisse de Saint-Sébastien, privée de tout lieu de culte, n'avait d'autre recours que de se rendre à l'église voisine de Bouteilles.



Fig. 5. Carte de Belleyme. Selon Belleyme, les deux églises de Bouteilles et de Saint-Sébastien sont en place (extrait de la planche n° 8, réalisée vers 1765).

Un dernier exemple est illustré par La Roche-Chalais. Au Moyen Âge, sa population était regroupée autour du château fort, aujourd'hui détruit. La seigneurie de la Roche comptait sept paroisses qui s'étendaient sur trois provinces, le Périgord, l'Angoumois et la Saintonge. Jusqu'à la Révolution, des divisions religieuses ont partagé le bourg en deux : les habitants de la partie septentrionale dépendaient de la paroisse de Saint-Aigulin et la population établie au sud de celle de Saint-Michel-de-Rivière. La terre de la Roche dépendait alors du seigneur de Chalais en Charente et était rattachée à la paroisse de Saint-Michel-de-Rivière. Aussi, la Roche ne possédait pas d'église, et l'office se faisait à la chapelle castrale. Les destructions révolutionnaires ont mis un terme au château, et par là même à son oratoire, contraignant la population à se rendre aux offices de Saint-Michel-de-Rivière et de Saint-Aigulin, de l'autre côté de la Dronne.

La paroisse de La Roche-Chalais est donc une création post-révolutionnaire. Sur l'emplacement de l'église actuelle, un premier édifice a été construit au début du XIX<sup>e</sup> siècle, son vocable d'origine était alors Saint-Napoléon. Une nouvelle église, construite dans le troisième quart du XIX<sup>e</sup> siècle, fut placée sous le vocable de la Vierge.

12. Commune de Bouteilles-Saint-Sébastien.

#### 4. De la paroisse à la commune

En 1790, la Révolution apporte de nombreux changements, notamment des bouleversements sensibles dans la géographie ecclésiastique française. Les décisions nationales émanant de la Constitution civile, notamment en matière de réduction du nombre de paroisses urbaines, se répercutent sur le territoire qui nous retient. La loi stipule que les villes de moins de six mille habitants ne peuvent abriter qu'une seule paroisse<sup>13</sup>. Ainsi, les anciennes paroisses qui constituaient Ribérac, ainsi que celles de Brantôme, formée alors de Saint-Laurent-de-Gogabaud, Saint-Pardoux-de-Feix et celle du bourg, ont fusionné et façonné par la même occasion les communes actuelles.

Bien que le découpage paroissial ait été la matrice des communes nouvellement créées autour de 1790-1792, on ne peut occulter les nombreuses modifications et redécoupages qui ont eu lieu depuis. L'assimilation de la paroisse - structure religieuse - avec la commune - entité administrative - relève donc de l'approximation. Ainsi, c'est généralement au début du XIX<sup>e</sup> siècle que certaines communes se voient, soit soustraites d'un morceau de leur nouveau territoire, soit privées d'une partie en échange d'une autre. C'est également durant le premier quart du XIX<sup>e</sup> siècle que de nombreuses paroisses ont été englobées dans les communes nouvellement créées. Ainsi, des paroisses entières ont été supprimées pour former des communes, tandis que d'autres ont été rayées de la carte lors de fusions de communes<sup>14</sup>. Aujourd'hui encore, la commune de La Roche-Chalais possède deux mairies annexes quasiment indépendantes qui administrent les territoires de Saint-Michel-de-Rivière et Saint-Michel-Léparon, cette dernière entité résultant d'ailleurs de la fusion, en 1825, sur ordonnance royale, des communes de Saint-Michel-l'Écluse et de Léparon. À ce propos, une modification des cartes communales n'est pas impossible dans la mesure où les deux maires délégués ont demandé, en 2005, leur séparation d'avec La Roche-Chalais<sup>15</sup>.

#### 5. Aperçu de l'espace cimétériel

À l'origine toujours bordées de leur cimetière, les églises paroissiales sont situées pour la plupart dans le maillage lâche des chefs-lieux de commune, généralement au centre du bourg<sup>16</sup>. D'anciennes paroisses, comme par exemple

---

13. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, le tissu paroissial n'est plus comparable aux anciennes délimitations, si l'on en croit les chiffres à l'échelle nationale ; en effet, on passe de 36 000 paroisses en 1789 à 29 000 en 1814.

14. À titre de comparaison, ces suppressions de paroisses ou fusion de communes sont un phénomène beaucoup moins sensible dans le diocèse de Limoges.

15. À La Roche-Chalais, Saint-Martin-du-Bost avait un statut paroissial mais n'a pas donné lieu à une commune, tandis que la paroisse de Saint-Martin de Champagne a fusionné avec celle de Fontaine, tout en maintenant son nom.

16. L'implantation des édifices religieux peut parfois être isolée des constructions villageoises, comme à Saint-Aulaye ou Agonac, bourgs de formation castrale.

le Bost à La Roche-Chalais (Saint-Michel-Léparon), n'ont pas donné lieu à la création d'un village et sont encore isolées avec leur cimetière. La lecture du cadastre napoléonien montre que l'enclos cimétériel entoure l'édifice religieux au début du XIX<sup>e</sup> siècle (fig. 6).

Le développement des cimetières doit être mis en parallèle avec celui des concessions qui donnèrent l'occasion aux fabriciens, aux syndics et aux notables de partager le privilège d'être enterrés à proximité des murs d'églises, d'où la présence ancienne d'enfeus creusés dans les murs des cimetières ou des murs gouttereaux, comme en témoignent certains vestiges situés à Agonac (fig. 7).

Le XIX<sup>e</sup> siècle a vraisemblablement alimenté une véritable mutation du paysage paroissial, d'une part avec les reconstructions d'églises, et d'autre part avec les translations de cimetières.

C'est en 1804 que Napoléon Bonaparte promulgua le « code des communes », prévoyant cette translation. De nombreux cimetières, devenus alors un bien communal situé au centre des bourgs, furent désaffectés ou vendus par la commune. En Périgord, près des deux tiers des cimetières attenants aux églises ont disparu. Concernant les cinq cantons étudiés du val de Dronne, seules six églises ont conservé leur cimetière d'origine. On peut ainsi citer les églises de Montagrier, Puymangou, La Chapelle-Montabourlet, Cercles, Fontaine et enfin celle d'Agonac. Pour tous ces exemples, aucun cimetière n'a été représenté sur le plan cadastral du début du XIX<sup>e</sup> siècle.

En 1840, le classement de l'église de Cercles au titre des Monuments historiques a permis à son environnement direct d'être préservé. Le classement de son cimetière en 1993 semble éloquent quant à l'intérêt que l'on porte à ces anciens enclos religieux. On tend aujourd'hui vers une prise de conscience progressive de l'intérêt archéologique de ces espaces attenants aux édifices religieux, associée au désir de conserver un aspect originel, une partie constituante de l'environnement ecclésial. Déjà au début du XX<sup>e</sup> siècle, le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, alerté par la commission des Monuments historiques, avait émis le souhait de « conserver aux églises anciennes le cadre traditionnel qui les met si bien en valeur, et de s'opposer, toutes les fois qu'elle le peut, aux opérations qui tentent à isoler ces monuments,

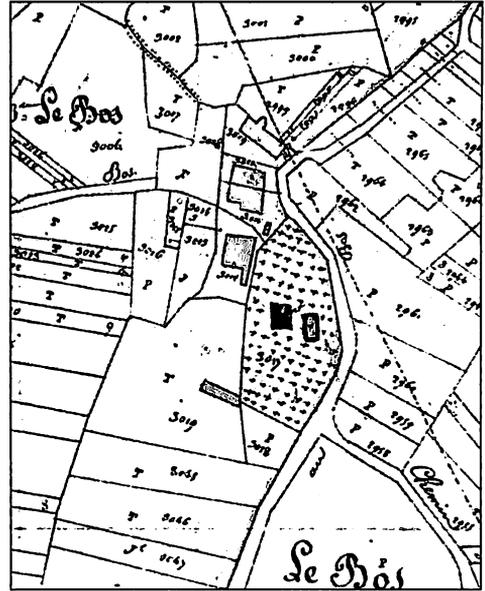


Fig. 6. Plan cadastral. On peut noter la présence de l'enclos cimétériel entourant l'église du Bost à Saint-Michel-Léparon (La Roche-Chalais) (cadastre napoléonien de 1833, section G9).



*Fig. 7. Ces enfeus situés sur le gouttereau sud de l'église d'Agonac témoignent du cimetière médiéval.*

au détriment de leur aspect séculaire<sup>17</sup> ». Avec la perte générale des cimetières paroissiaux, les églises sont aujourd'hui amputées d'une partie de leur histoire.

#### **6. L'apport des vocables à la compréhension de l'implantation religieuse**

Multipliant les fondations ecclésiales, les premiers évêques ont largement contribué à la pénétration du christianisme en Périgord. Ce sont notamment les secteurs de l'occupation antique du sol, à savoir les vallées, qui ont déterminé l'implantation d'églises de première génération.

Les fondations des paroisses les plus anciennes seraient liées à la dédicace à saint Pierre<sup>18</sup>, et s'échelonnent entre le V<sup>e</sup> et le VI<sup>e</sup> siècle. Dans la vallée de la Dronne, quatre chefs-lieux paroissiaux bénéficient de cette titulature. D'un point de vue chronologique, vient ensuite dans le secteur étudié la présence relative mais somme toute notable de saint Étienne - on le retrouve cinq fois en val de Dronne - dont la dédicace serait également apparue au début du haut Moyen Âge. S'inscrit enfin la grande vague d'évangélisation du VII<sup>e</sup> siècle incarnée par saint Martin : neuf églises du secteur, les plus nombreuses, sont titrées de ce saint, évêque de Tours. La présence de ces trois titulatures dans

17. Circulaire du ministre de l'instruction publique et des Beaux-Arts, le 8 juin 1815, in POMMAREDE, 2004, p. 37.

18. On retrouve huit fois le vocable de Saint-Pierre-ès-Liens et sept fois celui de Saint-Pierre-et-Saint-Paul.

le secteur étudié semble confirmer la mise en place d'un maillage paroissial structuré et établi dès la fin du VII<sup>e</sup> siècle<sup>19</sup>.

À l'échelon départemental, les églises portant le nom de saint Martin sont nombreuses<sup>20</sup> : 70 églises lui sont dédiées, dont 10 hagiotoponymes, ce qui représente une église sur neuf dans le diocèse de Périgoux<sup>21</sup>.

Avant la mise en place des réseaux d'églises martinienues, il semblerait que quelques grandes paroisses, placées sous le vocable de saint Étienne, couvraient le territoire<sup>22</sup>. Ainsi, la concentration géographique de certaines paroisses dévolues au culte de saint Martin peut être illustrée par l'exemple de la grande paroisse originelle de Gout qui dépendait de l'archiprêtre de Gout-Rossignol. Effectivement dédiée à saint Étienne, elle se fractionna en plusieurs petites paroisses dont trois placées sous le vocable de saint Martin.

C'est sous l'effet d'un premier essor démographique, durant la période mérovingienne, que de nombreuses églises rurales dédiées à saint Martin essaimèrent. À l'échelle de la Dordogne, la lecture cartographique des lieux d'implantation des églises martinienues révèle une occupation des vallées, relativisant leur apparente dispersion (fig. 8). Dans le nord-ouest du département, on peut noter une proximité géographique, notamment dans le secteur du Ribéracois avec Saint-Martin-de-Ribérac, Villeteureix et Festalemps liées à la Dronne, ou celui du Verteillacois avec des paroisses situées près de la Nizonne : Cherval, Champagne et Argentine, cette dernière entité faisant partie du canton de Mareuil<sup>23</sup>. À ces données géographiques et topographiques se superposent les données archéologiques. En effet, la plupart des « sites » martinienues se sont implantés à proximité directe de vestiges gallo-romains. Cette superposition de paroisses sur les lieux d'occupation antique apparaît comme une règle immuable sur le territoire périgordin. Ainsi, les communes de Lisle et de Ribérac sont traversées par une voie romaine, Villeteureix s'est développé à partir d'un *vicus*. La structure foncière de la *villa* correspond approximativement au territoire de la paroisse matrice. Cependant, de nombreuses limites territoriales ont été modifiées durant la période gallo-romaine, l'inscription de Badefols-sur-Dordogne, où le centenier Annibert fixe de nouveaux bornages, peut en témoigner<sup>24</sup>. La densité des *villae* romaines est

19. Sur l'importance des églises martinienues en Périgord, voir IGNACE, 1992, p. 221-229.

20. *Ibid.*

21. Le culte de saint Martin a également engendré des hagiotoponymes dans l'aire d'étude, tels que Saint-Martin-de-Ribérac, mais les paroisses concernées (Saint-Martin-de-Ribérac, Saint-Martin-du-Bost) n'ont pas forcément abrité l'église-mère.

22. Les premières mentions de paroisses apparaissent dans le courant du XII<sup>e</sup> siècle dans le cartulaire de Chancelade.

23. Ces regroupements, que l'on peut constater surtout au sud de la Dordogne, notamment dans le canton de Monbazillac, ne semblent pourtant pas faire l'unanimité dans le diocèse.

24. C.I.L., XIII, 960, cité dans GAILLARD, 1997, p. 58.

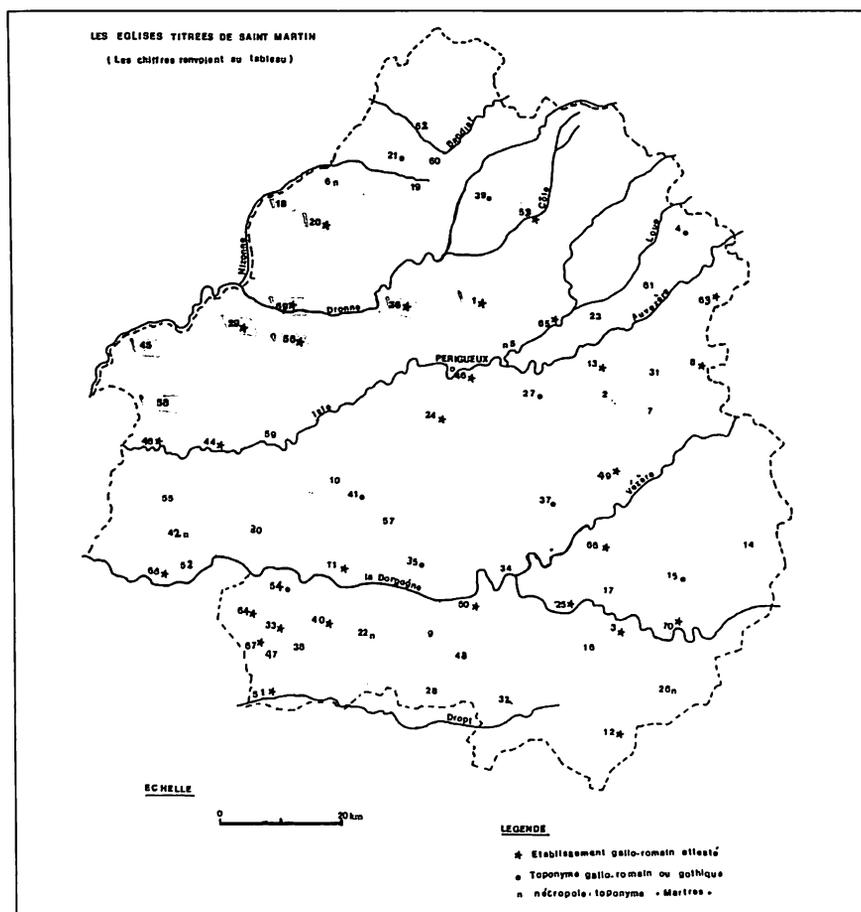


Fig. 8. Carte des églises martinienues en Périgord.  
En grisé sont indiquées les églises concernées en val de Dronne  
(carte de J.-C. Ignace, BSHAP, 1992, p. 221-231).

sensible sur les terrasses alluviales des vallées principales, ainsi la basse vallée de la Dronne pour le secteur étudié. Leur mode d'implantation favorise la proximité immédiate de la rivière, contrairement aux sites à *tegulae*, rencontrés à Celles, préférant occuper les vallons secondaires ou les plateaux.

À partir du VIII<sup>e</sup> siècle, une seconde génération de paroisses adopte des saints « locaux », tels que saint Front, ou des saints des diocèses frontaliers, comme saint Cybard et saint Eutrope<sup>25</sup>.

25. L'introduction d'hagiotoponymes, tels que saint Pardoux (de Drôme), saint Sulpice (de Roumagnac) ou encore saint Méard (de Drôme) peut trouver son origine dans le développement d'un mouvement érémitique.

Au-delà de l'étude de la vallée de la Dronne, l'intérêt se trouve davantage dans la compréhension de la mise en place des paroisses nouvelles, celles dont les titulaires sont plus récentes, notamment dans le Périgord central et le territoire de la haute vallée de l'Isle, la moyenne vallée étant structurée par un réseau paroissial ancien. Une lecture cartographique des églises martiniennes en Périgord indique leur absence dans une petite partie du nord-est (secteur de la haute vallée de l'Isle et de l'Auvézère). Il est probable que ces terres devaient être nouvellement conquises, sans doute aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles lors des grands défrichements.

La création de certaines paroisses martiniennes a pu dépendre directement des grands défrichements, notamment dans le secteur du massif forestier de la Double, avec la présence de l'ancienne paroisse de Saint-Martin-du-Bost intégrée à La Roche-Chalais, et celle de Parcouil.

La précocité de l'assise paroissiale n'a pas jugulé le développement monastique. Dans la vallée de la Dronne, on peut citer l'abbaye bénédictine de Brantôme, sans doute fondée par Pépin I<sup>er</sup> d'Aquitaine autour de 814-817<sup>26</sup>. À l'échelle du département, la plupart des établissements monastiques ont été fondés assez tardivement, au cours des IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles (Sarlat, Paunat, le Bugue). Parallèlement, de nombreux prieurés, dépendants ou non d'abbayes périgordines, ont essaimé sur le territoire.

## II. L'implantation des prieurés et le contrôle du terroir

Au X<sup>e</sup> siècle, le Périgord est marqué par l'influence du monde laïc sur le clergé. La tutelle exercée sur les églises se manifestait notamment sur les revenus et les droits que les laïcs maîtrisaient, et jusqu'à la nomination des prêtres de paroisses par les seigneurs<sup>27</sup>. En revanche, la réforme grégorienne du XI<sup>e</sup> siècle a nettement encouragé un vaste mouvement de transfert de propriété en faveur des moines bénédictins<sup>28</sup>. Cette réforme religieuse, qui fut appliquée dans tous les diocèses de France, n'échappa pas au Périgord. Aussi, à la fin du XI<sup>e</sup> et au cours du XII<sup>e</sup> siècle, on assiste à de nombreuses « restitutions » d'églises, de terres et de divers droits aux grandes abbayes extérieures au Périgord. Le pouvoir comtal restitua alors la gestion des biens du monastère de Brantôme à son abbé, en d'autres termes, la récupération de l'autonomie temporelle de l'Église. Ces donations, effectuées par les laïcs détenteurs de paroisses, le comte ou encore l'évêque, aboutirent à l'érection de nombreux établissements bénédictins, implantés dans des territoires déjà occupés et en

26. LABORIE, 2000, p. 136.

27. LABORIE, 2000, p. 133.

28. IGNACE, 1996, p. 71.

dehors des zones contrôlées par les abbayes périgordines. Derrière l'intérêt de l'émergence d'un foyer de vie spirituelle se cachaient également des intérêts économiques. Par conséquent, abbayes et prieurés allaient devenir des « unités de production » qui permirent à l'Église et aux seigneurs laïcs d'asseoir leur contrôle sur la population<sup>29</sup>.

Une vingtaine d'abbayes « étrangères » contrôlaient la majorité des établissements bénédictins de l'ancien diocèse de Périgueux, ainsi qu'une centaine d'églises, quelques chapelles et une cinquantaine de prieurés<sup>30</sup>. En l'espace de quarante ans, soit entre 1080 et 1122, la quasi-totalité des donations ont été effectuées.

La concentration des dépendances monastiques étrangères au diocèse est particulièrement marquée dans la partie occidentale de la circonscription ecclésiastique, notamment en périphérie. Dans ce secteur, la zone d'influence de l'archiprêtre de la Quinte étant de moindre importance, les abbayes étrangères eurent tout loisir d'implanter des établissements sur lesquels elles pouvaient exercer leur contrôle. Le patrimoine ecclésiastique du Périgord, ainsi colonisé par une vingtaine d'abbayes différentes, venues de nombreuses régions limitrophes - la Saintonge, l'Angoumois, le Bordelais, le Limousin et l'Auvergne -, laisse entrevoir la prédominance de certains établissements monastiques, jusqu'à la formation de petits empires religieux. Représentés par les abbayes de Saint-Martial de Limoges, Baignes, Saint-Florent de Saumur, La Sauve-Majeure, Uzerche, Charroux et Saint-Cybard d'Angoulême, ces importants territoires regroupaient alors plus de 70 % de l'ensemble des dépendances<sup>31</sup>. L'influence de ces mêmes abbayes se dégage dans la vallée de la Dronne, notamment avec les abbayes de La Sauve-Majeure, Charroux, Baignes et Saint-Cybard d'Angoulême, présentes dans la Double, le Ribéracois, le long de la Nizonne - avec des dépendances ecclésiastiques situées aujourd'hui dans le département charentais - et dans le Verteillacois.

Ce constat est finalement assez révélateur du rayonnement limité du Périgord, la plupart des monastères bénéficiaires étant situés dans les régions limitrophes.

Quelques établissements du secteur furent en revanche des dépendances d'abbayes périgordines, comme par exemple les églises de Montagrier, Saint-Vivien ou encore Bourdeilles, rattachées alors à l'abbaye de Brantôme, tandis que d'autres églises, telles celles de Saint-Martial-Viveyrol et Auriac-de-Bourzac étaient placées sous la dépendance du chapitre d'Aubeterre d'obédience diocésaine.

---

29. DURLIAT, 1985, p. 41.

30. IGNACE, 1999.

31. IGNACE, 1999, p. 249.

L'abbaye de Chancelade, fondée en 1129, n'a exercé qu'une faible influence, le mouvement de donation d'églises étant alors arrivé à son terme. Aussi, on ne retrouve ses dépendances qu'à Lisle, Sencenac et Saint-Vincent-Jalmoutiers.

Un certain flottement sémantique ne permet pas systématiquement de différencier la fondation d'une église de celle d'une chapelle ou d'un prieuré. En d'autres termes, la nature de la dépendance ecclésiastique est parfois confuse en raison de l'évolution du vocabulaire qui s'y rapporte. Dans le secteur étudié, on prendra en compte le vocabulaire apparaissant dans les textes de fondation, comme le *monasterium*, le *prioratus*, l'*ecclesia* et la *capella*.

À l'aide des données fournies, on peut souligner que, dans un premier temps, une quinzaine d'églises étaient placées sous le contrôle d'abbayes étrangères et que, dans un second temps, seules six d'entre elles ont fait l'objet de la création d'un prieuré après donation. Il en est ainsi des établissements de Puymangou, Parcou, Saint-Privat-des-Prés dans la zone forestière de la Double, du Chalard à Ribérac, Verteillac et Cercles. À ces exemples, il faut ajouter les prieurés de Chassaignes et de Celles.

Bien qu'en règle générale les moines bénédictins d'abbayes étrangères s'installaient en priorité dans des zones d'habitat ancien, il convient de constater que certaines zones déshéritées, telles que les forêts de la Double et du Landais, étaient fortement occupées. Concernant le petit établissement monastique de Puymangou, en plein cœur de la Double, l'acte de fondation daté de 1083 indique que les seigneurs Hélie et Pierre Odon cèdent une terre à l'abbaye charentaise de Baignes (« *terram de Podiomangor totam in longitudine et latitudine* »), afin d'y bâtir une église (« *edificare ecclesiam* »)<sup>32</sup>. Le document évoque également un cimetière et un bourg existants, ainsi que des vergers, sans cens à payer, les serfs, des servitudes, et le droit de justice : « *si [...] habitatores aut alii [...] fecerint aliquid mali [...] non apprehendamus rectum pro nostra vi, sed pro manu domini abbatis*<sup>33</sup> ». Avec la présence du cimetière et du village, on peut s'interroger sur l'existence d'une première église, alors restaurée ou reconstruite par les moines. Si l'on opte plutôt pour la construction d'un nouvel édifice de culte dans un bourg déjà existant, on peut imaginer alors que la communauté religieuse a pu ainsi attirer et maintenir la population. Dans ce cas, que le parti fut d'ériger une première église ou non en ce lieu isolé de la Double, le processus de donation était similaire aux autres : dans un premier temps, les seigneurs concernés, souhaitant garantir le salut de leur âme, donnaient officiellement et gratuitement

32. *Ibid.*, p. 74.

33. SAINT-SAUD, 1921, p. 183-186. Voir également le *Cartulaire de Baignes* n° LIX, LX et LXI.

une terre à un monastère qui, dans un second temps, envoyait quelques moines dans le but de mettre en valeur le patrimoine foncier cédé.

Avec le contrôle du marché et des droits de justice, par exemple à Puymangou, complété par la réception de terres, des droits sur la forêt et les eaux, les prieurés étaient devenus de véritables seigneuries rurales<sup>34</sup>. Créé dans un bourg existant, l'exemple du prieuré de Saint-Étienne-de-Puycorbier (canton de Mussidan) est éloquent : les moines de Saint-Jean-d'Angély reçoivent, en plus de l'église et de la dîme, le bourg et ses droits de justice. En plus, ils obtiennent des droits d'usage dans la forêt paroissiale et des droits sur les rivières, donc la possibilité de construire des moulins (« *ut fierent in aquis suis duo molendini et stagnum*<sup>35</sup> »).

Ce sont les seigneurs châtelains qui eurent recours aux abbayes étrangères pour encadrer la population dans leur entreprise de mise en valeur des terres et d'extension du foncier. Ainsi, les puissants seigneurs d'Aubeterre firent appel aux moines de La Sauve pour fonder le prieuré de Champmartin (entre les paroisses de Saint-Michel-l'Écluse et Eygurande) à la fin du XI<sup>e</sup> siècle<sup>36</sup>. Nous savons par les textes qu'une terre au lieu-dit Champmartin leur fut ainsi accordée, non une église ou un bourg : « *terram quae appellatur Campus Martini* ». En revanche, nous apprenons la présence de paysans dans ce secteur boisé (« *rusticis habitantibus*<sup>37</sup> »), ce qui laisse à penser que les maîtres du sol cherchaient à accélérer le mouvement des défrichements grâce au prieuré nouvellement installé, en limite de deux paroisses<sup>38</sup>. On sait que l'archevêque de Bordeaux Bertrand de Goth rendit visite au prieuré en 1304, mais l'influence de l'établissement a vraisemblablement été faible au cours de son histoire. Il a aujourd'hui totalement disparu, n'a laissé derrière lui aucun regroupement de population et sa localisation exacte n'est pas certaine.

Dans le même secteur de la Double, l'église de Saint-Privat-des-Prés apparaît en 1180 dans le cartulaire de La Sauve-Majeure, mais comme dépendance de l'abbaye Saint-Géraud d'Aurillac. Cette mention est due à un litige opposant l'abbaye de l'Entre-deux-Mers, dont la présence est importante dans cette partie du Périgord, à celle d'Aurillac<sup>39</sup>. L'origine du prieuré de Saint-Privat-des-Prés peut être expliquée par la politique d'implantation de l'abbaye d'Aurillac, recherchée alors dans le diocèse voisin de Saintes. En d'autres termes, on peut concevoir cet établissement comme une étape dans une stratégie géopolitique.

---

34. Le patrimoine foncier des prieurés était essentiellement constitué de tenures paysannes, de terres labourables, de vignes et de forêts.

35. IGNACE, 1996, p. 73.

36. Grand cartulaire de La Sauve, n° 801 et 802.

37. IGNACE, 1996, p. 72.

38. L'église Saint-Martin du Bost (commune de La Roche-Chalais) était placée sous l'autorité de cet établissement monastique.

39. IGNACE, 1989.

L'étude de l'implantation des prieurés dans le secteur étudié n'a de sens que si ces institutions religieuses sont envisagées dans la totalité du diocèse périgordin. Ainsi, la Double investie par le prieuré de Champmartin ne peut être appréhendée qu'en prenant en compte le secteur du Landais, dont l'environnement naturel composé de forêts, d'étangs et de marécages est similaire. Y apparaissent ainsi quelques prieurés relevant de La Sauve-Majeure, cités en 1197 : Le Pizou, Lonchapt, Gurçon, Saint-Sernin-du-Puch et les Nauves.

La relative dispersion des dépendances ecclésiastiques des abbayes les plus représentées dans le secteur étudié doit être nuancée. En réalité, on peut même souligner une certaine concentration de dépendances dans un même secteur. Ainsi celles de l'abbaye de La Sauve-Majeure qui, bien que fortement présentes dans le Bergeracois<sup>40</sup>, sont implantées dans la Double.

De la même manière, les moines bénédictins de l'abbaye de Saint-Cybard d'Angoulême se sont visiblement efforcés de regrouper les églises et les chapelles qui leur ont été cédées autour d'un prieuré de même obédience, en l'occurrence celui de Cercles, dont l'église est placée sous le vocable du même saint<sup>41</sup>. La proximité directe du *castrum* de La Tour-Blanche n'est pas étrangère à ce regroupement. Une charte de 1142 énumère les dépendances de l'abbaye angoumoise dans ce secteur : donc l'église de Cercles (*ecclesiam beati Eparchii de Circulo*), la chapelle castrale de La Tour-Blanche (*cappella de Turre*), ainsi que les églises de Chapdeuil (*ecclesia de Chapdolio*), de La Chapelle-Montabourlet (*ecclesia de Monteburlano*) et de Bourg-des-Maisons (*ecclesia de Maisos*). Les dépendances des moines d'Angoulême se répartissaient sur la rive droite de la Nizonne dans l'archiprêtré de Pillac et regroupaient la majorité de leurs dépendances périgordines dans le nord-ouest du diocèse. L'église de Bourg-des-Maisons, qui dépendait en premier lieu de l'abbaye bénédictine de Sarlat, fut donnée à l'abbaye Saint-Cybard d'Angoulême avant 1142<sup>42</sup>. Ce changement de possession peut sans doute s'expliquer par le dynamisme de l'établissement angoumois, notamment dans ce secteur du Verteillacois, confirmé par la politique de contrôle des comtes d'Angoulême dans la châtellenie de La Tour-Blanche, qui formait une enclave angoumoise à l'intérieur de la sénéchaussée de Périgueux. Leur dynamisme dans le nord-ouest de l'ancien diocèse de Périgueux marque ainsi le choix des établissements religieux affiliés à Saint-Cybard d'Angoulême. La situation permettait à ces comtes d'asseoir leur autorité dans ce secteur et de concourir, au même titre que les moines angoumois, au contrôle de la population paysanne. Les jeux de relations, familiales ou non, qui pouvaient s'établir entre

---

40. HIGOUNET-NADAL, 1998.

41. Sur saint Cybard, voir IGNACE, 1995.

42. Une charte de 1168 confirme la possession de l'« *ecclesiam Sainte Marie de Maisos* » au prieur de Cercles.

les moines et les châtelains ont pu parfois amener les seigneurs à céder leur chapelle castrale aux hommes d'Église, comme ce fut le cas à La Tour-Blanche. En réalité, des liens profonds unissaient la famille châtelaine de la Tour aux moines de l'abbaye angoumoise. Aussi, l'arrivée de religieux bénédictins dans la châtelainie de La Tour-Blanche pouvait offrir quelque avantage.

Les prieurés que fondaient les abbayes étaient non seulement à même d'assurer la gestion spirituelle et temporelle du patrimoine cédé, mais également de réaliser des églises dont le parti artistique et architectural était facilité par les moyens financiers, certes variables, des abbayes-mères. En d'autres termes, ces implantations, qui avaient l'avantage de favoriser un meilleur contrôle des fidèles, permettaient également aux évêques de confier la restauration ou la reconstruction des églises du diocèse concernées par l'arrivée des moines.

Ainsi, les différentes abbayes ayant essaimé sur le territoire périgordin ont été autant de petits foyers artistiques à la richesse fluctuante, mais qui ont presque toujours contribué à la valorisation de leurs églises prieurales.

À titre d'exemple, on peut citer l'église de Saint-Privat-des-Prés, qui a bénéficié de l'influence artistique de l'abbaye Saint-Géraud d'Aurillac, notamment dans l'utilisation du « plan basilical », exceptionnel en Périgord. Sa façade, en revanche, présente de nettes influences saintongeaises. En réalité, les influences extérieures et géographiquement lointaines sont plutôt limitées. Les dépendances ecclésiastiques périgordines sont davantage caractérisées par des influences multiformes, fortement favorisées par la proximité géographique. Ainsi, la moyenne vallée de la Dronne, située aux confins du diocèse de Saintes, a logiquement profité de l'influence artistique de la Saintonge. Nous aurons l'occasion d'y revenir.

### **III. Les principales périodes de construction**

Les XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles sont une époque de renouveau de l'architecture favorisée par l'éveil économique et social de l'Occident et, sur le plan de l'Église, par la réforme grégorienne. Cet élan de ferveur religieuse se traduit par la construction de nombreuses églises au XII<sup>e</sup> siècle. Le Périgord, terre romane, a conservé un nombre considérable d'édifices religieux construits durant cette période. C'est également dans ce contexte spirituel que les fondations prieurales, nous l'avons vu, ont essaimé.

Dans sa prise en compte diachronique et synchronique, l'église est considérée comme un produit de superpositions de différentes époques. Dans la majorité des églises paroissiales rencontrées dans la zone d'étude, les éléments originels, de la période romane, sont aujourd'hui trop lacunaires, fragmentaires, limités au chevet, au portail ou au voûtement, ce qui rend les repères chronologiques difficiles. En effet, 56 % des églises possèdent des

vestiges de la période romane. Les destructions et les temps d'arrêt imposés par la guerre de Cent Ans ont souvent contribué à donner aux édifices religieux actuels un caractère hétérogène.

La période gothique s'exprime principalement à travers les campagnes de fortification des églises entre le XIII<sup>e</sup> et le XV<sup>e</sup> siècle. L'ajout d'éléments de défense transformant les églises en petites « forteresses » s'opère bien avant le début de la guerre de Cent Ans, ainsi au XIII<sup>e</sup> siècle à Grand-Brassac, à une époque où règne l'insécurité renforcée en arrière-plan par une situation politique instable depuis le remariage d'Aliénor d'Aquitaine en 1152. La guerre de Cent Ans, marquée par les intérêts personnels des maîtres du sol et les nombreuses agressions ponctuant les campagnes, a progressivement amené le territoire périgordin à la ruine. Ce contexte d'insécurité fragilisa en priorité la vie rurale. Des successions de flambées de violence mêlées à plusieurs crises agricoles et sanitaires ont parfois décimé des populations villageoises entières. Par conséquent, il semble évident de dire que la guerre de Cent Ans a fortement bridé le développement artistique en Périgord. De nombreuses églises paroissiales ont été incendiées ou abandonnées, en même temps que leur bourg.

Il faut attendre la fin du conflit pour assister à une reprise générale de l'activité architecturale.

À partir des années 1450 et plus précisément à compter du XVI<sup>e</sup> siècle, la paix retrouvée permet le redressement des campagnes accompagné par une période de sensible restauration et agrandissement d'édifices religieux. Les multiples chantiers qui essaient alors dans les campagnes poursuivent un art gothique amorcé plusieurs siècles auparavant en Ile-de-France. Ce style, rencontré dans 45 % des églises étudiées, répond à des transformations et des restaurations.

Ainsi, de nombreuses églises ont fait l'objet d'embellissements notamment au XVI<sup>e</sup> siècle, manifestés par une reprise architecturale de l'édifice roman avec la construction de voûtes d'ogives et des extensions latérales généralement entreprises par les seigneurs locaux sous la forme de chapelles. Les blasons sur clefs de voûte signalent alors l'intervention de ces mécènes comme par exemple à Lisle (fig. 9 et 10).

L'ajout d'un bas-côté a parfois été rendu nécessaire par l'afflux des fidèles, privés de leur édifice paroissial. L'église de Biras porte l'empreinte de plusieurs générations de chantiers de construction. L'édifice a ainsi conservé son chœur du XII<sup>e</sup> siècle, alors que la nef et son collatéral nord ont été réédifiés suite à la guerre de Cent Ans. Les retombées des ogives dans les colonnes engagées et les piliers accusent un traitement usuel au XIV<sup>e</sup> siècle, tandis que le remplage des fenêtres adopte le répertoire des formes propres au gothique rayonnant. On peut considérer que cette église a davantage été l'objet d'un embellissement que d'une véritable réédification.



Fig. 9. Voûte à nervures multiples d'une chapelle seigneuriale de l'église de Lisle.

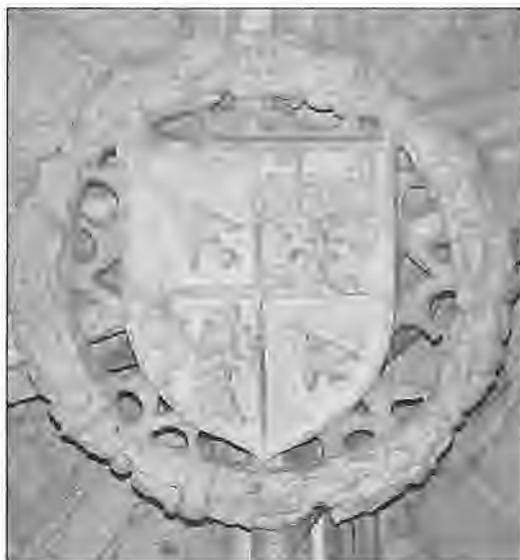


Fig. 10. Clef de voûte représentant le blason d'un seigneur local, chapelle septentrionale de l'église de Lisle.

Les informations résultant de la lecture archéologique de l'église de Valeuil permettent d'établir un découpage chronologique. Construit au cours du XII<sup>e</sup> siècle, l'édifice conserve de cette époque un avant-chœur voûté d'une coupole sur pendentifs supportant le clocher carré, ainsi que l'abside coiffée d'un cul-de-four. On peut aisément supposer que la nef centrale, d'origine romane, fut voûtée d'ogives au cours du XIV<sup>e</sup> siècle, comme en témoignent les départs des nervures encore perceptibles (fig. 11). Pourvue d'un bahut défensif durant la guerre de Cent Ans, l'église fut par la suite agrandie par un bas-côté nord. Enfin, le traitement architectural de deux travées voûtées en étoile accuse le XVI<sup>e</sup> siècle.

Certaines réalisations, telles que celle de l'église de Nanteuil, offrent une lecture claire de différentes périodes de construction, dont le produit est juxtaposé et bien différencié dans l'édifice. Ainsi sont conservés de la période romane l'avant-chœur couvert d'une coupole et l'abside semi-circulaire, tandis que le portail et la nef ont été édifiés au XVI<sup>e</sup> siècle.

La Renaissance a peu marqué le territoire, si ce n'est par quelques réalisations de portails, comme ceux de Nanteuil-Auriac-de-Bourzac et de Saint-Michel-de-Rivière, mais ce style, de manière générale, est lacunaire dans l'architecture religieuse périgordine. L'essentiel des réalisations et des travaux du XVI<sup>e</sup> siècle, largement inspirés du gothique tardif, n'a pas permis au style Renaissance de trouver ses marques dans les campagnes du Périgord.



*Fig. 11. Église de Valeuil. La voûte d'ogives qui coiffait cette nef centrale a été remplacée par un berceau plein-cintre.*

Le XVII<sup>e</sup> siècle est essentiellement marqué par la reconstruction des bâtiments abbatiaux à Brantôme et par une reprise importante de l'église de Saint-Paul-Lizonne, embellie par une grande peinture sur bois. Hormis ces quelques chantiers, le XVII<sup>e</sup> siècle n'a pas laissé d'empreintes profondes dans l'architecture religieuse locale, si ce n'est par la discrète présence protestante. La religion réformée a peu essaimé dans ce secteur de la Dordogne. Si un temple est avéré à La Roche-Chalais et à Bourg-du-Bost (fig. 12 et 13), des doutes subsistent quant à une éventuelle présence protestante à Saint-Aulaye. Pour autant, des sources semblent aller dans ce sens plus tardivement, aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles.

Un document de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle donne l'occasion de faire un bilan affligeant de l'état des églises et des presbytères du diocèse de Périgueux. Il s'agit d'un compte-rendu de l'inspection canonique établi en 1688. À la fin du Grand Siècle, les conflits n'ont pas épargné le territoire périgordin, qui avait déjà souffert lors des guerres de Religion. En effet, au cours de l'année 1626, l'évêque de Périgueux, M<sup>gr</sup> François de la Béraudière, après avoir parcouru son diocèse, s'était alarmé de l'état de nombreuses églises : « Presque partout, nous ne rencontrons que des églises ruinées et dont il ne restoit plus que les quatre murailles couvertes d'arbustes ; dans d'autres, le tabernacle seul était abrité par



Fig. 12. Façade du temple de Bourg-du-Bost.



Fig. 13. Intérieur du temple de La Roche-Chalais.

un toit de chaume ; le reste étoit exposé aux vents et à la pluie. Dans certaines, l'herbe poussoit comme dans un pré<sup>43</sup> ».

L'état désastreux des églises n'était sans doute pas uniquement la conséquence de destructions idéologiques. Il semble qu'il faudrait peut-être chercher une des causes ailleurs, notamment dans la mauvaise organisation financière des paroisses. Ainsi, une partie importante des bénéfices ecclésiastiques était vraisemblablement « détournée » par les décimateurs, au détriment des édifices culturels. Riche d'informations sur les données architecturales des édifices de culte, le compte-rendu de la visite canonique effectuée à titre d'exemple à Agonac révèle un pavement incomplet de la nef et un cimetière dépourvu d'enclos muré.

Aujourd'hui totalement détruite, l'église de Saint-Laurent-de-Gogabaud semble alors déjà abandonnée par les religieux brantômois puisqu'on apprend dans ce même document qu'il n'y avait alors dans cette paroisse ni maison ni syndic.

Aux descriptions rappelant l'urgence des travaux à effectuer, comme à Bîras : « Sanctuaire dans une petite voute qui menace ruine. La nef voutée, pavée et vitrée ; les murailles fendues en quatre endroits ; mal couverte. Cymetière difficile à fermer à cause des chemins. L'église menace entièrement ruine, s'il n'y est pourvu », ou à Saint-Victor : « Sanctuaire vouté, mais menace ruine, aussy bien que les murailles de l'église. Cymetière n'est fermé. L'église merite

43.

Cité par FARNIER, 2003, p. 157.

estre interdite jusques à ce qu'elle soit mise en estat<sup>44</sup> », d'autres soulignent le bon entretien de quelques édifices de culte, comme celui de Paussac, où « tout est bien » ou encore celui de Saint-Just, où « tout est bien, si la nef estoit pavée<sup>45</sup> ».

L'activité des architectes-restaurateurs commence à poindre à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Le gothique, employé comme une formule dans les voûtements, répond à la pérennisation d'un style évoquant l'art catholique par excellence.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, la série O des Archives départementales donne de nombreuses informations quant aux projets de restauration des églises paroissiales, qu'ils aient été réalisés ou non. Lorsque les moyens financiers des communes le permettaient, le remplacement des clochers d'origine des églises était entrepris par les architectes diocésains, généralement pour l'adoption de clochers à la hauteur de plus en plus importante. Cette initiative révélait par la même occasion des idéaux dépassants la seule motivation religieuse. Nous y reviendrons plus loin dans cette étude. Dans un tel contexte, près de 67 % des églises ont été restaurées aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles.

## IV. Les matériaux et les techniques de construction

### 1. Le gros-œuvre

Les églises du val de Dronne ont utilisé le calcaire du Turonien C3 (créacé) appelé également Angoumois. Le matériau extrait, caractérisé par sa blancheur et sa finesse, a été exploité dans les carrières ouvertes de l'Angoumois et du Périgord Blanc dès l'époque antique et jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle. Ainsi, de nombreuses constructions du nord-ouest du Périgord ont utilisé un calcaire à grain moyen ou fin (Turonien moyen et supérieur) avec la pierre de Paussac ou encore des craies blanches homogènes avec la pierre de Chancelade, de La Tour-Blanche ou de Brantôme. La pierre calcaire a trouvé une utilisation autant architectonique que sculpturale. Ainsi les décors extérieurs et intérieurs, tels que les portails, modillons, chapiteaux ou clefs de voûte ont été traités avec les mêmes matériaux. Quelques exceptions peuvent être notées, notamment dans les remplois possibles des décors sculptés de quelques églises.

Près de 81 % des églises et chapelles du val de Dronne présentent de la pierre de taille associée, dans quasiment 61 % des édifices, à du moellon de calcaire. Les murs sont réalisés à partir de deux parements séparés par un noyau de blocage grossier composé des pierres de ramassage (fig. 14 et 15). Cette technique permet de diminuer le nombre des pierres taillées d'un mur,

44. « Visite canonique du diocèse de Périgueux en 1688 », *BSHAP*, t. LV, 1928, p. 48-49.

45. *Ibidem*.



Fig. 14 et 15. Église Saint-Martial (Ribérac). La maçonnerie de cet édifice associe la pierre de taille et le moellon de calcaire.

et parallèlement son coût. La solidité réclamée par les édifices de culte est confirmée par l'épaisseur des murs, pouvant aller de 1 m à 1,50 m (4 ou 5 pieds)<sup>46</sup>, et par l'utilisation de contreforts renforçant l'édifice. La robustesse des murs permet de supporter le poids des voûtes, notamment le cul-de-four de l'abside et les berceaux plein-cintre.

Ces édifices médiévaux ont tous subi des altérations et des adjonctions au cours des siècles. Globalement, les bâtisseurs ont pris soin des chevets et des façades occidentales, construits en pierre de taille de moyen appareil. Lors de restaurations, les murs gouttereaux et les chapelles ont souvent été repris en moellons, recouverts d'enduit de chaux dans 23 % des cas.

## 2. Charpentes et matériaux de couverture

L'échantillon des charpentes que nous avons eu l'opportunité d'observer est lacunaire. Il concerne notamment la structure de l'église de Cherval, celle de Saint-Pardoux-de-Drôme, ainsi que les charpentes apparentes des églises de Sencenac et de Bussac. Dans ces deux exemples, les murs gouttereaux surélevés accueillent respectivement une charpente à pannes (fig. 16).

Il semblerait que dès le XII<sup>e</sup> siècle, les charpentes des églises romanes aient fait appel à des systèmes relativement élaborés utilisant entrails, avec des charpentes aussi bien à chevrons formant fermes qu'à fermes et pannes, la charpente à pannes étant plutôt rencontrée dans le sud de la France. Il n'est pas improbable que la charpente à fermes et pannes trouve son origine dans les arcs diaphragmes maçonnés qui supportaient les premières pannes dans les églises romanes<sup>47</sup>.

<sup>46</sup> SECRET, 1979, p. 12.

<sup>47</sup> SAINT JEAN VITUS et SEILLER, 1998, p. 69-85.

Les murs gouttereaux de l'église de Cherval ont été surélevés, sans doute pour accueillir une chambre de défense au-dessus du voûtement. Cet exemple nous permet d'apprécier, d'une part l'extrados des coupôles de l'église et, d'autre part le traitement de la charpente, vraisemblablement conçue de manière à intégrer les entrails des fermes principales au-dessus des doubleaux (fig. 17). L'entrait reposant directement sur le mur surélevé, le comble de la nef se voit par la même occasion dégagé. À Saint-Pardoux-de-Drôme, l'entrait de la charpente à pannes rase l'extrados des voûtes d'ogives (fig. 18).



Fig. 16. Église de Sencenac (Sencenac-Puy-de-Fourches), nef charpentée. En val de Dronne, deux églises présentent une charpente apparente, celle de Bussac et celle de Sencenac.



Fig. 17. Église de Cherval, charpente et extrados de coupole. Les entrails reposent directement sur les murs surélevés.



Fig. 18. Église de Saint-Pardoux-de-Drôme, charpente triangulée.



Fig. 19. Église de Bertric-Burée, clocher. La maçonnerie et la couverture de ce clocher présentent de la pierre de taille.

Concernant les couvertures employées, il semblerait que le chaume ait été courant jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle voire jusqu'au siècle suivant<sup>48</sup>. En 1730, lors de sa traversée du Périgord, Louis de Lagrange-Chancel évoque dans son journal de voyage les villages doublauds et leurs églises bâties de charpente, couvertes de torchis et de paille. Économique, léger et isolant, le chaume recouvra sans doute une majorité d'églises du secteur<sup>49</sup>. Ce type de couverture fut utilisé assez largement dans les constructions religieuses pour n'être remplacé qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, essentiellement par l'ardoise, représentant 23 % des couvertures. Aujourd'hui, une majorité d'églises, avec 61 %, sont couvertes de tuiles creuses, suivies de la tuile plate, présente sur près de 28 % des édifices religieux et sur les toits les plus pentus.

La possibilité selon laquelle une même église peut présenter différents matériaux de couverture est assez fréquente. Le clocher peut alors être couvert par de l'ardoise ou, plus rarement et lors de restaurations modernes, de la pierre de taille, comme en témoignent les églises d'Allemans et de Bertric-Burée (fig. 19). La présence de la lauze, anecdotique dans le secteur, a été rencontrée sur le chœur gothique de La Tour-Blanche et à Cercles.

Les différentes campagnes de construction ou de restauration sont révélatrices de la présence d'artisans spécialisés, dont nous allons parler.

### 3. Les chantiers d'églises et leurs différents corps de métier

Au Moyen Âge, la position de l'architecte n'était pas vraiment affirmée. On parlait davantage de tailleurs de pierre ou de maçons que d'architectes, qui d'ailleurs étaient fréquemment les mêmes personnages avant que le processus de spécialisation des métiers du bâtiment ne se mette en place.

L'évêque était le maître d'ouvrage, responsable de la construction des édifices culturels, ainsi que du choix du parti architectural et de l'organisation du chantier. Pratiquement, les maîtres maçons concevaient, dirigeaient les constructions et coordonnaient ainsi les différents corps de métier rencontrés sur un chantier. La fabrique disposait alors de ressources propres - bois, terres, carrières, droits féodaux... - dont les revenus étaient destinés à la construction et l'entretien des églises.

Formées sur les différents chantiers auxquels ils ont participé, les équipes de maîtres maçons, dont l'activité était rendue possible par la transmission orale des techniques de construction et des principes de la géométrie, étaient parallèlement

---

48. Le Limousin apporte des exemples de couverture de chaume jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle.

49. E. Payen, dans son article consacré aux toits en Périgord, évoque également la présence ténue de clochers en essentes de châtaignier refendu en Périgord, malheureusement sans exemplariser son propos (PAYEN, 1991). Ce type de couverture est également rencontré de manière sporadique sur le plateau de Millevaches en Limousin.

amenées à une certaine mobilité propice à l'ancrage et à la diffusion de leur savoir-faire, de leur technicité sur un territoire. En d'autres termes, l'héritage médiéval peut être compris comme la somme d'un imposant capital de compétences.

La formation du maître d'œuvre, à la fois architecte, géomètre et ingénieur, est la résultante de ce savoir-faire transmis de génération en génération. L'invention n'est alors possible qu'en prenant en compte les expérimentations passées, les prises de risque et les échecs. Parallèlement, les maçons présents pour ériger les églises rurales du secteur avaient connaissance des problèmes architectoniques inhérents au voûtement. Riches de leur savoir, ils ont ainsi profité de certains acquis pour couvrir de nombreuses églises de coupes, comme nous le verrons plus loin.

Sur un chantier de construction, les pierres étaient sans doute taillées sur place pour être posées simultanément. Par conséquent, une étroite collaboration entre les tailleurs de pierre et les maçons était de mise. Ce fonctionnement interne au chantier, répondant à la conquête des techniques de construction des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles, évolua à partir du XIII<sup>e</sup> siècle avec la standardisation des pierres structurant les édifices. Les travaux requérant des connaissances ou un savoir-faire moindres étaient effectués par les manœuvres, employés *in situ* pour creuser les fondations, préparer les mortiers ou encore porter les matériaux<sup>50</sup>. Cette main d'œuvre non spécialisée, incarnée par la masse villageoise, était alors réquisitionnée par les seigneurs locaux souhaitant se garantir les faveurs de l'au-delà.

En val de Dronne comme dans tout le territoire périgordin, les maîtres maçons de petits chantiers travaillaient avec des moyens limités, réalisant quelques modèles simples et commodes. Maîtres d'œuvre et techniciens qualifiés adoptent alors un module facile à réaliser et appliqué à une myriade d'églises.

## V. Un parti architectural simple

La christianisation des campagnes et l'essor démographique ont eu pour corollaire l'ampleur des constructions religieuses. Des moyens humains étaient alors à disposition : maçons et ouvriers étaient à même de concevoir et réaliser de modestes édifices culturels ponctuant nos paysages.

### 1. Plan général

Liée aux ressources et aux coutumes locales, l'activité constructive du XI<sup>e</sup> et surtout du XII<sup>e</sup> siècle a produit un type d'édifice modeste. L'observation

---

50.

DURLIAT, 1982, p. 71.

des vestiges romans rencontrés en val de Dronne met en exergue un plan général type adoptant une nef unique construite en moellon de calcaire enduit voire en pierre de taille et voûtée d'un berceau ou de coupoles, un avant-chœur voûté d'une coupole sur pendentifs sur lequel repose un clocher carré, enfin une abside semi-circulaire coiffée d'un cul-de-four.

La lecture des statistiques montre que près des 3/4 des édifices paroissiaux du secteur retenu présentent ces mêmes caractéristiques architecturales.

Ce parti général est fréquemment rencontré dans le Sud-Ouest de la France. En fait, rien ne pouvait justifier un développement complexe du parti architectural de tels édifices ruraux. Pratiquement, ces églises se calquent sur les besoins liturgiques des campagnes évangélisées et peu peuplées.

## 2. Une nef unique

La nef, prévue à l'origine pour recevoir une simple charpente, est voûtée - coupoles, berceaux - sans doute à partir de la fin du X<sup>e</sup> siècle. Au-delà de la pérennité du matériau, l'avantage de la pierre réside dans sa résistance au feu. La simplicité générale qui se dégage de la plupart des églises étudiées apparaît notamment dans le parti adopté pour la nef. En effet, rares sont les édifices culturels pourvus de collatéraux. L'importance monumentale de Saint-Privat-des-Prés est assurément justifiée par son appartenance monastique, son plan à trois nefs répondant d'un besoin liturgique (fig. 20 et 21). Seules trois autres églises sont ainsi dotées de trois vaisseaux : ainsi Saint-Pardoux-de-Drôme (fig. 22), Saint-Aulaye, dont l'un des bas-côtés date du XIX<sup>e</sup> siècle et La Roche-Chalais, un édifice construit au XIX<sup>e</sup> siècle.

Enfin, certaines églises présentent un collatéral ajouté au sortir de la guerre de Cent Ans, lors de reconstructions et de restaurations. On peut notamment citer Vanxains ou Biras.

Le caractère pérenne de la nef unique peut être expliqué par l'utilisation traditionnelle de la file de coupoles (fig. 23). La relative stabilité de la coupole offre la possibilité d'agrandir la largeur du vaisseau, ce qui permet de se passer de bas-côtés supplémentaires. D'un autre côté, la nécessité d'épauler la nef est un frein à l'existence de collatéraux. Idéal pour couvrir de grands espaces carrés, ce type de voûte est couramment employé pour supporter le clocher. En effet, d'un point de vue architectonique, le poids de ce dernier écrase les forces obliques provenant de la coupole, contribuant ainsi à un meilleur équilibre de l'édifice.

Manifestement, les formes élémentaires qui caractérisent les églises du secteur sont telles qu'il n'a souvent pas été utile d'avoir recours aux inventions des régions avoisinantes pour les entreprendre<sup>51</sup>.

---

51. GARDELLES, 1992, p. 30.

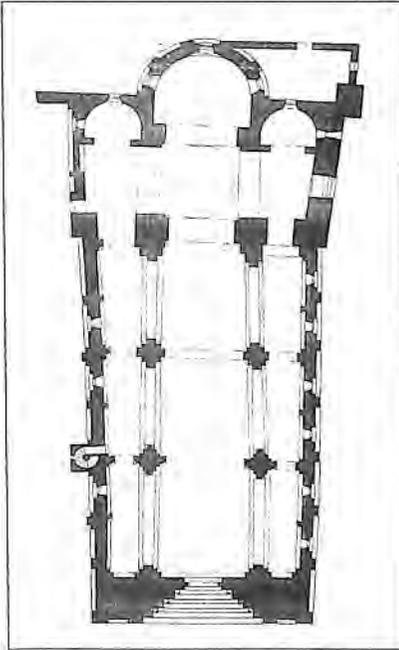


Fig. 20 et 21. Plan et vue d'un collatéral de l'église de Saint-Privat-des-Près, qui présente trois vaisseaux, voûtés de berceaux brisés.

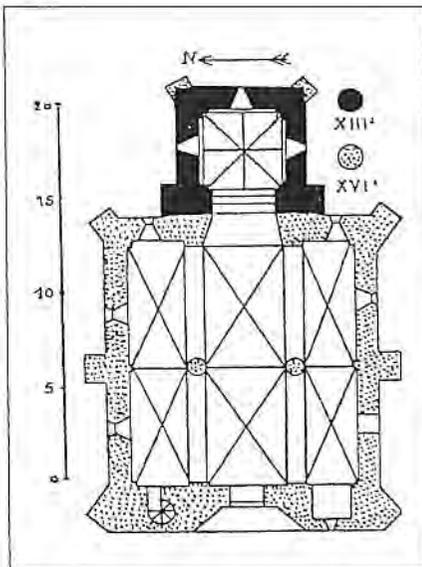


Fig. 22. Plan de l'église de Saint-Pardoux-de-Drôme, qui offre trois nefs voûtées d'ogives quadripartite.

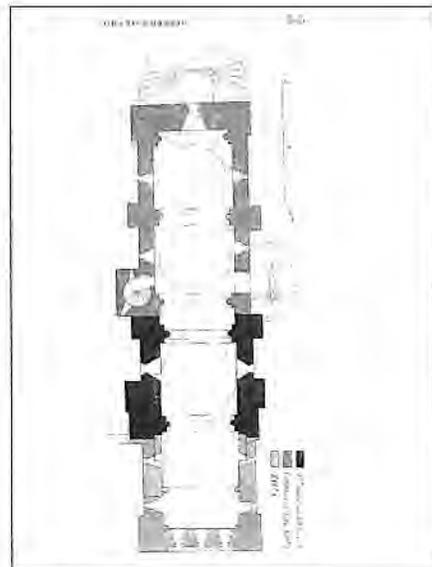


Fig. 23. Plan de l'église de Grand-Brassac, qui présente une nef unique à file de coupôles.

## VI. Les différents types de couverture

### 1. La coupole

L'architecture religieuse, telle qu'elle se présente au cours des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles en Périgord, est plutôt éloignée d'un art aux techniques éprouvées ; elle se rapproche davantage d'un art encore fragilisé par les expériences échouées.

Aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles, l'idée de lancer une file de coupoles sur pendentifs sur des vaisseaux originellement couverts en charpente devint une véritable formule dans les régions du Sud-Ouest. Présentes en Périgord, Angoumois, Saintonge et dans le Quercy, les églises à file de coupoles sont pourtant plus denses en Périgord.

L'étude d'un style architectural doit être appréhendée dans son environnement géographique et historique. En effet, l'utilisation généralisée de la coupole a été déterminée par différents paramètres géographiques et socio-historiques. Aussi, il convient de revenir sur l'origine de la coupole romane en France. L'hypothèse selon laquelle l'influence orientale, byzantine aurait donné naissance à ce type de voûte dans le Sud-Ouest de la France n'est plus admise aujourd'hui. En revanche, la présence de l'ancienne route romaine allant de Cahors à Saintes, encore empruntée au Moyen Âge et favorisant par la même occasion la circulation de nouvelles idées, est assez séduisante pour tenter une approche<sup>52</sup>. Parallèlement, la présence importante d'équipes locales de maçons expérimentés, prêts à appliquer des formules architecturales acquises, a ouvert la voie à la coupole dans de nombreuses églises.

En réalité, l'implantation d'un art roman « périgordin », ou plutôt aquitain, dans le traitement des coupoles sur pendentifs, est significatif de la présence de maîtres d'œuvre accompagnés de maçons, se déplaçant d'un chantier de construction à un autre, et diffusant par la même occasion certains partis architecturaux dans les autres régions du Sud-Ouest.

L'utilisation localisée de la coupole est le fruit de longues expériences, de tâtonnements suivis de réussites, notamment sur le plan technique, qui ont encouragé les petits maîtres d'œuvre locaux et permis d'implanter durablement ce type de couverture. Le technicien qualifié adopte ainsi un module appliqué à une myriade d'églises.

En Périgord, on note une forte concentration de la coupole dans le nord-ouest. La lecture de la carte de répartition des églises à coupoles périgordines permet de corroborer nos propos (fig. 24). En effet, la prise en compte de

---

52. Au sujet des églises à file de coupoles, voir ERLANDE-BRANDENBURG et MÉRÉL-BRANDENBURG, 2003, p. 212-216.

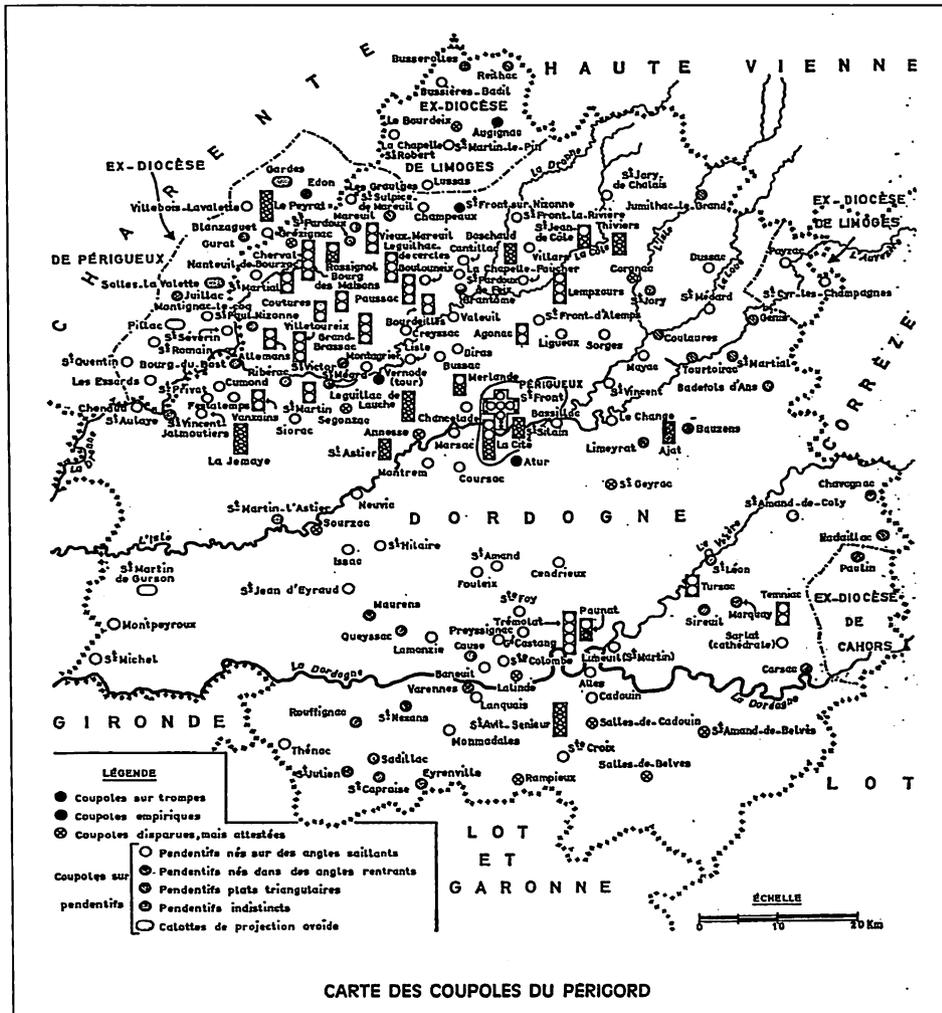


Fig. 24. Carte de répartition des coupoles du Périgord. On peut noter une forte prédominance des églises à coupoles dans la moitié nord de l'ancien diocèse du Périgord (carte de Jean Secret, *Le Périgord roman*, 1968).

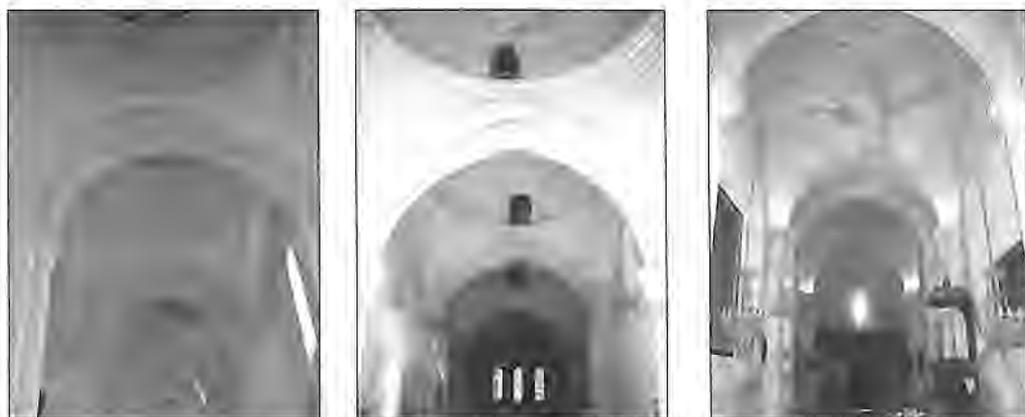
certaines églises paroissiales charentaises, situées originellement dans l'ancien diocèse de Périgueux, met en lumière la densité de ce mode de voûtement à l'ouest du département<sup>53</sup>. Pour autant, des ensembles aboutis peuvent également être rencontrés dans la moitié méridionale du département, comme en témoignent Saint-Avit-Sénieur ou Trémolat.

53.

SECRET, 1968, p. 14.

En val de Dronne, 30 % des églises présentent une coupole sur pendentifs.

Utilisée depuis l'Antiquité, la coupole couvre généralement la croisée du transept. Ce n'est pas son utilisation à la croisée ou plutôt sur l'avant-chœur qui retient notre attention, mais davantage sa succession sur une même nef, qui est nouveau dans le secteur étudié. On peut citer notamment les églises de Bourdeilles, Cherval, Bourg-des-Maisons, ou encore Grand-Brassac (fig. 25 à 27).



*Fig. 25, 26 et 27. Exemples de nef à file de coupôles des églises de Bourdeilles, Cherval et Grand-Brassac.*

La coupole est un parti intéressant dans la mesure où elle offre une nouvelle approche spatiale intérieure des églises. Considérée comme une petite cellule individuelle, cette voûte, tel un module que l'on peut démultiplier à l'infini, est à même de composer la totalité d'une nef. Offrant une lumière directe aux édifices culturels, elle relève également d'un choix esthétique.

En revanche, la poussée des coupôles, imposant aux murs porteurs une forte résistance, contraint du même coup à l'utilisation de piliers monumentaux, comme peuvent en témoigner ceux de l'église d'Agonac. D'un point de vue technique, les supports employés sont conçus comme des contreforts intérieurs, évitant par la même occasion de trop fortes saillies extérieures.

Le nouvel intérêt porté à ce couvrement a entraîné des modifications qui ont eu des répercussions sur la stabilité de nombreux édifices, l'église de Cherval en est un exemple éloquent. On peut supposer que les voûtes hémisphériques de cette église sont postérieures aux murs gouttereaux. En effet, de nombreux désordres intérieurs en résultent, les colonnes engagées supportant difficilement le poids des coupôles. De plus, l'édifice est dépourvu de contreforts, remplacés au XIX<sup>e</sup> siècle par des arcs brisés dont les piédroits renforcés améliorent la stabilité de l'ensemble (fig. 28).

Hormis le poids considérable de la coupole que les murs devaient supporter, la difficulté engendrée par ce type de voûte tient au fait que sa base, circulaire, est appuyée sur quatre pans de mur de plan carré (fig. 29 et 30). Permettant de passer du plan carré au plan circulaire, le pendentif a rencontré une utilisation quasi générale en Périgord. Transformant le carré en octogone, la trompe est, quant à elle, très peu représentée localement, limitée à l'extrême nord du département. Un parti hybride, trahissant sans doute le manque d'expérience des hommes de chantier, est rencontré à l'église Saint-Étienne de Nanteuil-Auriac-de-Bourzac. L'avant-chœur rectangulaire est



Fig. 28. Vue d'ensemble de l'église de Cherval. Au XIX<sup>e</sup> siècle, elle est renforcée de piliers et d'arcs brisés raidissant le mur gouttereau.

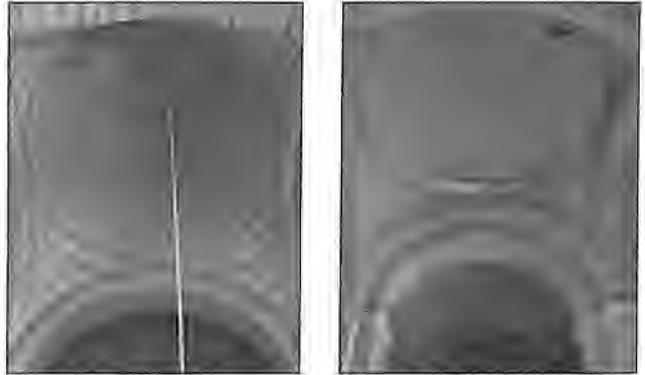


Fig. 29 et 30. Coupes sur pendentifs d'Eyvirat et Saint-Front-d'Alemps. La voûte coiffe l'avant-chœur carré.

couvert d'une coupole empirique montée sur des pendentifs plats occupés, en quelque sorte, par un arc évoquant la présence de trompes (fig. 31). Le résultat est relativement grossier, la base de la calotte semblant hésiter entre le carré et l'octogone. Dans le même secteur du Verteillacois, l'exemple de l'église de Rossignol est éloquent quant aux tâtonnements du montage de la voûte couvrant l'avant-chœur (fig. 32). Malgré l'emploi des pendentifs, la forme de la coupole est assez éloignée du cercle.

Dans la plupart des églises du secteur étudié, les calottes des coupoles sont appareillées à leur base, le reste étant construit en blocage. Si certaines voûtes offrent un décor peint élaboré, comme à Bourg-du-Bost (fig. 33), la plupart sont aujourd'hui simplement enduites, voire recouvertes d'un faux appareil, comme à Saint-Vincent-Jalmoutiers, Saint-Méard-de-Drôme ou Bourdeilles (cf. fig. 25).

La construction d'une coupole appareillée demande le travail d'une équipe spécialisée, taillant les pierres bien avant le montage de la voûte. La préparation stéréotomique nécessitée par chacun des voussoirs implique une

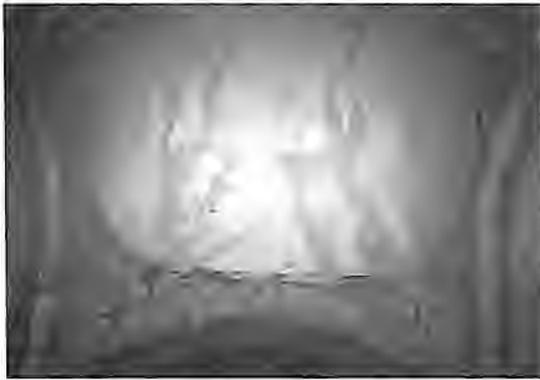


Fig. 31. Coupole sur pendentifs de l'église de Nanteuil (Nanteuil-Auriac-de-Bourzac), présentant des fausses trompes.



Fig. 32. Coupole de l'église de Rossignol (Gout-Rossignol). Exemple de coupole empirique.

spécialisation des métiers, séparant peu à peu les maçons, ouvriers locaux, dont la tâche se limite à la construction des murs, des tailleurs de pierre dont la technicité est réclamée, notamment lors du montage d'une voûte ou d'une tour.

Coiffant la salle basse du clocher de l'église abbatiale de Brantôme, une coupole atypique à pendentifs indistincts est assise sur quatre arcs surbaissés. La forme originale de cette coupole au plan ovale a suscité de nombreuses interrogations quant à l'ancienneté de sa construction. Reposant très en avant des murs sur trois côtés, la coupole semble résulter « de la nécessité de diminuer les dimensions de l'espace à voûter<sup>54</sup> ». En d'autres termes, son édification a vraisemblablement été déterminée par le parti constructif des parois.

Il arrive que la base des coupoles soit soulignée par un bandeau, chanfreiné à Bourg-des-Maisons, ou taillé en pointes de diamant à Cherval. Dans ce dernier exemple, le traitement du décor rappelle celui des cordons de billettes rencontrés sur les bases des piliers de la nef (fig. 34).

Enfin, il convient de ne pas omettre la présence de fausses coupoles, dont les assises sont faites de briques, par exemple à Villetoueix ou encore dans une chapelle de l'église de Cherval (fig. 35). Ces voûtes sont alors systématiquement plâtrées et recouvertes d'un enduit présentant un faux appareil.

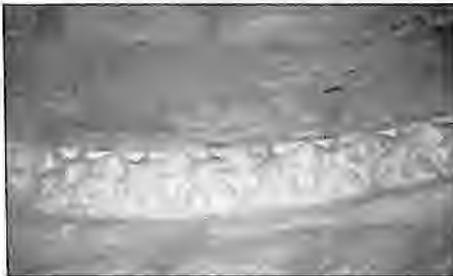
Fort de l'importance quantitative de ses coupoles, le Ribéracois en fait la promotion dans les guides touristiques. Aujourd'hui, l'offre d'un « circuit des églises à coupoles du Ribéracois » est envisagée comme un gage de qualité, une véritable originalité dans le paysage architectural local.

54.

ANDRAULT-SCHMITI, 1999, p. 158.



*Fig. 33. Coupole de l'église de Bourg-du-Bost. De profil irrégulier, cette coupole présente des vestiges de peintures, notamment sur ses pendentifs.*



*Fig. 34. Détail de la coupole coiffant le chœur de l'église de Cherval. La base de cette coupole est décorée de pointes de diamants.*



*Fig. 35. Coupole de la chapelle de l'église de Cherval. Derrière le décor peint, on devine la présence de briques.*

## 2. La voûte en berceau

Hormis la coupole, le berceau est le moyen le plus simple de couvrir un vaisseau central. Le berceau en plein-cintre est bien représenté en val de Dronne puisqu'il couvre 20 % des nefs d'églises. Ce type de voûtement, présent à Agonac, a l'inconvénient d'exercer des poussées sur toute la longueur des murs qui le supportent. En revanche, les forces d'écartement engendrées par le berceau brisé, rencontré dans 18 % des églises, comme dans le chœur de l'église de La Tour-Blanche, sont moindres qu'avec le plein cintre et le report du poids sur les supports plus efficace.

De nombreux berceaux sont postérieurs à la période romane et résultent même de restaurations « modernes ». Ainsi à l'église de Celles, la voûte remplace d'anciennes ogives ou une coupole sur pendentifs, la travée centrale de la nef portant les vestiges de l'ancien système de voûtement (fig. 36).



*Fig. 36. Anciennes retombées, église de Celles. Ces vestiges accueilleraient une voûte d'ogives ou une coupole.*



*Fig. 37. Berceau lambrissé de l'église de Saint-Vincent-Jalmoutiers. Vue de la nef centrale vers le chœur.*

À Valeuil, si le bas-côté de l'église présente des voûtes d'ogives, la nef centrale est recouverte d'un berceau plein-cintre moderne remplaçant d'anciennes ogives (cf. fig. 11), comme peuvent encore en témoigner les départs de nervures. D'autres églises ont sans doute été revoutées tardivement, souvent avec des solutions économiques et dont le résultat pouvait s'apparenter à une ossature de bois garnie de lattes et d'enduit imitant une voûte en pierre. Il en est ainsi, à titre d'exemple, de la fausse voûte en berceau plein-cintre de l'église de Saint-Vincent-Jalmoutiers (fig. 37).

D'autres voûtes en berceau, construites en brique plâtrée et décorée d'un faux appareil, recouvrent l'église de Douchapt depuis les années 1880 ou celle de Saint-Victor (fig. 38 et 39).

Il est souvent difficile d'établir une bonne interprétation du voûtement des églises du secteur. En effet, la présence de l'enduit empêche parfois de déterminer la nature des matériaux utilisés : du bois, de la brique ou de la pierre ? Seule une lecture archéologique des voûtes, associée à celle de l'extrados nous permettraient de reconnaître l'authenticité d'un berceau ou d'une coupole.

Si le berceau remplace d'anciennes voûtes, il peut également avoir été utilisé à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle en remplacement d'un lambris, comme à l'église de Chenaud. En effet, la nef était voûtée jusqu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, puis couverte en lambris au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, finalement remplacé à la fin de ce siècle par un berceau légèrement brisé. On peut également citer l'église de Faye à Ribérac, présentant un berceau postérieur au lambris.



*Fig. 38. Voûte en berceau de la nef centrale de l'église de Douchapt.*



*Fig. 39. Voûte en berceau de l'église de Saint-Victor. Le berceau de cette nef est construit en brique plâtrée.*

### 3. Le lambris

Près de 21 % des églises sont aujourd'hui couvertes d'un lambris. Associé au berceau lambrissé, son utilisation a également l'intérêt d'être beaucoup plus léger que les voûtes en maçonnerie.

À Saint-Paul-Lizonne, l'atout majeur de l'église est de conserver un lambris peint du XVII<sup>e</sup> siècle, remplaçant des coupoles ou une ancienne voûte en berceau (fig. 40).

Un lambris de couverture remplace manifestement une voûte d'ogives à Nanteuil. Un autre exemple est rencontré au prieuré de Fontaine, où les voûtes gothiques de la nef centrale ont disparu au profit d'un lambris de couverture, sans doute au XVII<sup>e</sup> siècle.

L'église de La Jemaye possédait au XVII<sup>e</sup> siècle une file de trois coupoles. Deux siècles plus tard, l'architecte diocésain Vauthier coiffa la nef d'une fausse voûte d'arêtes. Aujourd'hui, l'église est couverte d'un lambris (fig. 41). Plus rien ne laisse présager du vouûtement originel de l'édifice roman. À Petit-Bersac, la nef couverte d'un lambris ouvre directement sur le chœur sous les vestiges d'un arc diaphragme dont il ne reste que les retombées (fig. 42).

Le berceau lambrissé présente une utilisation récente à l'église de Parcou (fig. 43), ainsi qu'à l'église de Ponteyraud, ou encore ces dernières années à Saint-Vincent-Jalmoutiers. Recouvert de plâtre, il pouvait imiter l'aspect d'une voûte maçonnée, comme le montre l'intérieur de l'église de Montagrier (fig. 44).



Fig. 40. Église de Saint-Paul-Lizonne, lambris de couverture. Ce lambris présente un décor peint du XVII<sup>e</sup> siècle.



Fig. 41. Église de La Jemaye, lambris de couverture.



Fig. 42. Église de Petit-Bersac, lambris de couverture. Vue de la nef vers le chœur.



Fig. 43. Église de Parcou, ce berceau lambrissé a intégré l'église au début du XXI<sup>e</sup> siècle.



Fig. 44. Église de Montagrier, berceau lambrissé. Dans cet exemple, le lambris est recouvert de plâtre.

#### 4. La voûte d'ogives

L'histoire des églises du val de Dronne est évolutive : avec l'avènement de la formule gothique et la généralisation de l'ogive, des édifices de culte sont littéralement rhabillés, voûtés d'ogives à partir de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, mais surtout suite à une restauration après la guerre de Cent Ans.

Encouragé par la reprise économique et démographique d'après-guerre, le Périgord récupère et pérennise le nouveau parti constructif du gothique. La voûte d'ogives, présente dans 25 % des édifices religieux du val de Dronne, apparaît assez tardivement, plutôt au cours du XVI<sup>e</sup> siècle.

De rares exemples de voûtes d'ogives construites avant les conflits franco-anglais ont été rencontrés, illustrés principalement par Brantôme, où l'église abbatiale semble introduire précocement le gothique angevin dans son voûtement (fig. 45). En fait, la nef de l'édifice accueille des voûtes octopartites, résultant de la division d'un ancien volume roman récupéré et divisé en deux travées barlongues, puis voûté au cours du XIII<sup>e</sup> siècle. Il en résulte une « formule hybride entre type angevin et voûte à la française<sup>55</sup> ». D'un point de vue strictement formel, les huit voûtains adoptent un profil bombé exceptionnel dans le secteur.

La fin de la guerre de Cent Ans ouvre une nouvelle période de paix, période pendant laquelle les églises sont restaurées et agrandies.

La nef centrale de Valeuil, recouverte aujourd'hui d'un berceau plein-cintre, était anciennement voûtée d'ogives à pénétrations typique de la période gothique, les retombées des nervures étant les seuls témoins du voûtement original.

La nécessité d'agrandir les églises en construisant un collatéral à la fin du XV<sup>e</sup> ou au cours du XVI<sup>e</sup> siècle a donné l'occasion aux maîtres d'œuvre de couvrir les parties concernées de voûtes d'ogives, comme en témoignent les églises de Segonzac, Saint-Julien-de-Bourdeilles, Biras ou encore Valeuil. Ces deux derniers exemples ont la particularité de présenter des voûtes en étoile, caractéristiques du gothique tardif (fig. 46 à 48). Non loin de là, l'église de Liste abrite également des voûtes en étoile, ainsi que des ogives simples couvrant les chapelles érigées à l'initiative des seigneurs locaux à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle (cf. fig. 9). Elles adoptent un répertoire architectural propre au gothique et présentent les blasons des mécènes, seigneurs commanditaires.

En Périgord, si le gothique n'a pu pleinement s'épanouir aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, il a trouvé des réminiscences jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle avec par exemple, les quatre chapelles de l'ancienne église paroissiale Notre-Dame de

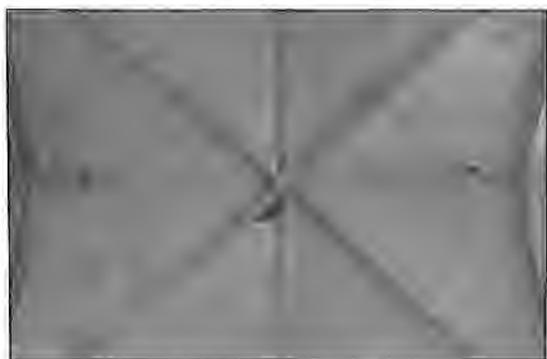


Fig. 45. Église abbatiale de Brantôme, voûte d'ogives. Exemple d'une voûte octopartite de la nef.



Fig. 46. Église de Valeuil, voûte en étoile. Le XVI<sup>e</sup> siècle est présent dans le bas-côté avec cette voûte à nervures multiples.

55.

*Ibid.*, 153.



Fig. 47. Église de Lisle, voûte en étoile de la nef.

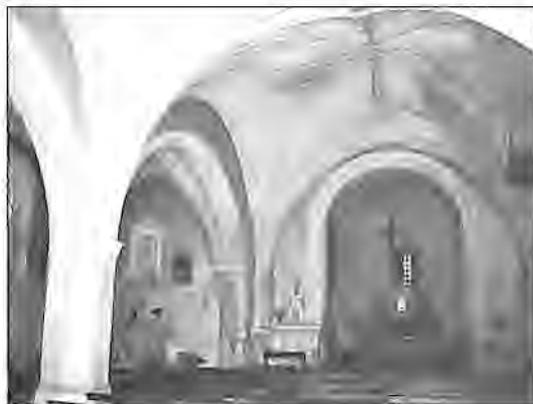


Fig. 48. Église de Biras, voûte en étoile. La nef centrale de l'église de Biras est également coiffée d'une étoile, élevée au sortir de la guerre de Cent Ans.

Brantôme. Voûtées sur croisées d'ogives retombant sur des culs-de-lampe, elles occupent l'espace entre les contreforts de l'édifice du début du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>56</sup>. L'une d'elles, située au sud et donnant accès à l'édifice, porte l'inscription « SPES MEA JESUS ET MARIA 1653 » sur la clef de voûte (fig. 49).

L'adoption de différents voûtements au sein d'un même édifice n'exprime pas forcément une adaptation expérimentale ou maladroite. En fait, on pourrait plutôt parler d'un choix dirigé vers une certaine hiérarchie des valeurs dans le traitement des différentes parties de l'édifice. Par exemple, l'utilisation de l'ogive dans l'abside, comme à Saint-Just, Bertric-Burée ou encore Siorac-de-Ribérac (fig. 50), répond d'une volonté de valoriser les parties orientales d'une église, tout comme à l'église prieurale de Fontaine, dont l'abside à deux travées voûtées d'ogives s'accompagne d'un décor sculpté de qualité. Incendié pendant les guerres anglaises, l'édifice est reconstruit vers 1610 à l'initiative de l'évêque de Périgueux. Bénéficiant bien souvent de moyens financiers plus conséquents que les petits établissements paroissiaux, de telles églises ont eu l'occasion de recourir à quelques artisans qualifiés. Ce programme architectural a d'ailleurs été effectué en considérant les apports de l'architecture du gothique tardif, notamment dans le traitement des voûtes.

Les moyens engagés pour réaliser de telles voûtes dépendent évidemment de la nature de la commande. À ce titre, on peut citer l'exemple remarquable de l'église de Saint-Pardoux-de-Drôme. Sa reconstruction à la charnière du XV<sup>e</sup> et du XVI<sup>e</sup> siècle est vraisemblablement due aux Mellet, seigneurs de Saint-Pardoux. En fait, ce nouvel édifice cultuel est une église-halle : la nef,

56

Au contraire, l'église de Bussac a perdu ses chapelles et seul le départ des nervures a été conservé.



*Fig. 49. Ancienne église paroissiale de Brantôme, clef de voûte. Datée du milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, cette clef de voûte se situe dans une chapelle aujourd'hui donnant sur l'extérieur de l'église.*



*Fig. 50. Église de Siorac-de-Ribérac, voûte d'ogives simples dans le chœur.*



*Fig. 51. Saint-Pardoux-de-Drôme, église-halle intégralement voûtée d'ogives.*



*Fig. 52. Église de La Roche-Chalais, voûtes d'ogives du XIX<sup>e</sup> siècle.*

voûtée d'ogives, est complétée de deux collatéraux contemporains et de même hauteur, donnant à l'édifice son caractère unique dans le secteur étudié (fig. 51). L'ensemble s'appuie contre une abside plus ancienne mais adoptant une voûte d'ogives octopartite. Le couvrement de l'abside de l'église de Villetoureix est intéressant à ce titre, dans la mesure où les arêtes employées sont dissimulées sous un décor peint simulant des ogives.

Le succès tardif de l'ogive trouva une utilisation récurrente jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle. On peut citer l'église néo-gothique de La Roche-Chalais, qui emploie l'ogive avec emphase pour couvrir ses trois vaisseaux (fig. 52).

L. B.

à suivre...

### Sources

*Sources archivistiques* : Arch. départ. Dordogne, Série O : 12 O (archives communales).

*Documents figurés* : Carte de Belleyme : planches 8, 9, 13, 14 et 15 ; Carte géométrique de la France dite carte de Cassini.

### Bibliographie\*

ANDRAULT-SCHMITT (C.), « L'église abbatiale de Brantôme (Saint-Pierre et Saint-Sicaire) », *Monuments en Périgord, Congrès Archéologique de France, 156<sup>e</sup> session, Périgord, 1997*, Paris, éd. S. F. A., 1999, p. 143-160.

CHAPELOT (J.), FOSSIER (R.), *Le village et la maison au Moyen Âge*, Paris, éd. Hachette, 1980.

DUMAS (J.), « Les dîmes à Ribérac », *BSHAP*, t. LXXX, 1953, p. 177-185.

DURLIAT (M.), *L'art roman*, Paris, éd. Mazenod, 1982.

DURLIAT (M.), *Des barbares à l'an mil*, Paris, éd. Mazenod, 1985.

ERLANDE-BRANDENBURG (A.), MÉREL-BRANDENBURG (A.-B.), *Histoire de l'architecture française. Du Moyen Âge à la Renaissance, IV<sup>e</sup> siècle-début XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, éd. du Patrimoine, 2003.

FARAVEL (S.), « Bilan des recherches sur les origines de la paroisse en Aquitaine (IV<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècle) », *Aux origines de la paroisse rurale en Gaule méridionale (IV<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècle), Actes du colloque tenu les 21 et 22 mars 2003 à Toulouse*, Paris, éd. Errance, 2005, p. 150-158.

FARNIER (abbé), *Autour de l'abbaye de Ligeux*, t. 1, (1931) rééd. 2003.

GAILLARD (H.), *Carte archéologique de la Gaule : La Dordogne*, Paris, éd. ministère de la Culture, 1997.

GARDELLES (J.), *Aquitaine gothique*, Paris, éd. Picard, 1992.

HIGOUNET-NADAL (A.), « La bastide comtale de Tocane », *BSHAP*, t. CII, 1975, p. 134-141.

HIGOUNET-NADAL (A.), « Le Périgord dans le grand cartulaire de La Sauve Majeure », *BSHAP*, t. CXXV, 1998, p. 57-66.

IGNACE (J.-C.), « Les dépendances ecclésiastiques de Saint-Géraud d'Aurillac dans l'ancien diocèse de Périgueux », *BSHAP*, t. CXVI, 1989, p. 31-38.

IGNACE (J.-C.), « Les paroisses consacrées à saint Martin en Dordogne », *BSHAP*, t. CXIX, 1992, p. 221-231.

IGNACE (J.-C.), « Saint-Cybard, ermite d'Angoulême et le Périgord », *BSHAP*, t. CXXII, 1995, p. 67-75.

IGNACE (J.-C.), « Les prieurés bénédictins et la mise en valeur des terres en Périgord aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles », in *Le Périgord roman*, t. I, éd. Reflets du Périgord, 1996, p. 71-83.

IGNACE (J.-C.), « Les dépendances monastiques étrangères dans l'ancien diocèse de Périgueux », *BSHAP*, t. CXXVI, 1999, p. 241-262.

LABORIE (Y.), *Histoire du Périgord*, Périgueux, 2000.

PAYEN (É), « Nos toits dessinent le paysage », *Le journal du Périgord*, n° 9, juin 1991, p. 2-15.

POMMAREDE (P.), *Le Périgord des églises et des chapelles oubliées*, t. II, Périgueux, éd. Pilote 24, 2004.

SAINT JEAN VITUS (B.) et SEILLER (M.), « La construction de bois », in *Cent maisons médiévales en France*, Paris, éd. CNRS, 1998, p. 69-85.

SAINT-SAUD (comte de), « Églises du Périgord dépendant d'abbayes étrangères », *BSHAP*, t. XLVIII, 1921, p. 177-189.

SECRET (J.), *Périgord roman*, La Pierre-Qui-Vire, éd. Zodiaque, 1968.

SECRET (J.), « Églises et chapelles périgourdines disparues d'après la carte de Belleyme », *BSHAP*, t. XCVI, 1969, p. 75-89 et p. 107-115.

---

\* N'ont été retenues que les références citées dans le texte. La bibliographie complète sera publiée à la fin de la seconde partie de l'article.

# Les pharmaciens de Lanouaille

## Notes fragmentaires

par Guy DEVAUX \*

*Il ne sera pas question ici des apothicaires qui ont pu exercer à Lanouaille avant la Révolution, comme par exemple ceux qui sont connus dans la famille Darnet, mais uniquement des professionnels de santé munis du diplôme de pharmacien ou de docteur en pharmacie. Ces notes, très fragmentaires, seront à compléter par des investigations supplémentaires, aux Archives départementales de la Dordogne notamment. On voudra bien par ailleurs en excuser sur certains points le caractère très personnel.*

### **Xavier Javerzac, premier pharmacien**

Le premier pharmacien installé à Lanouaille se nommait Xavier Javerzac. Originaire de Payzac, où son père était instituteur, il semble qu'il s'agissait d'un pharmacien de 2<sup>e</sup> classe, car nous trouvons mention de sa réception devant l'école préparatoire de médecine et de pharmacie de Bordeaux<sup>1</sup> dans le *Bulletin des travaux de la Société de Pharmacie de Bordeaux*<sup>2</sup>. Ce périodique

---

\* M. Guy Devaux, professeur émérite de Pharmacie à l'université de Bordeaux 2, publie régulièrement dans la *Revue d'histoire de la pharmacie* et dans le *Bulletin de la Société de pharmacie de Bordeaux* (NDLR).

1. C'est seulement en 1874 que Bordeaux fut dotée d'une faculté mixte de médecine et de pharmacie (loi du 8 décembre 1874), le décret du 16 juin 1878 l'instituant de façon définitive.

2. 1862, 3, p. 130-132.

relate la réception de 12 candidats avec indication du département dans lequel chacun d'eux était autorisé à exercer, soit 6 pour la Gironde, 2 pour le Lot-et-Garonne, 3 pour la Dordogne (dont Javerzac), et 1 pour les Basses-Pyrénées (actuelles Pyrénées-Atlantiques).

Rappelons que la loi du 21 germinal an XI (11 avril 1803), sans leur donner une dénomination particulière, instituait en fait deux catégories de pharmaciens en précisant que ceux reçus par les écoles de pharmacie (alors au nombre de trois, à Paris, Strasbourg et Montpellier) pouvaient s'établir « dans toutes les parties du territoire de la République », tandis que ceux reçus par les Jurys médicaux établis dans chaque département et où siégeaient quatre pharmaciens, ne pouvaient exercer « que dans l'étendue du département où ils avaient été reçus ». Le décret du 22 août 1854 reconnut officiellement ces deux catégories de pharmaciens en les désignant sous les appellations de pharmaciens de 1<sup>re</sup> classe et de 2<sup>e</sup> classe. En outre, il supprima les Jurys médicaux départementaux, de sorte que les pharmaciens de 1<sup>re</sup> classe continuèrent à être reçus par les écoles de pharmacie (désignées alors sous le nom d'écoles supérieures de pharmacie) et à bénéficier de prérogatives d'installation sur tout le territoire, tandis que les pharmaciens de 2<sup>e</sup> classe le furent par les écoles de médecine et de pharmacie créées par l'ordonnance du 12 mars 1840, avec les contraintes géographiques d'installation déjà évoquées. Une dernière distinction entre les deux classes de pharmaciens fut apportée par un règlement du 23 décembre 1854 : alors que le grade de bachelier ès sciences restait exigé pour l'inscription des candidats au diplôme de pharmacien de 1<sup>re</sup> classe, on ne demandait que le certificat de grammaire aux candidats au diplôme de 2<sup>e</sup> classe. Les deux catégories de candidats devaient en outre pouvoir témoigner de huit années de formation pratique chez un ou plusieurs pharmaciens, cette durée étant ramenée à trois ans si l'on avait suivi pendant trois ans les cours donnés dans une école de pharmacie.

Quoi qu'il en soit de Xavier Javerzac, il s'installa donc à Lanouaille, mais il n'exerça que très peu de temps, étant décédé accidentellement le 6 juillet 1863 à l'âge de vingt-sept ans, peu de temps après son installation. Le même *Bulletin des travaux de la Société de Pharmacie de Bordeaux*<sup>3</sup> nous apprend en effet que « M. Javerzac, pharmacien à Lanouaille (Dordogne) vient de trouver la mort en se noyant ». Il semble que le malheureux ne fut pas remplacé et que Lanouaille resta sans pharmacien pendant une trentaine d'années, le deuxième pharmacien dont nous ayons connaissance à Lanouaille étant né l'année même de la disparition de Javerzac.

---

3. 1863, 4, p. 76.

## Albert Lagorce

Le deuxième pharmacien de Lanouaille est en effet Pierre, Albert Lagorce, né au village de Terrier à Coulaures (Dordogne) le 11 janvier 1863 et décédé à Excideuil (Dordogne) le 12 juin 1944. On peut voir sa sépulture dans le vieux cimetière de Lanouaille, sur la gauche en montant dans l'allée centrale, aux deux tiers supérieurs environ de celle-ci ; une petite plaque en marbre blanc porte mention de sa qualité de « pharmacien » (fig. 1).

Son officine fut primitivement installée dans la maison située à l'angle des voies portant maintenant les noms de rue du Limousin et de rue du Lavoir. Cette maison abrita plus tard le café Prades. Par la suite, Albert Lagorce transféra la pharmacie sur l'actuelle place de l'Ancienne Halle, et plus précisément dans ce qui deviendra plus tard une des salles à manger du café-restaurant Bossavy. On peut en imaginer le cadre avec ses boiseries peintes en noir disposées le long des murs latéraux, formées en partie basse d'une série de placards fermés, et en partie haute d'étagères portées par des colonnettes hémicylindriques. Sur ces étagères s'alignaient flacons et bocaux en verre jaune brun munies de leurs inscriptions gravées à l'acide, ainsi que quelques bocaux en porcelaine, ces derniers d'ailleurs peu nombreux. Les rayonnages supérieurs étaient en retrait par rapport aux placards de la partie basse, ménageant tout le long une tablette d'environ 25 cm de large. Ils étaient surmontés d'une corniche au ras du plafond. Un comptoir et une caisse, également peints en noir, avec des filets dorés, complétaient l'aménagement<sup>4</sup>.

Albert Lagorce exerça une quarantaine d'années et céda son officine à Jean, Édouard Devaux, l'un de ses petits-cousins, se retirant alors dans la maison qu'il avait fait bâtir rue de Plaisance, en face de l'ancienne mairie.

## Édouard Devaux

Le troisième pharmacien de Lanouaille est donc Jean, Édouard Devaux, né à Lanouaille le 11 mai 1907 et décédé à Saint-Yrieix-la-Perche (Haute-



Fig. 1. Tombe d'Albert Lagorce.

4. Cette description a été rendue possible car nous avons vu ces meubles et ces boiseries ainsi que les flacons et bocaux, achetés et en partie réutilisés par Édouard Devaux, le successeur d'Albert Lagorce.



*Fig. 2. Édouard Devaux photographié devant son officine le 1<sup>er</sup> septembre 1939 avec ses parents, son épouse et leurs deux fils (une fille naîtra en 1944). Sur la vitrine, un bandeau publicitaire rappelle un tonique amer longtemps très populaire, vanté à longueur de journée sur les ondes de la T.S.F. (on ne parlait pas encore de radio !) par le slogan bien connu « La Quintonine® donne bonne mine ».*

Vienne) le 24 mars 1996 (fig. 2). Il est inhumé dans le caveau familial situé dans l'ancien cimetière de Lanouaille, deuxième caveau contre le mur extérieur dans la première allée à gauche en rentrant.

Édouard Devaux avait fait ses études de pharmacie à Bordeaux. Pendant qu'il était étudiant, il logeait en effet chez son oncle et sa tante, Léon et Thérèse Bélingard, qui avaient une épicerie à Bordeaux, rue Lagrange et place Lechapellier. À l'époque, les études débutaient par une année civile complète de stage dans une officine auprès d'un maître de stage agréé par la faculté. Suivaient quatre années d'études théoriques et pratiques à la faculté, la dernière année comportant les examens probatoires, dits également « définitifs », conditionnant l'obtention du diplôme. Édouard Devaux effectua donc son stage à la pharmacie Rouais, 18, rue Esprit-des-Lois à Bordeaux. Jules Rouais, d'un abord parfois bourru, était en réalité un excellent homme et un très bon praticien. Son officine avait pour clientèle les fonctionnaires de la préfecture et de la Banque de France toutes proches, ainsi que les employés des maisons de commerce

avoisnantes. J. Rouais était également le fournisseur attitré du Grand Hôtel de Bordeaux, en face du Grand Théâtre, auquel il livrait les plantes pour les infusions, se faisant un point d'honneur de ne choisir que la meilleure qualité pour ce client de prestige. Il travaillait également beaucoup « à l'exportation » : la proximité du port faisait bénéficier l'officine de commandes pour l'Afrique et l'Amérique du Sud, et les stagiaires devaient confectionner force cachets de sulfate de quinine, pilules de terpine-codéine, flacons de teinture d'iode, d'élixir parégorique, etc. On y apprenait vraiment bien le métier. Édouard Devaux y rencontra également Marguerite Bédérède, une jeune fille landaise de Lit-et-Mixe, qui effectuait son stage dans la même officine et qui devint plus tard sa femme. Après la validation de cette excellente formation pratique, les étudiants étaient autorisés à faire des remplacements : c'est ainsi qu'au cours de ses études, pendant les vacances d'été, Édouard Devaux effectua divers remplacements, d'une part chez Doat, pharmacien à Gironde (Gironde), d'autre part chez Tourondel, pharmacien à Excideuil, occasions pour lui de

se perfectionner et de se mesurer à une clientèle rurale. À la faculté, Édouard Devaux et Marguerite Bédérède reçurent les enseignements de maîtres éminents dont ils conservèrent bien vivant le souvenir. Citons en particulier les professeurs Georges Denigès, Clément Sigalas, Raoul Dupouy, Henri Mandoul, Jean Golse, Lucien Beille, André Labat et Louis Chelle.

Dès l'acquisition de l'officine d'Albert Lagorce, Édouard Devaux la transféra dans un immeuble appartenant à ses parents, situé à l'angle de la place de la Fontaine Bugeaud et de la rue de la Gare (fig. 3). Il ouvrit en ce lieu le 1<sup>er</sup> novembre 1932, après réinstallation des boiseries qui furent adaptées au local et repeintes en faux-bois. Un comptoir de préparation moderne et fonctionnel, de couleur claire et comportant sur la partie avant des vitrines d'exposition fermées par des glaces, fut commandé à l'installateur parisien Maxime Herreyre pour se substituer au meuble vieillot d'Albert Lagorce. Ajoutons que, si la loi du 19 avril 1898 avait supprimé le diplôme de pharmacien de 2<sup>e</sup> classe, quelques-uns restaient encore en exercice en 1932, et comme dans l'esprit du public une qualification inférieure était associée à la « 2<sup>e</sup> classe », Édouard Devaux précisa sur les premières étiquettes de son officine qu'il était « pharmacien de 1<sup>re</sup> classe » bien qu'à cette époque il n'était plus délivré qu'une seule catégorie de diplôme (fig. 4). Naturellement, il fit disparaître cette mention dans les étiquettes qu'il fit confectionner par la suite.



Fig. 3. La pharmacie de Lanouaille en 1939.

Édouard Devaux fut un pharmacien d'officine très actif. Il développa un rayon d'orthopédie et un rayon d'optique, ce dernier n'assurant pas simplement la vente de lunettes mais aussi, comme c'était alors souvent le cas en pharmacie, celle de pellicules et d'appareils photographiques, les travaux photographiques qui lui étaient confiés étant sous-traités à l'extérieur<sup>5</sup>.

5. Il n'existait alors que la photographie argentique. La révélation et la fixation des épreuves nécessitaient donc l'emploi de produits chimiques que le pharmacien savait utiliser ou pouvait fournir.



Fig. 4. Une étiquette de la pharmacie Devaux.



Fig. 5. Insecticide à base de D.D.T., le Gesarol® a été introduit à Lanouaille par Edouard Devaux en 1948.

Sa clientèle rurale l'amena aussi à s'intéresser aux médicaments vétérinaires et aux produits phytopharmaceutiques. C'est ainsi qu'en 1944, il alla suivre à Clermont-Ferrand les enseignements de phytopharmacie dispensés par le Pr Albert Guillaume, un professeur de la faculté de pharmacie de Strasbourg repliée dans cette ville pendant la guerre, et l'on peut dire qu'il fut à Lanouaille le promoteur du D.D.T.<sup>6</sup> pour la lutte contre les doryphores en remplacement de l'arséniate de plomb ou de l'arséniate de chaux jusque là utilisés pour traiter les champs de pommes de terre (fig. 5). Pour ce qui est des analyses biologiques, il assurait lui-même les plus courantes (analyses d'urine, urée sanguine, glycémie, cholestérol, numération globulaire et formule sanguine, vitesse de sédimentation) envoyant les autres soit au Labo-Cooper à Melun, soit

au laboratoire Chambon à Périgueux. Il avait même fait construire une pièce en dehors de son officine pour y installer un petit laboratoire, mais ce local ne fut jamais utilisé car, difficile à chauffer, les réactifs y gelaient en hiver.

Au début de son installation et jusque dans les années cinquante, les préparations officinales et magistrales étaient nombreuses et l'activité du préparatoire soutenue : potions, sirops, gouttes, poudres composées, paquets, pilules, cachets (supplantés plus tard par les gélules), suppositoires, ovules, lotions, liniments, pommades étaient couramment prescrits par les médecins qui formulaient beaucoup, ne prescrivant que peu de spécialités. Puis, après la guerre, on assista progressivement au déclin des préparations : l'arrivée de classes thérapeutiques entièrement nouvelles<sup>7</sup>, l'important développement de l'industrie pharmaceutique en même temps que l'installation de jeunes médecins qui n'étaient plus formés à la formulation, amenèrent parallèlement un accroissement considérable du nombre des spécialités. Petit à petit, les capacités de stockage de la petite réserve installée au premier étage furent dépassées. Édouard Devaux aménagea donc des rayonnages sur le palier de l'escalier

6. Abréviation de dichloro-diphényl-trichloroéthane, insecticide de contact neurotoxique de la famille des organochlorés.

7. L'arrivée de la pénicilline immédiatement après la guerre valut à Edouard Devaux l'attribution d'un bon prioritaire pour l'acquisition d'un réfrigérateur de marque Frigidaire® alors importé au compte-goutte depuis les États-Unis : pour garder son activité la pénicilline exigeait d'être conservée à + 4°C.

d'accès au grenier depuis l'étage, puis dans le couloir du rez-de-chaussée. Mais « l'invasion » continuait ! Il se résolut donc à supprimer une des boiseries de la pharmacie en remisant les boccas dans une mansarde et à faire installer à la place par l'ébéniste de Lanouaille, Dumont, des rayonnages fonctionnels pour y ranger les spécialités les plus courantes dans l'officine elle-même, les préservant de la poussière par des glaces coulissantes. Cet aménagement facilita un peu le travail et contribua à la modernisation des locaux déjà commencée auparavant par l'acquisition chez Maxime Herreyre d'un second comptoir installé perpendiculairement au premier, tandis que les boiseries avaient été repeintes en vert clair. Néanmoins, le travail resta pénible obligeant à gravir fréquemment les escaliers pour accéder aux réserves des étages ou pour se rendre à la cave où étaient stockés certains produits liquides livrés dans de grandes bonbonnes de verre protégées par un clissage d'osier.

L'activité de l'officine culminait les jours de foire. Les deux foires mensuelles de Lanouaille drainaient alors une grande partie de la population du canton et même au-delà. Les agriculteurs et les éleveurs venaient y vendre leurs productions, les hommes se chargeant des bestiaux, surtout bovins et porcs, les femmes portant volailles, œufs et lapins, chacun essayant de négocier au mieux avec marchands de bestiaux et regrattiers. C'était également pour eux l'occasion d'effectuer leurs achats auprès des marchands forains qui établissaient leurs étals principalement sur les places de la Fontaine Bugeaud et de l'Ancienne Halle, mais aussi auprès des commerçants sédentaires et donc de la pharmacie. Les jours de foire, l'officine restait ouverte sans interruption de 9 heures à 19 heures, et elle ne désemplissait pas jusque vers 16 heures, heure où commençait une certaine accalmie, la foire perdant petit à petit de son animation. Les jours précédant la foire, il fallait donc prévoir cet afflux, effectuer les « remplissages », c'est-à-dire alimenter à partir des réserves les flacons de service de l'officine en alcool, eau oxygénée, huile camphrée, présure, etc., renforcer les stocks de coton et de pansements, de produits conseils, variables selon les saisons, être prêt à délivrer aussi bien le Vita-calcion® pour la boiterie des porcs, que la Gavase® (« la petite pilule qui fait les beaux foies ») pour les oies au moment du gavage, le vaccin contre la myxomatose des lapins ou celui contre la septicémie des veaux. Le jour de la foire tout le monde s'activait sans un instant de répit. Il fallait déjeuner en plusieurs services en se relayant à tour de rôle, Édouard Devaux prenant toujours son repas le dernier, au plus tôt vers 15 heures.

Pour faire face aux activités multiples de son officine, quelques années après la guerre, Édouard Devaux avait embauché comme préparatrice sa cousine germaine, Colette Bélingard, titulaire du diplôme d'herboriste. Intelligente et active, elle se mit rapidement au courant du travail de la pharmacie et fut pendant tout le reste de l'exercice professionnel d'Édouard

Devaux une collaboratrice compétente, efficace, appréciée de la clientèle ; elle termina sa carrière chez M<sup>lle</sup> Baraton, successeur d'Édouard Devaux. Le personnel de la pharmacie était complété par des jeunes en formation, Paulette Valade tout d'abord et Viviane Chouly par la suite, qui furent menées au C.A.P. d'aide-préparateur puis au Brevet professionnel de préparateur en pharmacie. Ajoutons encore le personnel d'entretien dont la succession des noms et la qualité des services n'ont pas été oubliées : Lucie Château, Louise Vignaud, Mélina Lasfargeas, Raymonde Beau, Yvette Parrot.

Tout au long de sa carrière professionnelle, Édouard Devaux fut très dévoué à sa clientèle. Le pharmacien rural, lorsqu'il était seul dans la localité, ce qui était le cas à Lanouaille, devait assurer le service pharmaceutique vingt-quatre heures sur vingt-quatre tous les jours de l'année. Les automobiles étaient encore très peu répandues et l'on circulait principalement à bicyclette ou, après la guerre, en vélomoteur. Ces difficiles conditions de déplacement excluaient la mise sur pied d'un service de garde tournant avec les confrères les plus proches de Payzac et d'Excideuil. Aussi, le pharmacien devait-il être joignable en permanence, et, le dimanche après-midi, une petite affiche apposée à côté de la sonnette de nuit sur la devanture indiquait le lieu de sa promenade hebdomadaire : « Je suis sur la route du Puy », « Je fais le tour de la Durantie », etc. Il fallait également s'adapter aux rythmes des gens de la campagne, accepter d'être tiré du lit à 6 heures du matin par un brave homme ayant oublié d'acheter la veille le flacon de Taupicine<sup>8</sup> nécessaire à son travail du jour, comprendre que l'été au moment des grands travaux - fenaisons et moissons - on venait à la pharmacie après la journée de travail c'est-à-dire entre 21 et 22 heures, se résigner à attendre la demi-heure d'infusion des folioles de séné lorsqu'en pleine nuit survenait en urgence la prescription d'un lavement purgatif pour une « congestion cérébrale<sup>9</sup> », et ainsi de suite.

Après cette vie professionnelle bien remplie, sonna l'heure de la retraite. En 1977, Édouard Devaux vendit sa pharmacie à M<sup>lle</sup> Anne-Marie Baraton et se retira à Lanouaille dans la maison qu'il avait fait construire au 10, rue de la Gare.

Quant à son épouse, Marguerite Devaux, elle le seconda efficacement dans son travail professionnel mais son diplôme ne fut jamais engagé dans l'officine. Ce diplôme lui fut pourtant bien utile pendant la guerre

---

8. La Taupicine Pradel®, à base de sulfate de strychnine, servait à préparer des appâts empoisonnés avec des vers de terre, placés ensuite dans les galeries pour détruire les taupes dans les prairies.

9. L'administration d'un lavement purgatif était le moyen auquel on avait alors recours pour abaisser la tension artérielle afin d'essayer d'éviter la paralysie, si redoutée dans ce diagnostic.



*Fig. 6. L'A.C.L. 212 photographiée à Haguenau en octobre 1939.*

*De gauche à droite : Debout : Delluc, Redon, Devaux, Cormelié, Lazard, Soudié, Friez.  
Assis : Trarieux, Sarnier.*

de 1939-1945 alors que son mari était mobilisé<sup>10</sup> (fig. 6). Elle put ainsi le remplacer en toute légalité. Cette période fut pour elle difficile et chargée. Le travail était accru par suite de l'affluence de réfugiés alsaciens. Un de ces réfugiés était un médecin de Strasbourg logé dans l'ancienne maison Rey, à l'angle de la rue du Limousin et du carrefour Darnet, et qui soignait ses compatriotes. Ayant fait ses études pendant la période de l'annexion allemande de l'Alsace-Lorraine, il avait des prescriptions inhabituelles pour la région, faisant même appel à des médicaments de la pharmacopée allemande difficiles à se procurer. La pénurie de certains produits, tels que la codéine ou le bismuth, compliquait également la tâche. Les emballages eux-mêmes étaient rationnés : il fallait consigner et renvoyer aux laboratoires les flacons vides ainsi que les emballages en « métaux non ferreux » tels les tubes d'aluminium dans lesquels étaient conditionnés les comprimés d'aspirine. Plus tard, Marguerite Devaux utilisera son diplôme, heureusement dans des conditions plus normales, en devenant pharmacien-gérant des Laboratoires

10. Édouard Devaux fit la guerre en qualité de pharmacien-chef à l'Ambulance chirurgicale légère 212 (fig. 6). Basée à l'hôpital de Haguenau (Bas-Rhin), puis au château de Logne (Moselle), l'A.C.L. 212 était placée sous le commandement d'un chirurgien parisien originaire du Lot, le Pr Henri Redon, celui-là même qui a donné son nom (un Redon) au dispositif ingénieux d'aspiration des sérosités largement utilisé maintenant en post-opératoire. Un chirurgien de Périgueux, le Dr Paul Delluc, était son second. Édouard Devaux avait comme adjoint à la pharmacie Roger Trarieux, pharmacien à Donzenac (Corrèze) dans le civil.

Ciella à Excideuil. Pendant quinze ans, elle assuma la responsabilité de cet établissement, surveillant les fabrications, effectuant les analyses de contrôle des matières premières et des produits finis.

### **Anne-Marie Baraton**

Succédant à Édouard Devaux, Anne-Marie Baraton fut le quatrième pharmacien de Lanouaille. Elle avait obtenu son diplôme à la faculté de pharmacie de Bordeaux en 1966.

À son arrivée, elle entreprit de réorganiser les locaux, aménageant son appartement au premier étage de façon à pouvoir réserver totalement le rez-de-chaussée à l'exercice professionnel. La cuisine d'É. et M. Devaux devint donc une arrière-pharmacie et leur salle à manger un bureau, tandis que l'officine fut réaménagée et modernisée, tant intérieurement qu'extérieurement (fig. 7).

Bien vite, l'informatique fit son entrée, les ordinateurs devenant indispensables pour faire face à l'accroissement des tâches administratives et à la gestion du tiers payant. En effet, la généralisation de celui-ci avait eu pour conséquence de plaquer un acte administratif sur l'acte pharmaceutique, au risque de faire passer celui-ci au second plan. Or c'est bien lui l'essentiel ; la vérification de la cohérence de la prescription, le contrôle des posologies, la détection des interactions et des contre-indications, le respect des règles de



*Fig. 7. La pharmacie de Lanouaille après les aménagements de M<sup>re</sup> Baraton.*

délivrance des toxiques, la dispensation finale avec un dernier contrôle et les conseils d'utilisation appropriés, priment avant tout. Le pharmacien est le dernier rempart entre le prescripteur et l'utilisateur, sa vigilance toujours en alerte pour éviter toute erreur dont les conséquences pourraient être dramatiques. Il était donc essentiel de mettre en place une organisation susceptible de satisfaire à la fois l'acte administratif, imposé par les organismes sociaux, et l'acte pharmaceutique engageant la responsabilité professionnelle. M<sup>lle</sup> Baraton parvint à relever ce défi et à motiver l'équipe réunie autour d'elle comprenant une préparatrice (Colette Bélingard jusqu'à sa retraite, puis Josiane Jally, devenue M<sup>me</sup> Valade) et un pharmacien-assistant. Plusieurs de ceux-ci se succédèrent pendant la durée de l'exercice d'A.-M. Baraton : Anne-José Dupuch, Dominique Guise, Martine Mullier, Patricia Marin. Le dernier fut Philippe Chatenet, qui, en janvier 2005, acquit des parts de l'officine pour pouvoir s'associer à M<sup>lle</sup> Baraton. Celle-ci partit à la retraite en 2007 vendant à son associé le reste du fonds.

### **Philippe Chatenet**

L'actuel titulaire de la pharmacie, M. Philippe Chatenet, est donc le cinquième pharmacien à exercer à Lanouaille.

Originaire de Payzac, il a effectué de brillantes études à la faculté de pharmacie de Limoges et obtenu son diplôme de Docteur en pharmacie en 1994, sa thèse d'exercice, préparée sous la direction du Pr Axel Ghestem, ayant pour titre *Un site botanique remarquable, les gorges de l'Auvézère (Dordogne) : contribution à l'étude phytosociologique et phytogéographique*. À la suite de cet excellent travail, ses maîtres l'encouragèrent à poursuivre ses recherches et à préparer une thèse d'université qu'il soutint en 2000 devant la faculté de pharmacie de Limoges sur le sujet suivant : *Végétation macrophytique et qualité des cours d'eau en Limousin : relations milieu-phytocénoses et impact éco-physiologique*. On soulignera l'intérêt de ces deux mémoires qui concernent de près les milieux naturels de notre région et qui sont d'une pleine actualité si l'on considère les problèmes écologiques auxquels notre époque est confrontée. On fera également remarquer combien la formation scientifique polyvalente et de haut niveau du pharmacien lui permet, non seulement d'être compétent en matière de médicaments, mais d'aborder dans une perspective large bien d'autres problèmes pouvant avoir un impact sur la santé. La thèse d'université est le sésame permettant d'amorcer une carrière universitaire. M. Chatenet en caressa un moment le projet. Puis, devant les perspectives incertaines se présentant alors à la faculté de pharmacie de Limoges et considérant - avec la sagesse du botaniste... - que l'on s'épanouit le mieux dans la terre où l'on a ses racines, il décida de s'installer à Lanouaille s'associant d'abord, comme il vient d'être dit plus haut, avec Anne-Marie Baraton, puis faisant l'acquisition de la totalité de l'officine lorsque celle-ci partit à la retraite (fig. 8).



*Fig. 8. Étiquette de la pharmacie Chatenet encore à son ancienne adresse.*



*Fig. 9. Pharmacie Chatenet à son nouvel emplacement.*

Ayant également eu l'opportunité d'acquérir un immeuble libre au 3, carrefour Darnet, il y transféra la pharmacie en juillet 2009. Lanouaille dispose ainsi maintenant d'une pharmacie accueillante et spacieuse, parfaitement bien située dans la localité, et dont l'aménagement d'un goût de bon aloi, moderne et fonctionnel, permettra d'assurer dans les meilleures conditions le service pharmaceutique de la population (fig. 9).

On fera remarquer en terminant que le nouvel emplacement de la pharmacie est celui de l'ancienne épicerie Thomasson, Guillaume Thomasson étant le grand-père maternel d'Édouard Devaux. Cette épicerie deviendra par la suite l'épicerie Cubertafon dont beaucoup se souviennent encore.

G. D.

## **DANS NOTRE ICONOTHÈQUE \***

# Remplois à Grand-Brassac, Saint-Léon-sur-Vézère et Cénac

par Brigitte et Gilles DELLUC

Faisant suite à un mémoire récent sur les remplois en architecture en Dordogne <sup>1</sup>, voici trois exemples supplémentaires : l'église de Grand-Brassac, omise dans notre liste, une maçonnerie de l'église de Saint-Léon-sur-Vézère et deux colonnes de Cénac.

À **Grand-Brassac**, c'est dans le mur nord que s'ouvre la délicieuse porte brisée, à voussures moulurées et archivoltée à têtes de clous, qui date du XII<sup>e</sup> siècle. Au-dessus de cette porte, on a remployé des morceaux de sculpture extrêmement intéressants, de dates diverses, provenant de l'ancien portail du XII<sup>e</sup> siècle, avec quelques autres éléments (fig. 1).

On a d'abord remployé un fragment de corniche dont le chanfrein est sculpté de palmettes. Cette corniche est posée sur sept corbelets sculptés de monstres et de têtes humaines (deux sont à têtes jumelles et nez accolés). En métopes sont remployés trois morceaux sculptés de rinceaux et de monstres.

---

\* Les documents iconographiques présentés dans cette rubrique sont archivés à la SHAP.  
1. DELLUC (B. et G.), « Remplois antiques et médiévaux dans l'architecture de Dordogne », *BSHAP*, t. CXXXVI, 2009, p. 389-410, ill.



Fig. 1. L'église de Grand-Brassac.

Au-dessus, on a posé une voûture plein cintre, somptueusement sculptée. On suivra ici la description de Jean Secret.

L'intrados des voussoirs est sculpté de cinq médaillons, figurant l'Agneau entre les symboles des Évangélistes.

La tête des voussoirs est sculptée de onze sujets inscrits dans des rinceaux et qui représentent des animaux, des contorsionnistes, un homme portant une oie, une sirène-oiseau, un homme tenant une bourse, une sorte de centaure jouant de la vielle, un âne jouant du luth, une sirène-poisson, un oiseau. L'archivolte est sculptée de palmettes semblables à celles de la corniche.

Dans le tympan inscrit sous cet arc, on a posé sur la corniche sept statuettes : une Vierge à l'Enfant (couronnée, assise, tenant sur son genou gauche l'Enfant décapité, XIII<sup>e</sup> siècle) ; un autre personnage assis (XII<sup>e</sup> siècle) ; deux autres agenouillés ; deux autres debout (l'un décapité) et un ange (à noter la ressemblance entre ces statues et celles de l'église Saint-Nicolas de Civray (arc S. du premier étage), qui date du milieu du XII<sup>e</sup> siècle).

Tout cet ensemble porte des traces de polychromie. Enfin, sur des corbeaux, on a posé cinq statues de plus grandes dimensions : le Christ assis et bénissant, entre la Vierge et saint Jean agenouillés, saint Pierre et saint Paul

debout (XIV<sup>e</sup> siècle). Un gable du XIV<sup>e</sup> siècle, où l'on a remployé une colonne romane, protège le tout.

M. de Verneilh<sup>2</sup> avait suggéré que cette sculpture n'était pas indigène. Elle fait penser à des artistes saintongeais ayant œuvré pour la porte occidentale de l'édifice roman<sup>3</sup>.

À **Saint-Léon-sur-Vézère**, une *villa* sous l'église (fig. 2) a été découverte à la suite d'une restauration de l'édifice endommagé par le manque d'entretien et la forte inondation de 1960, lors d'une exploration du sous-sol entreprise par P. Hamelin et J. Lauffray en 1961-1962.

Transept et chœur sont stylistiquement attribués au XI<sup>e</sup> siècle, sur un soubassement plus ancien (*opus spicatum* du mur sud).

Un mur cyclopéen (grand appareil de 1,40 m x 0,70 m), de direction nord-sud, semble établi contre le mur occidental de la nef, et se prolonge au sud, parallèlement à la rivière qui coule en contre-bas. Souvent attribuée à l'époque antique, cette structure s'apparenterait à un quai ou à un aménagement de rive d'époque médiévale ou moderne.



Fig. 2. L'église de Saint-Léon-sur-Vézère et le mur de la terrasse.

2. BSHAP, t. VI, 1879, p. 380.

3. SECRET, 1958. Pour la petite histoire, cet ouvrage devait être le début de la thèse de doctorat ès-lettres de Jean Secret sur les églises romanes du Pengord. Mais Élie Lambert (1888-1961) lui signala que ce domaine était une chasse gardée que se réservait ce maître de l'archéologie religieuse (J. Secret, *in verbis*, vers 1980).



Fig. 3. Les deux emplois du mur de la terrasse à Saint-Léon-sur-Vézère.

Du fait de l'emplacement de l'église dominant à l'ouest la rivière, le portail d'accès s'ouvre au sud. Devant lui, le sol a été terrassé. Au sud, un mur de soutènement s'élève sur le prolongement méridional du mur cyclopéen.

Dans la maçonnerie, sont inclus de gros moellons bien taillés. Deux d'entre eux sont ornés chacun d'une croix pattée inscrite dans un cercle, sculptés en bas relief engagé (fig. 3). Leur provenance n'est pas connue : elles peuvent provenir de l'église ancienne (croix de consécration ?) voire de Sergeac qui fut, à quelques kilomètres en amont, une préceptorie des templiers, qui avaient d'ailleurs la jouissance de plusieurs terrains à Saint-Léon.

À Cénac enfin, deux fûts de colonnes antiques, en marbre gris clair, sans astragales, sont réemployés dans l'abside romane de l'église<sup>4</sup>. Ils proviennent très probablement de la grande *villa* toute proche, dite ville de Quinte, reconnue par W. de Taillefer dès 1816.

B. et G. D.

#### Bibliographie

- BECHEAU (Anne), *Domme et Cénac*, Domme-Cénac, éd. Le Capiol, 2009, p. 232.  
SECRET (J.), *Les églises du Ribéracois*, Périgueux, éd. Fontas, 1958.

4. BECHEAU, 2009, p. 232.

# Arlette Higounet-Nadal (1912-2009)

par François MICHEL

La communauté scientifique d'Aquitaine a perdu la même année deux de ses membres les plus prestigieux. Après le Pr Robert Étienne, disparu en début d'année, est décédée M<sup>me</sup> Higounet-Nadal, veuve du Pr Charles Higounet.

Arlette Higounet-Nadal est originaire de Toulouse où elle fut étudiante à la faculté des lettres en compagnie de Charles Higounet. Formée par Joseph Calmette à l'analyse de textes, elle devient très vite l'indispensable auxiliaire de son mari lorsque celui-ci est nommé à la faculté des lettres de Bordeaux en 1946, en l'aidant notamment à dépouiller les cartulaires et les pouillés de l'Aquitaine. Dorénavant en possession de l'indispensable regard de synthèse sur les sources, elle rentre au CNRS en 1950 pour participer à la vaste étude de démographie médiévale menée sous la direction de Fernand Braudel et, à Périgueux, exploite un document fort intéressant, les comptes établis quartier par quartier des recettes de la taille. Elle en tire en 1963 la matière d'un doctorat intitulé *Les comptes de la taille et les sources de l'histoire démographique de Périgueux au XIV<sup>e</sup> siècle* qui l'identifie dorénavant comme une experte en démographie historique. Dans la suite logique du cursus académique et de ses travaux, elle soutient et publie en 1978 sa thèse de doctorat d'État intitulée *Périgueux aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles. Étude de démographie historique*. Elle est désormais la spécialiste reconnue de Périgueux à la fin du Moyen Âge.

Ses travaux vont dorénavant s'orienter dans des directions variées, mais toujours autour de ses thèmes de prédilection. Elle participe à *L'histoire mondiale de la femme*, sous la direction de Pierre Grimal, à *L'Histoire de la population française*, sous la direction de Jacques Dupâquier, aux *Recherches sur l'histoire de l'occupation du sol en Périgord* sous la direction de son mari, avant de diriger elle-même une *Histoire du Périgord* dont les pages sont encore aujourd'hui marquées au coin de l'excellence et qui fut distinguée par l'Académie française.

C'est par ses recherches qui concernent Périgueux et le Périgord que les membres de notre compagnie l'ont bien connue ; elle a certes présidé quelques séances, mais a surtout su faire partager ses connaissances sur le Périgord médiéval : l'ouvrage intitulé *Familles patriciennes de Périgueux à la fin du Moyen Âge* a fourni un complément idéal à son doctorat et les articles parus dans notre *Bulletin* révèlent que ses intérêts étaient multiples. De 1966 à 1998, nous pouvons distinguer plusieurs de ceux-ci, au premier rang desquels figure le Périgord, représenté par un dénombrement en 1365 de ses paroisses et sénéchaussées, des études sur la bastide comtale de Tocane, les chevaux en Périgord aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, la maison des templiers d'Andrivaux, la toponymie ecclésiastique des vocables Sainte Marie, cette liste n'étant évidemment pas exhaustive.

Périgueux a fait l'objet de nombreux travaux, notamment de topographie urbaine à travers des interrogations comme « Où était la maison du Viguier de Périgueux ? », une étude sur la Salle du Comte et la Monnaie de Périgueux, et un travail magistral sur « Le bourg du Saint à Périgueux, note de topographie médiévale », complété par un article cosigné avec Ch. Higounet et intitulé « Les origines et la formation du Puy-Saint-Front de Périgueux » (*Annales du Midi*, 90, 1978, p. 257-274). M<sup>me</sup> Higounet-Nadal a aussi abordé l'étude des sociétés périgourdines en étudiant un partage de succession de 1261, la ville au moment de l'Acte d'union, ou « Une fin de siècle à Périgueux, 1490-1500 ».

Enfin, il faut rappeler que M<sup>me</sup> Higounet-Nadal a mis à la disposition de la communauté scientifique des instruments de travail à la qualité reconnue, dont deux exemples méritent d'être cités : Périgueux s'est vu distinguer par un volume de la collection de l'Atlas historique des villes de France, publiée sous la direction de J.-B. Marquette ; établi sur la base des anciens cadastres, il présente en plusieurs couleurs les bâtiments repérés par l'archéologie ou les documents anciens, et se révèle indispensable à qui veut étudier le passé de la ville. Elle a également transcrit et publié en 1998 le grand cartulaire de l'abbaye de la Sauve Majeure, somme d'informations inépuisable pour l'histoire de cet établissement monastique et de ses environs, puisqu'elle a, la même année, proposé dans nos colonnes un article intitulé « Le Périgord dans le grand cartulaire de la Sauve Majeure ».

M<sup>me</sup> Higounet-Nadal avait donné en 1994 à la bibliothèque un beau volume, l'ensemble des travaux signés d'elle et de son mari, comme si elle recommandait à ceux qui travaillent sur le Périgord de ne pas manquer de confronter les résultats de leurs recherches avec des résultats venus de terres plus lointaines, ce qui est l'un des fondements de la rigueur scientifique.

Après une vie bien remplie, elle s'est paisiblement éteinte à Bordeaux. Sa mémoire reste intacte car par ses travaux, par l'infinité d'informations qu'elle a données à ceux qui l'ont adoptée comme concitoyenne, elle a bien mérité de la ville de Périgueux et du Périgord.

**PETIT PATRIMOINE RURAL**

La Taillade :  
le pont et la gourgue  
(Beaumont-du-Périgord)



**La Pierre Angulaire**  
24440 Montferland-du-Périgord  
<http://lapierreangulaire24.fr>  
avec le concours du CAUE Dordogne  
Jean Darriné  
Photographies et plan de l'auteur

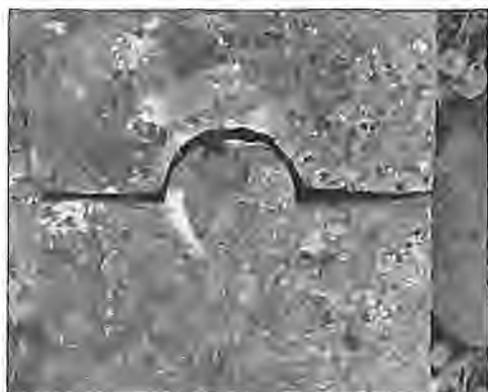
Nous sommes à Beaumont-du-Périgord, au lieu-dit « La Taillade », toponyme très fréquent en pays d'oc, ainsi que son diminutif « Tailladet » (que l'on rencontre par exemple dans la commune de Sainte-Croix-de-Beaumont), qui viennent de l'occitan *tailhada*. Le mot garde donc le souvenir d'un taillis, d'un lieu boisé où l'on coupait régulièrement les arbres. Mais les arbres ont depuis des lustres cédé la place aux prairies et aux cultures.

Dans un environnement agricole, à quelques mètres du moulin aussi nommé « de La Taillade », un pont livre passage à l'ancien chemin de Couze à Beaumont qui, à une centaine de mètres vers le Nord, rejoint l'actuelle route départementale n° 26 de Couze à Belvès. En amont de ce pont, le ruisseau de la Couze, venant du moulin Bessou dont il ne reste que de maigres traces, a une largeur d'environ six mètres. En aval, il s'élargit considérablement, prenant une largeur d'environ vingt mètres, pour former ce que l'on appelle une gourgue, c'est-à-dire un lieu calme sur une rivière où le fond est assez bas. Ce mot s'adapte si bien à l'endroit qu'il lui a donné son nom de temps immémorial (le cadastre précise même qu'il s'agit de la Grande Gourgue).

Ce pont en pierre est une construction remarquablement soignée, tant par la qualité de la taille que par la précision de l'appareillage des pierres (voir les schémas illustratifs), ce qui, malgré quelques petits désordres perceptibles aujourd'hui dans l'édifice, lui a permis de résister aux outrages du temps et des hommes.

Le lit du ruisseau est couvert de grandes dalles en pierre qui dépassent la voûte sur une longueur de 6 m vers l'amont, de 0,50 m seulement du côté de la grande gourgue. Cette voûte a l'élégant profil d'une anse de panier légèrement outrepassée. Quatre puissants contreforts triangulaires épaulent les flancs et en même temps soutiennent la terre des berges.

Les parapets sont constitués de quatre assises de pierres taillées avec une grande régularité, l'assise supérieure formant margelle dont les énormes pierres (du poids de l'ordre de la tonne) reposent à joint vif sur l'assise inférieure et sont



liées entre elles par tenon et mortaise (voir ci-contre la photographie de ce détail de construction). Il sont protégés de chaque côté de la chaussée par trois pierres chasse-roue qui réduisent la largeur utile à quatre mètres, ce qui est déjà beaucoup pour un pont aussi ancien. Ces pierres ont bien joué leur rôle et ont souffert du choc des roues de charrettes. Ouvrons ici une parenthèse concernant le mode d'assemblage par tenon et mortaise qui fut un temps considéré comme unique en Périgord. M. Jean-Paul Simon, au cours

de l'émission *Mémoires de pierres* (Aqui TV - 2000) se rappelait n'avoir vu cette disposition qu'en Turquie. Mais M. Jean Cornet, qui fut président de Maisons paysannes Dordogne, nous signala un peu plus tard son existence sur un mur de soutènement à Saint-Félix-de-Bourdeilles. D'autres exemples ont été trouvés depuis, qui n'en diminuent pas la relative rareté.

La date de construction du pont n'est pas connue et sans doute y avait-il là, dans les siècles passés, un passage à gué. On peut néanmoins présumer que, tel qu'il est construit, il remonte à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, à une époque où, pendant la période révolutionnaire, les municipalités voisines de Beaumont et de Saint-Avit-Sénieur se penchèrent sur la reconstruction de vieux ponts délabrés qui permettaient de franchir la Couze.

Au pied du pont, la grande gorgue a très longtemps servi pour abreuver et faire baigner les chevaux et, en même temps, ce qui fit problème, elle a aussi été utilisée pour la baignade estivale des Beaumontois des deux sexes, ce qui posa un deuxième problème. On lit en effet dans le Registre de Police (Arch. mun.) un arrêté du 18 juin 1852 que nous transcrivons dans son intégralité :

« Bains à la Gorgue – saison des bains.

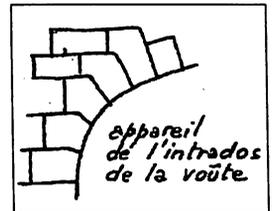
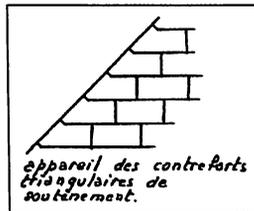
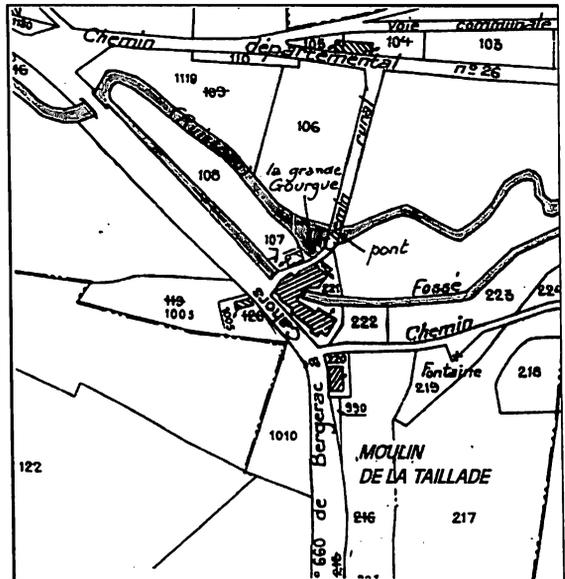
Vu les lois [...]

Considérant que le lieu-dit de la Grande Gorgue, situé en aval du vieux pont de La Taillade, est le seul endroit où le ruisseau de la Couze soit suffisamment profond et large pour permettre l'exercice de la natation ;

Considérant que souvent on mène baigner les chevaux à la Grande Gorgue à laquelle il y a plus de baigneurs, ce qui rend l'eau tellement boueuse qu'il devient impossible de s'y baigner. Que l'on peut mener les chevaux à la Grande Gorgue dans la matinée, ce qui ne dérangerait personne ;

Considérant que la décence s'oppose à ce que dans un lieu aussi fréquenté les baigneurs ne soient pas vêtus d'un caleçon ou d'un pantalon ;

Arrête :



Art. 1<sup>er</sup> : pendant toute la saison des bains, depuis midi jusqu'à quatre heures du soir, il est défendu de mener les chevaux dans la Grande Gourgue et dans la partie de la Grande Gourgue au moulin Bessou.

Art. 2 : les baigneurs doivent être vêtus d'un caleçon de bain ou d'un pantalon.

Art. 3 : chaque année le maire de Beaumont fixera le jour de l'ouverture et celui de la clôture de la saison des bains.

Art. 4 : les contraventions au présent arrêté qui sera publié et affiché seront constatées et poursuivies devant les tribunaux conformément à la loi.

Fait à Beaumont, le 18 juin 1852. Le maire : V. de Constantin. »

Ce lieu qui fut pendant de nombreuses décennies un lieu de détente, de loisir et sans doute aussi de dévergondage pour des générations de Beaumontois (et de Beaumontoises) fut abandonné à la fin du siècle dernier, non sans provoquer les regrets de tous ceux qui avaient coutume de le fréquenter. Mais laissons s'exprimer là-dessus l'habitant le plus proche, le meunier Magot, que tout le monde appelait ici « l'Amiral », dans le journal *Sud Ouest*, édition du 2 avril 1979 (l'article n'était pas signé, mais personne ne pouvait douter de son auteur) :

« Fête champêtre de La Taillade : c'est la fin.

Lors de sa dernière assemblée générale, le comité a sérieusement envisagé la mise en sommeil de ses activités. Depuis quelques temps, la fête avait l'air de gêner pas mal de monde et d'en distraire de moins en moins. C'est tout de même le cœur gros que les anciens et quelques jeunes se voient réduits à cette extrémité.

Soixante dix années d'existence ! Ce n'est pas si mal pour une fête champêtre, libre, ayant pour seul but d'apporter un peu de joie et de distraction dans notre coin perdu.

Mais qu'elle est loin l'époque où l'on y venait à pied avec la traditionnelle « panière » du souper sous le bras ! Où sont ces dînettes du soir tombant dont les nappes multicolores égayaient si joliment les prairies de notre vallée, ce petit manège et ces modestes feux d'artifice sur l'eau qui semblaient contenter tout le monde ?

Il est vrai qu'en ce temps-là les gens de chez nous et d'ailleurs étaient sans doute moins riches, peut-être moins exigeants, mais sûrement plus facilement heureux qu'aujourd'hui. Et puis, que voulez-vous, les fêtes champêtres comme les chèvres blanches de M. Seguin ou les moulins de Maître Cornille ne doivent être faites que pour durer un temps.

Alors mieux vaut qu'elles s'éteignent dignement avant qu'on ne les salisse trop pour mieux rentrer dans la légende. »

Tout a donc fini par se perdre dans les sables du temps. Il reste le pont et la gourgue qui, pour nous, matérialisent encore le souvenir des activités balnéaires et festives des jeunes et des vieux de l'endroit. Mais que signifieront-ils pour les générations à venir ? Poser la question, n'est-ce pas justifier la légitimité et l'utilité de l'action que mènent avec détermination et persévérance ceux qui se préoccupent du petit patrimoine ?

## NOTES DE LECTURE

### *Le roman et la région. Actes du colloque de Périgueux 19-21 janvier 2007*

Textes réunis par Joëlle Chevé et Francis Lacoste

 d. La Lauze et Institut Eugène Le Roy, 2009, 260 p., 25 à

Pour son troisième ouvrage, l'Institut Eugène Le Roy a choisi ce thème « Le roman et la région » à l'occasion du centenaire de la mort du grand écrivain. Il a permis de très riches développements. Les nombreuses communications sont regroupées sous les titres suivants : « Du local au national », « L'éveil de la province », « Région et identité », « Terroir et idéologie », « Du particulier à l'universel », « La langue : de la création à la réception ». Les débats animés par des universitaires et des écrivains permettent d'évoquer nombre d'auteurs de Maupassant   Peyrebrune, de Rouquette   Mauriac, de Daudet   Barr s. Plus d'une vingtaine d'études de qualité sont ainsi présentées, qui témoignent de la diversité des points de vue sur ce que l'on appelle la littérature régionale, souvent qualifiée ainsi avec condescendance, et bien à tort !

■ G. F.



### *Le guerrier et le philosophe ou Quand Monluc et Montaigne gardaient l'Aquitaine à la France*

Erik Egnell

 d. Cyrano, 2009, 539 p., 25  

La destinée croisée de deux célèbres fils de l'Aquitaine fait la matière de cet ouvrage qui retrace les aléas politiques du royaume de France au temps de la Renaissance, des guerres d'Italie aux guerres de Religion. Rattachée à la couronne de France depuis la fin de la guerre de Cent Ans, l'Aquitaine, ex-duché anglo-gascon, excentré et commercialement tourné vers l'Angleterre et les Pays-Bas, connaît, comme tout le royaume, de graves troubles dans la seconde moitié du XVI  siècle. La monarchie surveille de près cette province proche de la catholique Espagne et, par l'océan, de l'Angleterre protestante, aux tendances centrifuges fortes, avec la présence en son sein de la puissante maison d'Albret, dont l'héritier, Henri de Navarre, possède des terres qui s'étendent du Limousin et du Périgord au Béarn. Monluc, chef de guerre, met son épée au service de la cause catholique. Pris dans la tourmente des querelles religieuses et politiques, Montaigne, homme de paix, s'efforce de réconcilier le roi de France Henri III et le roi de Navarre, son futur successeur. Solution militaire d'un côté, diplomatie et conciliation de l'autre. Dans la mémoire collective, la plume l'emporte d cidd ment sur l'épée et si l'on se souvient de Monluc, c'est à ses *Commentaires* qu'il le doit. ■ P. P.





***Le Sarladais de Jean Vigouroux, instituteur et aquarelliste (1900-1952)***

Denis Chaput-Vigouroux

éd. chez l'auteur (05 53 53 08 09), 2009, 111 p., ill., 20 €

En guise de liminaire, soulignons la singularité de cette publication puisqu'elle porte un regard sagace sur la vie et l'œuvre d'un aquarelliste périgordin. La première partie nous installe au sein de la famille Vigouroux et d'une époque : Villefranche-du-Périgord, l'école normale de Périgueux, Sainte-Nathalène, le collège La Boétie et Saint-Joseph, l'enseignement, la seconde guerre mondiale, Paul Éluard... Puis place au parcours artistique avec les aquarelles, véritable galerie livresque où les œuvres choisies fixent à jamais Sarlat intimiste et sa campagne dans une palette de couleurs, de formes, de jeux d'ombres et de lumière. Véritable prolongement de l'atelier de plein air de Jean Vigouroux avec au hasard des pages : l'impasse de la vieille Poste, la cour des Fontaines ou le manoir de La Boétie pour Sarlat, mais également le moulin du violon à Vitrac ou encore Beynac. Ainsi, deux univers se répondent avec justesse. Comme le souligne Alain Carrier, affichiste, dans la préface de l'ouvrage : « J'aimais beaucoup sa façon de peindre. Il partait d'esquisses larges et spontanées sorties d'un fusain pour guider et laisser libre cours à ses pinceaux. Ainsi s'installait une conversation entre la lumière et des hasards complices pour faire respirer le sujet ». Les sources et références bibliographiques enrichissent, comme toutes études abouties, le propos. L'auteur, petit-fils de Jean Vigouroux, a travaillé plusieurs années sur le sujet pour collationner documents et dessins épars. Notre bonheur à le lire le récompense. Il est des ouvrages dont on ne saurait se passer dans une bibliothèque, celui-ci en est un.

■ M.-P. M.-J.



***Périgueux il y a 100 ans en cartes postales anciennes***

Christophe Belser

éd. Patrimoines Médias, 2009, 142 p., ill., 29,50 €

Cet ouvrage à la présentation soignée reprend les cartes postales les plus emblématiques de Périgueux au début du vingtième siècle. Plus de trois cents d'entre elles sont ainsi présentées et commentées. Le lecteur redécouvre un Périgueux vieux d'un siècle, avec sa tour Mataguerre couverte d'affiches publicitaires, les rues, les places et les allées de Tourny vides de voitures, le garage Petit-Breton, les quatre lions, les lavandières sur les quais de même que l'inévitable abbé Chabot ! ■ G. F.

### *Cénac et Domme : histoire et chroniques d'un terroir*

Anne Bécheau

éd. Association Lé Capiol, 2009, 304 p., ill., 25 €

L'auteur, médiéviste de formation, invite le lecteur à une visite fort documentée de ce coin du Périgord Noir. La vie d'autrefois, l'économie, l'histoire religieuse, l'occupation des sols au fil des siècles sont agréablement présentées avec force détails et anecdotes, qui rendent le récit particulièrement vivant. Une place est faite bien sûr aux châteaux et manoirs de ce secteur. De nombreuses illustrations, notamment des œuvres du peintre Lucien de Maleville, accompagnent les textes. ■ D. A.



### *Nabirat dans l'histoire. Des origines aux années 1950*

Yvette Vigie

2006, 264 p., ill.

L'auteur qui connaît bien ce village dont elle a été l'élue a visiblement étudié son histoire avec passion. Elle nous présente des informations très détaillées sur la vie de cette petite commune rurale. L'ouvrage est riche en statistiques, en iconographie, en chronologies diverses. Nous pouvons ainsi connaître les évolutions au cours des siècles, et notamment depuis la Révolution. Avant celle-ci quelques familles de l'aristocratie rurale gèrent ce petit territoire des confins du Sarladais. La mise en place des nouvelles institutions est étudiée avec soin.

Nous n'ignorons rien de la vie quotidienne, de la nourriture, de l'habillement, des productions agricoles et artisanales. Sont également décrites avec précision les habitations, les hameaux, y compris les hameaux disparus, et les travaux aussi bien pour les édifices civils que religieux. Cette enquête approfondie donne une image particulièrement minutieuse des évolutions de notre ruralité. ■ G. F.



### *Paysans du Périgord*

Patrice Lagorce

éd. Alan Sutton, 2009, 128 p., ill., 21 €

L'éditeur Alan Sutton poursuit sa série d'ouvrages sur les régions au siècle passé, grâce à la publication de cartes postales anciennes. Patrice Lagorce a réuni ici une série de cartes sur les paysans périgordins. On y retrouve des modes de vie à la fois proches dans le temps et bien éloignés de ce que nous connaissons aujourd'hui. Des commentaires permettent de replacer chaque vue dans son contexte du moment.

■ D. A.





### *Alsace-Périgord, le choc culturel*

Catherine et François Schunck

éd. Coprur, 2009, 144 p., 20 €

Comme le précise le sous-titre, il s'agit d'une étude sur les « heurs et malheurs de l'évacuation » lors de la dernière guerre. Le travail des deux auteurs, qui ont déjà étudié d'autres aspects de cette période et les rapports entre l'Alsace et le Périgord, apporte de très intéressantes précisions sur ces moments difficiles. Nous découvrons, dans une vie quotidienne bouleversée, les différences culturelles entre deux entités aux fortes traditions. Il en est notamment ainsi à propos des questions d'enseignement. Les Alsaciens catholiques, protestants ou juifs entendent vivre, dans leur exil, selon le régime du concordat. Le Périgord laïque ne saurait l'admettre ! Témoignages et documents éclairent cette période de notre histoire commune jusqu'ici mal connue.

■ G. F.

*Ont participé à cette rubrique : Gérard Fayolle, Patrick Petot, Marie-Pierre Mazeau-Janot, Dominique Audrerie.*

Les auteurs et éditeurs, désireux de voir mentionnés dans les rubriques du *Bulletin* leurs ouvrages sur le Périgord sont invités à adresser un exemplaire de leur publication en service de presse au siège de la SHAP (18, rue du Plantier, 24000 Périgueux). Ainsi, l'ouvrage sera répertorié, chroniqué et inventorié dans notre bibliothèque.

## **LES PETITES NOUVELLES**

par Brigitte DELLUC

### **VIE DE LA SOCIÉTÉ**

- La sortie de printemps aura lieu le 19 juin, avec, comme d'habitude, un départ à 8 heures précises du parking de la Cité administrative de Périgueux. Au programme, la région de Coulaures, sous la direction de Annie Herguido et avec les commentaires de nos collègues Alain Blondin, Annie Herguido et Alain Ribadeau Dumas : visite des châteaux de Laxion, Conty, La Cousse, Glane et de l'église de Coulaures. Déjeuner à l'auberge de la Truffe à Sorges.

- La sortie d'automne aura lieu le samedi 11 septembre, après-midi. Programme en cours d'élaboration : le musée du chai et le château de Lardimalie...

### **APPEL À ARTICLES POUR BULLETINS THÉMATIQUES**

1 – *La Ruralité*. Comme l'an dernier, la 4<sup>e</sup> livraison de 2010 sera consacrée à ce thème. Les personnes intéressées doivent envoyer leur manuscrit avant le 15 septembre.

2 – *La Justice*. Une livraison en 2011 sera consacrée à ce thème. Merci aux personnes intéressées de commencer à préparer leur publication. La date limite de remise des manuscrits sera annoncée ultérieurement.

### **PROPOSITION**

La bibliothèque possède des doubles de publications périodiques dont elle souhaite se défaire. En particulier :

- *Revue du Périgord*, année 1910 : 13 bulletins, dont quelques doubles (revue mensuelle)

- *Bulletin de la Société d'Encouragement à l'Agriculture*, années 1905 à 1913 ; 25 fascicules

Merci aux personnes intéressées de prendre contact avec M<sup>me</sup> Jeannine Rousset (au siège).

### COURRIER DES LECTEURS

- M. Jean-Pierre Boissavit (Le Puy-Saint-Astier, 24110 Saint-Astier) nous adresse une information nouvelle sur le crâne de Cro-Magnon I (*Le Figaro*, 9 mars 2010). C'est un crâne très connu, car il est particulièrement bien conservé et il a fait l'objet de nombreuses études externes depuis sa découverte aux Eyzies en 1868. L'imagerie médicale vient d'en permettre une exploration interne non destructive. À partir des images 3D obtenues, le Musée de l'Homme a décidé de faire réaliser un moulage de l'endocrâne.

- Le Dr Gilles Delluc (gilles.delluc@orange.fr) nous informe qu'« une délégation arménienne et la municipalité de Saint-Chamassy ont rendu hommage au vice-amiral Louis Dartige du Fournet, le 5 mai dernier, avec la pose au cimetière, d'une plaque et d'une sculpture de marbre blanc marqué d'une croix rouge, œuvre du sculpteur libanais Boghos Agassi (fig. 1), en



Fig. 1.

souvenir du sauvetage des Arméniens du mont Mussa en 1915. Dans la région du massif du Mussa Ler (mont Moïse), dans l'ancien royaume de la Petite Arménie, les Ottomans avaient commencé à harceler les Arméniens. Le 5 septembre 1915, les Arméniens réussirent à attirer l'attention d'un bateau français, le croiseur *Guichen*, sur la côte nord de la Syrie, avec un drap blanc marqué d'une croix rouge. L'amiral Dartige du Fournet sollicita des instructions auprès de l'état-major. Sans réponse précise, c'est finalement sous sa responsabilité que, les 12 et 13 septembre, 4 080 Arméniens furent embarqués sur la *Foudre*, le *D'Estrées*, le *Guichen*, l'*Amiral Charner* et le *Desaix*. Les marins français de la 3<sup>e</sup> escadre donnèrent le meilleur d'eux-mêmes pour réussir cette évacuation, direction Port-Saïd, en Égypte, où les

rescapés furent accueillis, gardant toutefois le nom de *Mussalerti* (enfants du mont Mussa). Leurs 50 000 descendants sont nombreux aujourd'hui au Liban. Cette évacuation d'une majorité de femmes, enfants et vieillards a été possible grâce aux bombardements du *Desaix* et du *Guichen*, qui ont agi sur le moral des troupes ottomanes. Les Arméniens en général et les *Mussalerti* en particulier ont remué ciel et terre pour retrouver le lieu d'inhumation de Dartige du Fournet, « ressuscité dans un précieux bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord », comme l'écrit Alain Bernard, dans *Sud Ouest*, 4 mai 2010. La municipalité avait été informée de cette publication par notre collègue Régis Alix et, effectivement, Wikipedia indiquait : « Tombe à Saint-Chamassy (Dordogne) (Delluc, *BSHAP*, 2007) ». Voir *BSHAP*, 2007, p. 321-326. Plusieurs de nos collègues ont assisté à la cérémonie, dont notre président et, bien entendu, M<sup>me</sup> Jeanne de La Batut, parente de l'amiral.

- À la suite de la publication sur la locomotive Forquenot (*BSHAP*, 2009, p. 583-592). M. Gérard de la Fortelle (glfconsult@wanadoo.fr) nous adresse une copie d'un portrait de Victor Forquenot de La Fortelle (1817-1885) et son blason, parus dans *La Vie du Rail*, n° 897, en date du 19 mai 1963 (fig. 2). Ce document lui a été transmis par M. Jean-Marc Combe, conservateur de la Cité du train – Association du musée français du Chemin de fer, 2, rue de Glehn, 68200 Mulhouse, tél. 03 89 42 83 33.

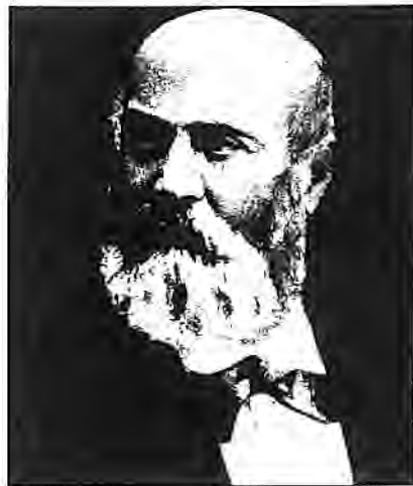


Fig. 2

## DEMANDES DES MEMBRES

- M. Jean-Marie Védrenne (25, rue d'Argentouveau, 24200 Sarlat ; jean-marie.vedrenne@orange.fr) se souvient que « à la fin de la deuxième guerre mondiale, le jour de la libération de Bergerac, un homme était monté au clocher [de l'église Notre-Dame de Bergerac] et, ayant accédé à l'extérieur, avait attaché à la croix le drapeau bleu-blanc-rouge. Ce drapeau y a flotté pendant plusieurs années. Au bout de quelques années, il ne restait que la hampe, qui devait être conséquente. Vers les années 80, une des fixations a disparu et l'on pouvait voir la hampe en position oblique. Puis elle a disparu. » M. Védrenne recherche des détails sur cet épisode et il demande s'il a été trouvé trace des fixations de ce drapeau au cours des travaux de restauration du clocher. Le clocher de la cathédrale Saint-Front de Périgueux fut décoré de même.

- Benoît Delvinquier, Fabienne Fischer, Rose-May Cuer et Evelyne Henriot (Société d'études historiques de la Nouvelle-Calédonie, BP 63, 98845 Nouméa Cedex ou shap24@yahoo.fr) préparent un ouvrage sur un épisode de colonisation de l'île. Il concerne des familles de Montpon-Ménéstérol ou des environs. « Le 1<sup>er</sup> octobre 1890, treize familles du canton de Montpon-Ménéstérol représentant 53 personnes (familles André père et fils, Aguesseau, Allégret, Béziard, Boulanzou, Bory, Cook, Mathieu, Péguin, Roux, Siret et Seguin) sous la direction d'un idéaliste doux rêveur, Auguste Cook, directeur des papeteries des Moulineaux, embarquaient à Marseille à bord du navire des *Messageries maritimes*, le *Yarra*, à destination de la Nouvelle-Calédonie. [Malgré] une installation en grande pompe à *Cookville*, [dès le] deuxième semestre de 1891, les abandons se succédèrent. La méconnaissance de l'agriculture tropicale, les terrains en partie marécageux et infestés de moustiques, la région sujette à de longues périodes de sécheresse, le bétail errant qui dévastait les plantations et les nuées de sauterelles avaient éteint l'enthousiasme du début. En 1892, il ne restait sur le site que cinq familles : Allégret, Béziard, Mathieu, Péguin et Siret. Les autres s'étaient installées à Nouméa (Aguesseau, André, Boulanzou), voire avaient quitté la Nouvelle-Calédonie, tout au moins temporairement (Seguin). Seules les familles d'Auguste Cook, de Pierre Roux, les André et la famille Bory quittèrent définitivement la Nouvelle-Calédonie pour rentrer sans doute en Dordogne. » Les auteurs recherchent « des descendants des familles suivantes : André, Bory et Roux pour obtenir d'elles des témoignages, voire des photos de ces pionniers ». B. Delvinquier ajoute qu'il ne possède aucun renseignement sur l'origine de la famille Bory. Il sait seulement que le père était imprimeur et qu'il était parti avec sa femme et un enfant. La chronologie des événements, telle qu'elle a été reconstituée par les auteurs, est déposée à la bibliothèque. Ce dossier fera l'objet d'un article dans notre *Bulletin*.

- Sophie Miquel (sophie.miquel@wanadoo.fr ou sbp.24@free.fr) indique qu'un inventaire des herbiers anciens est en cours en Aquitaine. C'est

une riche source de documentation pour étudier l'évolution du patrimoine naturel. S. Miquel recherche les herbiers anciens de tous types, du cahier d'écolier à la collection.

- M. Jean-Pierre Gouaud (85, rue de Paris, 24260 Le Bugue. Tél. 05 53 07 11 65) et M. Maurice Biret (La Poutaque, 24190 Neuvic. Tél. 05 53 21 50 46), au nom d'un groupe de normaliens de Périgueux, sont à la recherche du monument aux morts de l'ancienne école normale de Périgueux. Œuvre du sculpteur périgordin, Adolphe Rivet, hommage de l'Enseignement Primaire à ses morts (1914-1918), il avait été inauguré en juin 1921 (fig. 3 : photographie d'une carte postale éditée peu après l'inauguration). Il s'élevait entre les platanes, face à l'entrée. Il était toujours bien en place en 1958. Ce monument semble avoir disparu lors de la démolition de l'ancienne école normale, pour faire place au collège Saint-Georges, aujourd'hui collège Michel-de-Montaigne (dossier complet déposé à la bibliothèque).

### INFORMATIONS

- Le 15<sup>e</sup> colloque des Amis de Cadouin aura lieu le 21 août 2010, dans la salle municipale de Cadouin, sur le thème « L'abbaye de Cadouin est-elle une étape sur le chemin de Saint-Jacques ? ». Comme chaque année, la matinée sera consacrée aux communications, un repas-buffet sera proposé dans les locaux même de l'abbaye (auberge de jeunesse) et l'après-midi permettra la visite de l'église de Saint-Avit-Sénieur et de celle de la chapelle Sainte-Croix de Montferrand. Nos collègues viennent habituellement nombreux à ce colloque. Inscription à l'accueil le matin entre 9 heures et 9 h 30. Pour tous renseignements complémentaires : [jojo.colonna@club-internet.fr](mailto:jojo.colonna@club-internet.fr) ou, à défaut, 05 53 08 88 98.

- Annonce d'un chantier de fouilles programmées à l'abri Pataud, aux Eyzies-de-Tayac en Dordogne (20, rue du Moyen Âge, 24620 Les Eyzies), du 30 août au 2 octobre 2010, sous la direction de Laurent Chiotti ([lchiotti@mnhn.fr](mailto:lchiotti@mnhn.fr)) et de Roland Nespoulet ([roland.nespoulet@mnhn.fr](mailto:roland.nespoulet@mnhn.fr)). La fouille concerne le niveau 2, daté de 22 000 ans et attribué au Gravettien final. Après 4 années de fouilles, 2010 est la première année d'un nouveau programme



Fig. 3.

triennal. L'objectif est de préciser les contextes géologique et archéologique de l'habitat et d'une zone de concentration de vestiges humains exceptionnelle (6 individus), située au fond de l'abri. Les conditions (à préciser en prenant contact avec les responsables) sont : 18 ans minimum, 30 jours de présence et une expérience de fouille souhaitée. L'hébergement et les repas sont pris en charge (tél. 05 53 06 13 15 ; mobile 06 75 70 18 97 ; fax 05 53 06 13 14).

- La Société botanique du Périgord vient d'éditer *Flore de Dordogne* de Bernard Bédé (voir le site : <http://sbp.24.free.fr>). Cet ouvrage, format de poche, fournit les noms des plantes qui poussent dans le département avec les noms actuels. Depuis le catalogue de Charles Desmoulins et Durieu de Maisonneuve, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle (à la bibliothèque de la SHAP), il n'y avait pas eu de synthèse sur le département.

- Le club Histoire, Mémoire et Patrimoine et l'amicale de La Tour-Blanche s'intéressent à la toponymie occitane. Pour ce faire, ils interrogent des personnes ayant parlé « patois » avant d'apprendre le français à l'école, pour tenter de déterminer, grâce à la prononciation, l'origine occitane d'un certain nombre de lieux-dits. L'adresse Internet, pour prendre contact, est : [initiativespatrimoine@hotmail.fr](mailto:initiativespatrimoine@hotmail.fr)

- L'association *Le Clocher d'or* rappelle que la date limite pour le dépôt des manuscrits est fixée au 1<sup>er</sup> octobre 2010 pour le concours de cette année.

- Les V<sup>e</sup> Rencontres patrimoniales de Périgueux, organisées par l'Université Montesquieu-Bordeaux IV/IUT Périgueux-Bordeaux IV auront lieu le vendredi 15 octobre 2010 (9 heures - 17 heures) sur le site universitaire de Périgueux, sur le thème : « Patrimoine et biodiversité ».

#### **CORRESPONDANCE POUR LES « PETITES NOUVELLES »**

Pour insérer une demande de recherche ou pour communiquer une information par l'intermédiaire des « Petites Nouvelles », on peut écrire à M<sup>me</sup> Brigitte Delluc, secrétaire générale, S.H.A.P., 18, rue du Plantier, 24000 Périgueux ou utiliser son courriel : [gilles.delluc@orange.fr](mailto:gilles.delluc@orange.fr) (à l'attention de Brigitte Delluc).

Les illustrations photographiques peuvent être communiquées sous forme d'un tirage papier ou numérisée en format JPG (en 300 dpi). Compter deux mois minimum de délai pour la publication dans cette rubrique.

## TARIFS 2010

Cotisation (sans envoi du Bulletin) .....	23 €
Cotisations pour un couple (sans envoi du Bulletin) .....	45 €
Cotisation et abonnement au Bulletin .....	55 €
Cotisations et abonnement au Bulletin pour un couple .....	65 €
Abonnement au Bulletin sans cotisation (collectivités, associations...) .....	60 €

Il est possible de régler sa cotisation par virement postal au compte de la S.H.A.P. Limoges 281-70 W ou par chèque bancaire à l'ordre de la S.H.A.P. et adressé au siège de la compagnie (18, rue du Plantier, 24000 Périgueux).

*Les étudiants, âgés de moins de 30 ans, désireux de recevoir le Bulletin sont invités à le demander à la S.H.A.P. Ce service est assuré gratuitement sur présentation d'une carte d'étudiant (réservé à un abonnement par foyer).*

Pour tous renseignements :

Tél./fax : 05 53 06 95 88

Courriel : [shap24@yahoo.fr](mailto:shap24@yahoo.fr)

Site internet : [www.shap.fr](http://www.shap.fr)

*Permanence téléphonique de 14 heures à 17 heures :  
mardi - jeudi - vendredi - samedi*

*Notre bibliothèque est à la disposition des membres  
chaque samedi de 14 heures à 18 heures.*

*Réunions le 1<sup>er</sup> mercredi de chaque mois à 14 heures  
au siège de la S.H.A.P.*

---

**SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD**

18, rue du Plantier - 24000 Périgueux

tél. / fax : 05.53.06.95.88

courriel : [shap24@yahoo.fr](mailto:shap24@yahoo.fr)

Commission paritaire n° 0211 G 87921

IMPRIMERIE RÉJOU - PÉRIGUEUX

● Compte rendu de la séance	
du 3 février 2010 .....	139
du 3 mars 2010 .....	145
du 7 avril 2010.....	152
● Éditorial : L'année de Lascaux .....	157
● Lascaux et la guerre. Une galerie de portraits (Brigitte et Gilles Delluc) ..	159
● Le château de l'Herm à Rouffignac : approche historique et archéologique (Marie Palué).....	203
● Églises et chapelles en val de Dronne. 1 <sup>re</sup> partie (Line Becker) .....	215
● Les pharmaciens de Lanouaille. Notes fragmentaires (Guy Devaux) .....	257
● Dans notre iconothèque : Remplois à Grand-Brassac, Saint-Léon-sur-Vézère et Cénac (Brigitte et Gilles Delluc) .....	269
● Arlette Higounet-Nadal (1912-2009) .....	273
● Petit patrimoine rural : La Taillade : le pont et la gourgue (Beaumont-du-Périgord) .....	275
● Notes de lecture :	
Le roman et la région (textes réunis par J. Chevé et F. Lacoste),	
Le guerrier et le philosophe ou Quand Monluc et Montaigne gardaient l'Aquitaine à la France (E. Egnell), Le Sarladais de Jean Vigouroux, instituteur et aquarelliste (1900-1952) (D. Chaput-Vigouroux), Périgueux il y a 100 ans en cartes postales anciennes (C. Belser), Cénac et Domme : histoire et chroniques d'un terroir (A. Bécheau), Nabirat dans l'histoire. Des origines aux années 1950 (Y. Vigié), Paysans du Périgord (P. Lagorce), Alsace-Périgord, le choc culturel (C. et F. Schunck) .....	279
● Les petites nouvelles (Brigitte Delluc) .....	283

Le présent bulletin a été tiré à 1 150 exemplaires.

**Photo de couverture** : Un des chevaux de Lascaux et Marcel Ravidat, inventeur de la grotte il y a 70 ans (photo A. Glory et fonds Laval).